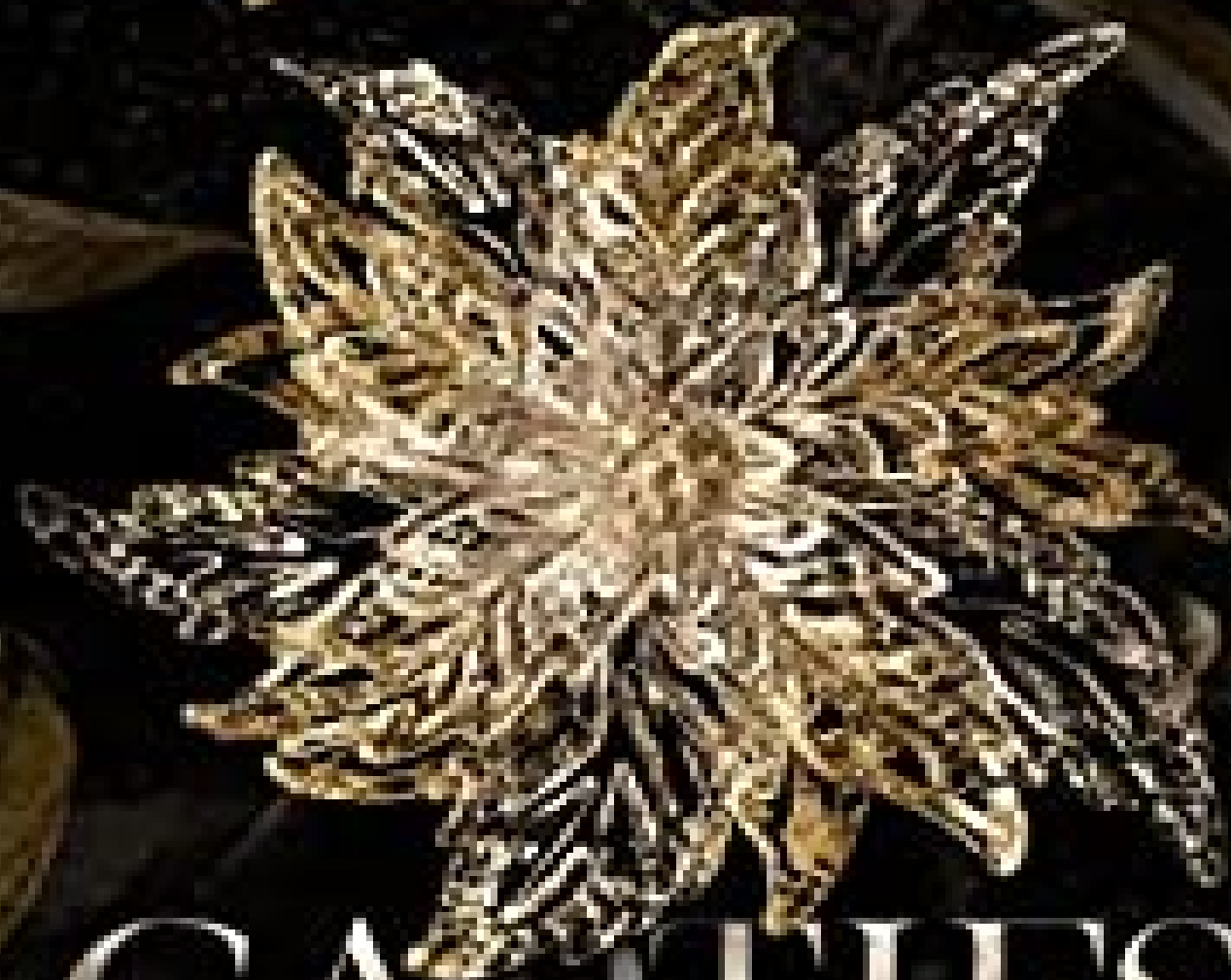


GREY EAGLE PUBLICATIONS



CAPTIVES DE L'AMOUR

BEAUTÉ CAPTIVE, TOME 3.

USA TODAY BESTSELLING AUTHOR
CHARMAINE PAULS

CAPTIFS DE L'AMOUR

Beauté captive, tome 3

CHARMAINE PAULS



OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Épilogue](#)

[Extrait de Un amour si sombre par Anna Zaires & Charmaine Pauls](#)

[Extrait de Un prince cruel par Sophie Lark](#)

[À propos de l'auteur](#)

OceanofPDF.com

❧ I ❧
CAS

Fut un temps où j'étais gentille, naïve. Je respectais la loi, m'occupais de mes affaires et vivais selon les règles. Puis je suis tombée amoureuse d'un voleur et je lui ai donné mon cœur. Il n'a même pas eu à le dérober. Je le lui ai remis, enveloppé avec un joli nœud, sur un plateau en argent. Les conséquences : un lourd fardeau à porter. Ce qui m'est arrivé n'est la faute de personne si ce n'est la mienne. J'ai ouvert mon cœur et écarté les cuisses tout en fermant les yeux.

J'ai été bien bête de tomber amoureuse de Ian Hart... Il ne méritait pas mon cœur. Il a ordonné à Ruben, un membre de son gang, de viser ce même organe que je lui ai offert après m'avoir emmenée, à la rame, au milieu du fleuve Zambèze, me laissant à découvert comme une cible facile dans son bateau. Quand j'ai plongé pour tenter vainement d'esquiver la balle, Ruben m'a touchée au flanc. Je suis tombée dans l'eau infestée de crocodiles et d'hippopotames... un tombeau providentiel – quoi de plus efficace pour se débarrasser d'un corps ? L'eau tumultueuse m'a emportée jusqu'aux rapides sur plus d'un kilomètre avant de me projeter violemment du haut d'une cascade.

J'aurais dû me noyer. Mon cœur déjà malade aurait dû s'arrêter. Les crocodiles auraient dû me traîner jusqu'au fond ou un hippopotame aurait dû me broyer en deux, mais le dieu de l'eau, Nyami Nyami, a eu pitié de

moi. Au lieu de prendre deux vies, il n'a pris que celle qui grandissait en moi. Il m'a rejetée sur les berges, sous les chutes d'eau. J'aurais préféré l'inverse, mais Nyami Nyami est le dieu des amours tragiques. Séparé de sa femme par un barrage créé de la main de l'homme, il se repaît de la souffrance des sentiments non réciproques. À moins qu'il ne punisse l'ensemble de l'humanité...

Ce sont des enfants venus chercher de l'eau qui m'ont trouvée. Les hommes m'ont portée jusqu'aux huttes, les femmes se sont occupées de moi. Personne n'en a parlé à Ian, l'homme qui possède l'hôtel sur les berges du fleuve, parce qu'à une époque heureuse, j'étais l'une des leurs. J'ai travaillé, vécu et ri avec eux. Peut-être aussi ont-ils gardé le secret parce que j'ai sauvé Banga, les libérant du mauvais esprit qui avait pris la forme d'un babouin.

Heureusement que j'ai l'habitude de combattre pour ma survie. Je me bats depuis le jour de ma naissance. Ironiquement, mon cœur faible me rend forte. Il m'a fallu trois mois pour me rétablir complètement. Le chemin de la guérison a été douloureux de bien des manières... La convalescence physique a été de loin la plus facile. Le plus dur, c'était d'affronter la vérité : Ian avait ordonné ma mort. La pire a été le deuil de mon bébé, de *notre* bébé, et de découvrir par la suite que je n'aurais jamais d'autres enfants.

Un mois plus tard, le jour de Noël, Ian a dispersé des fleurs sur l'eau et m'a officiellement déclarée morte. C'est ce que les villageois m'ont raconté.

— Quel genre de fleurs ? leur ai-je demandé.

— Pourquoi ? m'a répondu une femme.

— Eh bien, c'est important.

Des fleurs d'oranger.

Il y a même eu une cérémonie. Shona, Banga, Waitada et Garai ont pleuré quand le cercueil a été mis en terre.

— Qu’a-t-il enterré ?

Qu’aurait-il bien pu mettre dans le cercueil ? L’a-t-il laissé sombrer, vide et solitaire, dans la tombe ?

— L’arme qu’Ian t’avait donnée, a répondu Vimbo. Avec le manche en ivoire.

Ian avait un visage de marbre, m’a-t-on raconté. Il n’a pas versé de larmes. La croix se dresse sur la colline face au fleuve, l’endroit où Ian m’emmenait voir les couchers de soleil quand il me disait que je pouvais être heureuse ici. J’ai toujours pensé qu’il y avait quelque chose de romantique chez lui... Sinon, pourquoi aurait-il tatoué amour, survie et humilité sur sa peau ? En ce qui me concerne, j’incarne sans doute la survie. Il a planifié mon meurtre parce qu’il croyait que je l’avais trahi. Il ne m’aimait pas assez pour me laisser m’expliquer. Un jour, il m’a dit que l’humilité, c’était de porter toutes les responsabilités de ses erreurs, mais pas tous les mérites de ses accomplissements. Eh bien, moi, je porte l’entier fardeau de l’aimer.

Maintenant, il y a une croix à l’endroit même où nous avons conçu notre bébé, un enfant dont il n’a jamais su l’existence. C’est ironique, et en même temps tellement symbolique.

Les villageois m’ont installée dans un van avec assez de nourriture pour une semaine, et le chauffeur m’a fait franchir clandestinement la frontière de l’Afrique du Sud. Après la nuit que m’a volée Ian, il m’a laissé cinq millions de rands sur un compte offshore. Je n’avais jamais prévu de me servir de cet argent, mais j’ai retiré du liquide. La première chose que j’ai achetée, c’était une arme. La seconde, une fausse identité. Officiellement, je suis morte. Je ne suis plus Cassandra Joubert. Je peux être qui bon me semble.

Je ne cesse de me déplacer entre le Botswana et l’Afrique du Sud, m’entraînant au quotidien. Chaque jour qui passe, je deviens plus forte et plus rapide. Si j’avais autrefois juré de ne pas toucher à l’argent que Ian

m'avait donné, j'utilise aujourd'hui ces fonds dans un seul but : trouver l'homme qui m'a tuée. Et quand ce sera fait, je le tuerai en retour.

OceanofPDF.com

Ce n'est que par pur instinct que je me suis dirigée vers le motel en face du bar des chutes Victoria. La seule garantie que j'aie de la présence de Ian Hart, c'est que nous sommes le jour de Noël, soit l'anniversaire officiel de mon décès.

Et l'anniversaire de la mort de mon bébé, mais j'essaie de ne pas trop penser à elle ces jours-ci... Oui, je pense que notre bébé aurait été une fille. La douleur est bien trop brutale. Elle me détourne de mon objectif – traquer Ian – qui n'est pas une tâche aisée.

Le gang s'est séparé. Selon les informations que j'ai pu recueillir, Ian s'est retiré. Il ne braque plus les coffres des casinos et des bijouteries. Comme moi, il est en déplacement constant. On l'a repéré dans la province nord-ouest de l'Afrique du Sud, au Mozambique, en Angola, mais jamais au Zimbabwe. Je ne sais pas ce que sont devenus Léon et Ruben, les deux autres membres du gang, et je m'en fiche. Ruben a appuyé sur la détente, mais il obéissait à Ian. Bref, ce n'est pas Ruben que j'aimais. Mes affaires concernent Ian. Ruben sera une cible pour plus tard.

Ce soir, Ian pourrait être ici comme il pourrait être absent. C'est un pari. Il est venu dans ce bar après les funérailles, sans doute pour fêter sa victoire. Après tout, il s'est débarrassé de moi avec succès. J'étais une case à cocher sur sa liste de choses à faire. Je n'ose pas demander à l'hôtel ni

interroger les villageois. Nous avons fait un pacte quand je suis partie, celui de ne plus jamais nous adresser la parole. Ils m'ont sauvée, mais ils sont loyaux envers Ian. Ils ont voulu m'aider à cause de ce qu'il a fait, mais maintenant, nous sommes quittes. Si je retourne là-bas, ils pourraient très bien me balancer. Les portails de sa propriété sont encore sous surveillance et les clôtures hautement contrôlées. J'ai bien un plan de secours pour me faufiler à l'intérieur, mais j'aurai moins de personnes à combattre si je peux le trouver seul.

Des chants tapageurs à l'extérieur attirent mon attention vers la fenêtre sale de ma chambre de motel. Quelques hommes éméchés titubent en traversant le parking du bar, de l'autre côté de la route. Les bras sur les épaules les uns des autres, ils trébuchent dans le coin des taxis. Tous ceux qui ont des familles sont chez eux ce soir, à boire de la limonade autour des sapins de Noël aux guirlandes étincelantes, avec des cadeaux enveloppés de papiers rouges et de jolis rubans. Les célibataires solitaires, quant à eux, sont ivres, ils vont au bar pour oublier qu'ils sont seuls et espérer s'envoyer en l'air.

Aucun nouveau véhicule n'est garé sur le parking – je surveille le bar depuis le crépuscule. S'il ne se pointe pas d'ici vingt-trois heures, je passerai la nuit au motel et ferai appel au pilote d'ULM pour qu'il me fasse atterrir sur la propriété de Ian demain. Je me rendrai discrètement au bungalow pour le surprendre, s'il y est. Le pilote, qui propose des virées aux touristes au-dessus des chutes, attendra pour me ramener en ville. C'est un bon plan, mais que je ne mettrai à exécution que si tout le reste foire. La perspective de retourner à l'hôtel me comprime la poitrine. Rien que le fait d'être de retour ici, en ville, me perturbe. Ce n'est pas facile.

Je repousse les souvenirs et me tourne vers le miroir cassé, sur le mur. La femme qui me renvoie mon regard a les cheveux noirs, coupés en carré court, et les yeux verts grâce à ses lentilles de contact. Mon corps est plus sec, ces temps-ci, moins harmonieux, moins pulpeux. Les os de mes

hanches et de mes épaules forment des angles saillants, à l'image des arêtes pointues qui se trouvent à l'intérieur. Je porte un haut rose moulant et une jupe noire qui épouse mes cuisses. L'ourlet de mon haut s'arrête au-dessus de mon nombril, et la jupe me recouvre à peine les fesses. C'est une tenue dévergondée, conçue pour donner un air vulgaire, facile. C'est le genre de tenue qui attire les hommes comme un pot de miel les abeilles. Je mets du parfum trouvé au supermarché, qui sent la barbe à papa. Mon maquillage est sombre, mes lèvres brillantes et rouges, mes cils factices. Rien à voir avec ce que j'étais avant. Ce soir, je suis Cindy.

— Salut, mon chou ! lancé-je pour pratiquer mon nouvel accent. Tu veux danser ?

Oui, ça va le faire.

Avec une grande inspiration, je m'emplis les poumons d'un air qui sent le renfermé. Mes mains sont stables quand je fourre l'arme, l'argent, mes faux papiers et mes pilules dans un sac à main de soirée pailleté en forme de paire de lèvres roses, avec une langue rouge qui dépasse. Des talons vertigineux argentés parachèvent mon look. J'effleure le pendentif en os sur le lacet de cuir autour de mon cou, passant le doigt sur le bout pointu du corps entortillé du dieu du fleuve, avant de le cacher entre mes seins, sous le vêtement. Ça me pique, et cette douleur me ramène à la réalité.

Après quoi, j'attends.

Avec un peu de chance, ce soir, l'avenir de Ian Hart changera.



IAN

C a fait un an. Je ne suis pas retourné à l'hôtel du Zimbabwe depuis le 3^e jour où son certificat de décès m'a été remis.

Cas.

C'est encore dur pour moi de prononcer son prénom – même en silence, dans ma tête. Et pourtant son nom, tout comme elle, est toujours là, constamment présent, vivant sous mon sternum. La plupart du temps, je parviens à bourrer mes journées d'activités. Mais dans les jours comme celui-ci, les souvenirs ne me laissent pas en paix.

Je suis arrivé par hélico. Puisque j'ai beaucoup de temps libre cette année, j'ai obtenu ma licence de pilotage d'hélicoptère privé et je me suis commandé un Hummingbird de Floride, en kit, que j'ai assemblé moi-même. Cela m'a aidé à m'occuper.

Le personnel n'est pas là pour m'accueillir quand j'atterris dans la clairière près de l'entrée principale. Ils sont partis pour les vacances, passant Noël avec leurs familles. Très bien. Je vais être honnête : je ne les pas informés de ma visite, pourtant prévue. Après la mort de Cas, nos relations n'ont plus jamais été les mêmes. Chaque aspect de ma vie a été brisé.

Le bâtiment principal est sombre, hostile, avec une ambiance plutôt déprimante. Là où, autrefois, j'avais un sentiment de chaleur en rentrant à la maison, je n'éprouve plus que de la culpabilité et de la honte. Ces sentiments font partie intégrante de ce que représente l'hôtel. Ils sont incrustés dans mon être.

Je ne me rends pas au bungalow, où sa présence persiste. Je me laisse tomber sur le sofa du bureau. Je n'ai pas fermé les yeux depuis vingt-quatre heures, mais malgré ma fatigue, le sommeil ne vient pas. De toute façon, je ne suis pas ici pour dormir... je suis là pour une tout autre raison.

Je finis par renoncer et je prends la couronne de fleurs que je suis allé chercher auprès du type de Rustenburg. Je l'ai payé une fortune pour qu'il cultive sous serre des fleurs d'oranger toute l'année. Je prends un fusil et pose la boîte contenant les fleurs dans la Jeep. Une fois que j'ai bien fixé la boîte pour m'assurer que les pétales délicats ne s'abîment pas dans les secousses, je rejoins le point de vue, près du fleuve.

La croix est isolée, sur la colline, mais elle bénéficie du panorama. La structure en bois est un symbole de mon chagrin, noire dans les tons orange et ambre du crépuscule, un rappel difficile de mes fautes et de mes péchés. Retirant avec précaution les fleurs de la boîte, je me punis en humant le doux parfum des fleurs d'oranger. Putain... je suis violemment propulsé dans le passé, dans une maison de ferme abandonnée au milieu d'un champ, avec un ange sur la table de la cuisine, sous mon corps. Les mots que j'ai murmurés, le jugement que j'ai émis sur sa vie, reviennent me hanter.

Tu es à moi.

À la minute où le sceau que j'ai posé sur ce souvenir se rompt, d'autres souvenirs m'inondent. Une vision de son visage qui me sourit dans un champ de choux surgit dans mon esprit. Je revois l'éclat de ses yeux bleus tandis que je saisis la ceinture de son jean et l'attire à moi. J'entends son souffle dans celui du vent qui traverse la vallée, mais ce n'est qu'un murmure imaginaire qui joue dans les cheveux sur ma nuque.

Je ravale la douleur qui augmente dans ma poitrine. Le chagrin emplit le vide en moi jusqu'à ce qu'elle soit tout ce que je respire et avale. J'en abreuve mes poumons et sens son amertume sur ma langue. Passant les doigts sur les fleurs, je laisse les épines des branches tressées me mordre la peau. Une goutte de sang point sur mon pouce. Si la douleur physique pouvait atténuer l'agonie dont je souffre à l'intérieur, je serais devenu masochiste. Avec toute la délicatesse possible, je suspends la couronne sur le haut de la croix et plonge les mains dans mes poches en reculant pour contempler la vue.

Le vrombissement d'une moto me tire de ma prostration. La survie est une valeur qui me rend vigilant. C'est une promesse faite à moi-même, gravée sur ma peau, sans quoi j'aurais jeté l'éponge il y a longtemps. Je reste sur mes gardes, prêt à dégainer le fusil, mais il s'agit de la vieille Harley que j'ai laissée sur place. Elle apparaît dans un nuage de poussière sur le chemin de terre.

Je reconnais le motard bien avant qu'il n'arrive à moi. Il n'y a qu'un seul homme qui porte la veste en cuir comme une seconde peau.

Mon frère cadet se gare sur la route. Il retire son casque et se secoue les cheveux – ils ont poussé. Il est plus costaud, il doit soulever de la fonte. Il laisse le casque sur le siège arrière et s'approche.

Pendant un moment, nous restons silencieux, face à la croix. Il cueille un long brin parmi les herbes et le met dans sa bouche, puis il le mâchonne tout en regardant les fleurs fraîches. Son visage ne trahit rien, mais le regret est marqué dans les ridules autour de sa bouche.

C'est Léon qui finit par briser le silence.

— Ça fait un an.

Et un mois. Elle est morte en novembre.

Il recrache l'herbe mâchée sur le sol.

— Tu dois laisser courir, sinon ça va te bouffer.

Ça le bouffe également, autrement il n'aurait pas évité l'hôtel comme moi.

— Comment savais-tu que je serais là ?

Il hausse les épaules, son regard rivé au loin, au-delà de la croix.

— Je l'ai deviné.

Après ce qui est arrivé, le gang a cessé d'exister. Tout est retombé à plat. Nous avons pris des chemins séparés, moi à la recherche d'action pour exorciser mes démons, et Léon au service d'un baron du crime de Johannesburg pour lequel il développe des applications.

— Comment ça se passe, ton nouveau job ? lui demandé-je en donnant un coup de pied dans une motte de terre.

— Super. C'est un vrai défi. Je m'éclate.

Je laisse dériver mon regard vers lui.

— Tu as pris de la masse. Musculation ?

— Je me maintiens en forme, c'est tout.

Il se maintient en vie, veut-il dire. Dans notre monde, seuls les plus forts survivent.

— C'est bien.

— Sérieusement, Ian, répond-il en me regardant droit dans les yeux. Reviens à Johannesburg avec moi, j'ai un boulot à finir là-bas. On pourrait se prendre quelques bières et fêter Noël, trouver des cadeaux, se les échanger, tout ça...

Cela me fait presque sourire.

— Tu vas aller me chercher un cadeau et l'emballer ?

Il esquisse un rictus.

— Non... Que dis-tu d'une bouteille de rhum ? Et j'amènerai deux gentilles filles...

Au mot « fille », mes tripes se nouent. Tout en moi s'immobilise. Je n'ai pas eu d'érection pour une femme depuis Cas. Le seul moyen pour moi de

jouir, c'est avec mon poing, et dans la tête des cheveux blond platine et des yeux bleus.

Comme s'il réalisait son erreur, son expression se fait plus sérieuse.

— Viens avec moi. Je finirai le travail, et ensuite, on pourra bouger au Mozambique pour quelques jours. Le soleil, la pêche, l'alcool. Qu'en dis-tu ?

— J'ai un boulot de prévu, dis-je, optant pour un mensonge.

— Tu n'as pas besoin de cet argent.

— Ça m'aide à m'occuper.

Il fait osciller sa mâchoire de gauche à droite.

— J'ai un vol dans une heure.

Je me tourne à nouveau vers le fleuve.

— Je n'y serai pas.

Il encaisse calmement ce rejet. Au bout d'un moment, il répond :

— Si tu as besoin d'un ami, tu sais où me trouver.

— Merci. J'apprécie.

Je m'efforce de lui adresser ce qui ressemble le plus à un sourire, puisant dans ce qu'il me reste d'âme.

Il hoche la tête.

— Joyeux Noël.

— Joyeux Noël.

Sans un regard en arrière, il retourne à sa moto, l'enfourche et enfile son casque. Le rugissement du moteur brise le silence, troublant la paix, et un court instant plus tard, ce n'est plus qu'un cliquètement et un bourdonnement lointains.

Je m'attarde jusqu'à ce que l'obscurité engloutisse les contours de la croix, jusqu'à ce que tout le mal se tarisse et que le bon ne requière aucune autre action que la simple survie.

La survie.

S'il me faut une dizaine de bières pour oublier, alors soit. Je ne suis pas difficile quant à mes méthodes.

Je démarre, roule jusqu'à l'hôtel et prends une douche dans la salle de bain des invités. Après avoir enfilé un t-shirt propre et un jean, je tourne le dos aux fantômes qui me hantent tout comme je l'ai fait un an plus tôt. Au moins, au bar de la ville, il y a d'autres êtres comme moi, des êtres qui se fuient eux-mêmes. Je serai peut-être assis seul, mais je n'aurai pas l'impression d'être le seul minable.

Le bar se situe en périphérie de la ville, près de la frontière zambienne. C'est un trou à rats avec une façade jaune délavée et un néon sur lequel on peut lire *bière*, mais qui ne fonctionne plus. *Droit d'admission sous réserve* est peint en lettres noires sur la porte. Les vitres sont crasseuses, mais la faible lueur à l'intérieur est engageante. C'est plus facile de se fondre dans les lumières tamisées des vieilles lanternes que d'être disséqué sous l'éclat éblouissant d'une ampoule à incandescence.

La porte grince quand je l'ouvre. Une épaisse fumée de cigarette flotte dans l'air. La chanson d'un groupe local est diffusée par les haut-parleurs des murs. Je peux supporter n'importe quoi, tant que ce n'est pas un cantique de Noël. Quelques hommes âgés sont installés autour des tables éparses, à siroter des verres et à jouer aux cartes. Deux types plus jeunes sont au bar. Ils fument en discutant avec la barmaid, accoudée au comptoir, qui fait des bulles avec son chewing-gum. Ils ont tous les deux des verres à shooter devant eux et une bouteille de sambuca sur le côté.

Je choisis le coin le plus éloigné, commande une bière et me mets à mon aise dans la pénombre.

— Apportez-m'en déjà une deuxième, dis-je à la barmaid.

Je suis venu avec la Jeep, mais il y a un motel de l'autre côté de la rue. Si je me prends une cuite – ce qui est précisément mon intention –, j'irai y passer la nuit. Les matelas moisissés et bosselés des chambres délabrées seront

toujours préférables au sofa du bureau. Mieux vaut une chambre sale et anonyme que les souvenirs qui m'attendent là-bas chaque nuit.

Quand la barmaid pose une Zambezi Lager devant moi, je la décapsule et fais basculer la bouteille. J'avale la moitié de la bière en quatre longues gorgées tout en gardant un œil sur la porte. Un petit couloir mène aux toilettes, mais il n'y a aucune porte de sortie. Il n'y a qu'une seule entrée à surveiller.

L'arme à ma ceinture procure un poids rassurant. Je me suis assuré que personne ne m'avait suivi depuis l'hôtel et qu'aucun flic ne soit dans le coin avant d'entrer. Avec les ressources limitées des forces de police, je doute qu'ils gardent un œil sur l'hôtel vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Après une année sans aucun signe de moi, ils ont dû abandonner, mais on ne sait jamais. Un officier malin aurait pu prêter attention à la date et à la signification de Noël.

Quand j'incline la tête en arrière pour finir le restant de bière, la porte s'ouvre. Je me raidis, mais ce n'est qu'une femme, une prostituée, à en juger par son allure. Haut moult, jupe courte et talons interminables. Petits seins et fesses rondes. En temps normal, je lui aurais accordé un second regard, mais c'est la réaction de ma queue qui m'incite à me tenir tranquille. Mes préférences vont aux petits sains et aux fesses rondes, mais les cheveux noirs et la coupe courte ont tout faux. Tout comme le parfum bon marché et les yeux verts qui glissent sur moi tandis qu'elle prend place sur le tabouret de bar à côté du mien.

En une seconde, je suis en érection. De tous les soirs sur lesquels ça aurait pu tomber, il a fallu que ma queue décide d'interrompre son jeûne aujourd'hui. Voilà qui ramène mon intérêt sur la fille... Je ne prévoyais pas de l'importuner, mais la curiosité prend le dessus.

Elle entrouvre ses lèvres pulpeuses et luisantes, et demande avec un accent que je ne parviens pas à situer :

— Vous n’allez pas m’offrir un verre ? fait-elle en posant lourdement un sac clinqant sur le comptoir.

Mon regard est attiré par cette immonde pochette à paillettes, avant de se poser sur ses cuisses à la peau blanche. Quand je reviens à son visage, je perçois un sourire entendu. Elle connaît l’effet qu’elle fait aux hommes.

— Que prenez-vous ? demandé-je.

— Comme vous.

Je fais un signe à la barmaid.

— Une bière pour ma voisine.

Son sourire est séducteur.

— Je suis contente que vous n’ayez pas dit *pour la demoiselle*.

Mes bourses se contractent à tel point qu’elles vont finir par former un nœud. Pour une pute que je ne connais ni d’Ève ni d’Adam ! Pour des cheveux noirs et des yeux verts, en plus, non pas blonds et bleus.

— Ce n’est pas ce que vous êtes ? Une demoiselle ?

— Non, répond-elle d’une voix traînante, non sans un regard enflammé.

C’est précisément dans cette direction que Léon me dirait d’aller. À ma place, il serait sur elle en un clin d’œil. Il me conseillerait de transgresser ma traversée du désert et d’y mettre fin, mais tant que l’*amour* est tatoué à l’encre dans ma peau, j’en suis incapable. Ce mot est aussi gravé dans mon cœur, et mon cœur appartient à quelqu’un d’autre. Pour le meilleur et pour le pire. Dans la vie et dans la mort.

Sentant probablement que mon intérêt diminue malgré ma verge qui se manifeste, elle ajoute rapidement :

— Mais je peux être tout ce que tu veux.

— Tu as besoin d’argent ?

Je prends une autre gorgée de ma bière. Elle n’a pas encore touché la sienne.

— Peut-être que j’ai besoin d’autre chose, dit-elle.

Je ne veux pas l'insulter en lui jetant des billets au visage, mais je réponds :

— Je peux t'en donner. De l'argent. Tu n'as pas à vendre quoi que ce soit pour ça.

L'agacement transparaît sur son visage.

— Je n'ai pas besoin de ton argent.

Ah bon ? Ce n'est pas ce que disent ses vêtements.

— Ne le prends pas personnellement.

— Prendre quoi personnellement ? demande-t-elle avec d'autres étincelles de colère dans le regard.

Ma queue tressaute. Putain. Son attitude insolente me fait durcir davantage, m'empêchant de passer à autre chose.

— Le rejet.

Elle sourit, même si j'ai l'impression qu'elle est plutôt en train de ricaner. Elle regarde avec insistance la bosse dans mon pantalon.

— Je sais que tu as envie de moi.

— Oui, eh bien...

Je presse le goulot de la bouteille contre mes lèvres.

— Vouloir et pouvoir, ce sont deux choses différentes.

Ses joues rougissent légèrement. Je ne saurais pas dire si c'est à cause de la colère ou de l'excitation, mais je suis sûr que ce n'est pas la honte, en tout cas. Cette fille n'a pas l'impression de mal agir, ce n'est pas ce que je perçois chez elle. Elle est confiante. Elle doit être débridée au lit. Putain ! Je dois arrêter de penser à ça. Je ne peux clairement pas me permettre d'imaginer la beauté de son sexe ni son goût sur ma langue.

Roulant des épaules, j'essaie de faire taire l'excitation déplacée que me provoque sa présence. Il y a pas mal de prostituées dans le coin, mais la plupart exerce sur le côté plus glamour de la frontière zambienne. Ils disposent d'un marché florissant pour les touristes. Autrefois, Léon, Ruben

et moi tirions profit de cette disponibilité, mais c'était avant que j'enlève ma petite femme.

Comme toujours, mon cœur se serre à cette pensée. Je la repousse presque brutalement, refusant de me plonger dans cette douleur pour le moment – ce sera pour plus tard, quand je serai complètement bourré. Pour le moment, je me concentre sur la surprise d'avoir ce qui ressemble à un être humain à côté de moi. Franchement, elle serait plus en sécurité et s'en sortirait mieux en servant la clientèle des bars des casinos plus huppés. Mais qu'est-ce qu'elle fiche dans ce dépotoir ?

Incapable de m'arrêter, je lui demande :

— Tu as besoin qu'on te dépose quelque part ?

Dégourdie ou pas, ce n'est pas sans danger de la laisser traîner dans le coin toute seule. Les types du bar sont déjà en train de la reluquer. Même certains parmi les plus âgés sont en pleine érection.

Elle pose le menton sur sa main.

— Tu penses à quel endroit ?

— Tu crèches où ?

— Au motel, répond-elle avec un bref mouvement de tête dans cette direction. J'ai une chambre. C'est juste de l'autre côté de la route.

Je me tourne sur mon siège pour la regarder franchement dans les yeux.

— Je vais te ramener chez toi, attendre que tu sois en sécurité à l'intérieur, mais il n'arrivera rien. C'est compris ?

Elle bat de ses faux cils.

— D'accord. Si tu le dis.

Je désigne sa bière qu'elle n'a pas touchée.

— Tu vas la boire ?

— Oui.

Elle se lève d'un bond de son tabouret et tire sur sa jupe pour recouvrir sa culotte, mais pas avant que je n'aie un aperçu de la dentelle rose bonbon.

— Je dois d'abord faire un tour aux toilettes des dames.

Avec un sourire, elle gonfle ses petits seins. Bien sûr, elle ne porte pas de soutien-gorge. Ses tétons pointent sous le tissu fin. Elle passe la lanière de son sac par-dessus son épaule et prend sa bière, l'emportant dans le couloir des toilettes, sans doute pour éviter que je mette quelque chose dans son verre.

Petite maligne.

Les types au bar lui reluquent les fesses quand elle passe d'un pas traînant. L'un d'eux se redresse et ajuste son paquet en suivant sa progression des yeux. Je sais ce qui se passe dans l'esprit de cet enfoiré – il s' imagine une bonne baise rapide dans les toilettes. Il la plaquerait contre le mur, sur lequel des insultes du type *salopes* et autres sont écrites, et la peloterait tout en la pilonnant. Il se voit déjà se décharger sur elle et laisser couler lentement son sperme le long de ses cuisses alors qu'il glisserait un billet de vingt dans son décolleté avant de retourner boire son verre.

Eh bien, c'est hors de question.

Je descends de mon tabouret et ouvre ma veste en cuir pour m'assurer que toute personne dotée d'un pénis dans ce bar voie le pistolet à ma ceinture avant de suivre la femme dans le couloir. La porte des toilettes se referme derrière elle. C'est l'une de ces portes avec un espace en haut et en bas. Je suis assez grand pour regarder par-dessus et assez immoral pour le faire, tout en restant soigneusement dans l'ombre. Elle n'entre pas dans la cabine, mais s'arrête devant le lavabo et laisse sa bière sur le bord. Sortant une bouteille marron de son sac, elle dévisse le bouchon et la secoue pour en extraire deux pilules.

On dirait qu'un seau d'eau glacée vient d'être renversé sur ma tête ! La glace maîtrise instantanément le feu dans mes veines. Mon cœur s'arrête, puis reprend, et mon corps entier se transforme en pile électrique. N'importe qui d'autre aurait aisément pu confondre ces pilules avec de l'ecstasy ou du LSD. Pas moi... Je suis intimement familier avec cette bouteille marron et le logo qui se reflète dans le miroir.

C'est un bêta-bloquant, un traitement chronique pour maladie cardiaque.

Bordel de merde !

Je regarde à nouveau son visage. Si j'en retirais le maquillage excessif et lui mettais des cheveux blonds, elle pourrait être Cas... Elle a la même corpulence, la même attitude.

Je recule en titubant, m'appuie contre le mur et me frotte le visage avec les paumes. Peut-être que j'hallucine, que je deviens fou... Ça ne me surprendrait même pas. Mais quelles sont les probabilités qu'une femme qui prend le même traitement que Cas entre dans ce bar le jour anniversaire de ses funérailles ?

Mon corps est paralysé par le choc, mais je refuse d'espérer pour l'instant. Je dois la faire sortir d'ici, apprendre qui elle est et quels sont ses projets. Je dois la ramener dans sa chambre de motel et m'assurer que mes yeux ne me jouent pas des tours, la débarrasser de ces horribles vêtements pour vérifier que c'est bien elle. Avec les couches de maquillage sur son visage, ses traits peuvent mentir, mais son corps nu en sera incapable. Son parfum et son accent aussi peuvent me duper, mais pas la réaction de mon propre corps.

Quand elle se lave les mains et se regarde dans le miroir, je retourne au bout du couloir et patiente. Elle franchit les portes battantes un moment plus tard et sursaute en m'apercevant. Ses pas ralentissent, comme si elle craignait que je la fasse retourner aux toilettes pour disposer de son corps, mais quand je lui offre un sourire, elle redresse les épaules et avance.

Je lui prends la bière des mains et la dépose sur le comptoir du bar.

— Prête ?

— Oui, répond-elle, plissant ses yeux verts pendant une infime seconde.

Puis son visage affiche un sourire taquin et elle ouvre la voie jusqu'à la porte.

Dans ma poitrine, mon cœur galope comme un cheval sauvage. L'écho de ces sabots fous résonne dans mon crâne. Le sang rugit dans mes veines. Chaque partie de mon corps est électrisée par ce qui se passe. Je suis vivant, attentif, en la suivant dans la nuit.

Elle se raidit lorsque je place ma paume au bas de son dos. De ma part, c'est un geste instinctif, le point de contact dont j'ai besoin, mais c'est aussi pour la guider sans encombre dans le parking. Elle se remet rapidement, détendant visiblement ses épaules, et fait mine de ne pas être décontenancée par ce contact alors même que la chair de poule lui parcourt les bras. Je résiste à l'envie de retirer ma veste pour la poser sur ses épaules. Je n'ai qu'un objectif : lui faire traverser la rue et l'emmener jusqu'à sa chambre, où je pourrai la déshabiller pour découvrir la vérité.

C'est ma Cas. Je le sais. J'en ai un instinct inné. Mais pourquoi ? Pourquoi se serait-elle cachée pendant un an, me laissant croire au pire ? Pourquoi m'aurait-elle laissé vivre cet enfer ? Et pourquoi revenir en incarnant une autre personne ? Pourquoi ces faux-semblants ?

Les questions tourbillonnent dans ma tête tandis que je m'enivre de sa présence. J'ai une trouille bleue d'ouvrir les yeux pour découvrir que tout n'est qu'un rêve. Pourtant, la peau nue de son dos sous ma paume est bien réelle. Tout comme la chaleur qui émane de son corps et le frisson qui la traverse quand je caresse sa colonne vertébrale du pouce.

Pourquoi ?

Je suis sur le point de le découvrir, et je ne reculerai devant rien jusqu'à obtenir chaque réponse et chaque détail dont j'ai besoin.

Ses talons claquent dans la rue. Elle me conduit au motel, puis s'arrête sous la lumière jaune qui éclaire la porte numéro six. Intérieurement, je suis troublé, cherchant à comprendre ce mélange contradictoire de soulagement, de colère et d'incrédulité dans ma poitrine. Elle est tournée vers la porte et me tourne le dos en fouillant dans son sac – pour sa clé, j'imagine. J'ai une

envie irrépressible de la presser contre le bois et de faire glisser ma main le long de sa cuisse, sous sa jupe. De la toucher. D'en avoir le cœur net.

Elle fouille encore, son corps plus tendu à la seconde.

Posant la main sur le chambranle de la porte, je me penche. Nos corps s'effleurent à peine, mais le sien me brûle à travers nos couches de vêtements. J'approche la tête de la courbe de sa nuque et hume son parfum insolite de bonbon pendant qu'elle continue à chercher dans son sac, sans sembler remarquer que je la renifle comme un chien en rut.

Mes paroles m'irritent la gorge, éraillées par un désir rouillé, quand je lui demande :

— Comment tu t'appelles ?

Je l'implore de me le dire, de prononcer le nom d'un fantôme.

— Cindy, répond-elle, plus crispée que jamais.

Pour une prostituée qui avait l'air déterminée à mettre la main dans mon pantalon, je la trouve étrangement nerveuse, tout à coup...

Je passe un bras autour de sa taille, ouvre la paume devant elle et lui ordonne d'une voix rauque :

— Donne-moi la clé.

— D'accord.

Elle finit par trouver ce qu'elle cherchait dans son sac, mais au lieu de laisser tomber la clé dans ma main, elle fait volte-face, dos contre la porte.

Ses yeux – avec ces faux iris verts – reflètent une émotion proche du chagrin. Pire... de la haine.

Enfin, je baisse les yeux et découvre ce qu'elle pointe vers mon ventre.

Une arme.

C'est trop pour moi de le voir. Mon cœur ne peut pas lutter. Il porte sa veste en cuir marron, la vieille, avec un jean, l'air plus viril que jamais. Il y a quelque chose de nouveau chez lui, de plus dangereux. Je ne parviens pas à mettre le doigt dessus, mais je sens qu'il est plus impulsif et versatile, capable de prendre des risques inconsidérés sans penser aux conséquences.

Le pire, c'est qu'il porte toujours le pendentif de Nyami Nyami. Le dieu du fleuve est suspendu au-dessus du col en V de son t-shirt. Il a tenu sa promesse de ne jamais le retirer. Cela aurait été plus facile s'il avait bafoué son engagement. Seule la volonté pure me retient de plonger mon regard dans le sien.

Il m'a fallu déployer tous mes efforts pour jouer le rôle d'une prostituée cherchant à tirer un coup – ce qui n'est pas totalement faux, parce que ma culotte vulgaire est détrempée. Pas besoin de simuler ça... Il exerce encore le même effet dévastateur sur moi. Je ne le déteste que plus pour cette raison. Ce serait tellement plus doux d'appuyer sur la détente.

Et pourtant, ce n'est pas la douceur qui éclot dans ma poitrine tandis que je presse le canon contre son ventre. L'éclat de ses yeux ne me provoque pas le sentiment de victoire que j'escomptais. Tout ce que je ressens, c'est de la tristesse, du manque.

— Cas, dit-il d'une voix enrouée, ses yeux foncés emplis d'incrédulité.

On y est, le moment de vérité, celui que j’attendais. J’aurais cru prendre plaisir devant sa stupeur, mais elle ne fait que rouvrir de vieilles blessures pour me faire saigner à nouveau. Il m’a fallu une année pour le retrouver. Je devrais m’en réjouir. Sa mort devrait m’aider à tourner enfin la page, mais pour une raison que j’ignore, j’hésite, je n’appuie pas sur la détente.

Il porte une arme à sa ceinture, je l’ai vue. Et pourtant, il ne s’en empare pas. Il doit savoir qu’il n’a pas la moindre chance de s’en saisir avant que je ne fasse feu.

Les millions de choses que je veux lui dire sont condensées en une seule balle.

Appuie sur la détente, Cas ! Mets fin à tout ça !

Une ombre passe sur nous. Les cheveux se dressent sur ma tête. Ian le remarque en même temps que moi. Tous les deux, nous sursautons face à la menace. La stupeur me frappe de plein fouet lorsque j’aperçois l’inspecteur Wolfe non loin de là, son arme pointée sur nous. Il ne crie pas « jetez votre arme » ni aucun autre avertissement auquel je pourrais m’attendre. Comme la foudre tombant du ciel, la révélation me percute.

Il n’est pas ici pour procéder à une arrestation.

Avant que je puisse réagir, il vise. Contrairement à moi, il n’hésite pas à appuyer sur la détente.

En même temps que le coup part, Ian me pousse. Je tombe, m’écrasant violemment sur la chaussée. La douleur se répercute dans l’os de ma hanche droite et une sensation de brûlure me perfore l’épaule gauche. Je connais ce genre de blessure brûlante, celle d’une balle.

Pitié, pas encore !

Ian me protège avec son corps. Il a déjà sorti son arme et fait feu sur Wolfe, qui s’est abrité derrière une voiture.

— Viens ! hurle Ian, me prenant par le biceps pour me remettre debout.

Le sang coule le long de mon bras. Mon sac et mon arme gisent à terre. Le flacon de pilules est tombé et a roulé jusqu’au bord du trottoir. Ian prend

une seconde pour ramasser mon sac et rassembler l'arme et les pilules avant de m'entraîner jusqu'au coin du bâtiment, tout en tirant en direction de la voiture.

Dans ma tête, je compte – il lui reste deux balles. J'en ai six dans mon arme.

Sa Jeep est garée de l'autre côté de la rue, sur le parking, mais courir jusque là-bas fera de nous des cibles faciles. Il sort la clé de sa poche et me la met dans la main.

— Tiens, dit-il d'une voix brusque, cours jusqu'à la Jeep et monte. Je te couvre.

J'aimerais lui dire qu'il n'y arrivera pas, qu'il se sacrifie pour m'offrir la vie sauve, mais je ne prononce pas ces mots. Cela n'aurait aucun sens. Il m'a déjà tuée une fois. Pourquoi me sauver maintenant ?

— Allez ! hurle-t-il sans prêter attention au sang qui goutte de mes doigts jusqu'au sol.

Pas le temps d'analyser quoi que ce soit. La brûlure dans mon épaule est trop intense. Sourde à la protestation de mon cœur, je détale sur le parking sans un regard en arrière, pas même lorsque deux autres coups de feu résonnent derrière moi. L'adrénaline est mon moteur. Je m'accroupis sur le côté de la Jeep, à l'abri, avec un accès à la portière ouverte. L'arrachant presque de ses gonds, j'entre en rampant jusqu'au siège et insère la clé de contact. Le moteur toussote quand je tourne la clé.

Un autre tir résonne dans la nuit. Dans un coin de mon esprit, j'ai vaguement conscience des gens qui sortent en trombe du bar pour se rendre dans la rue. L'un d'eux tient un téléphone contre son oreille, sûrement pour appeler la police.

Si Ian court jusqu'à la Jeep, il est mort. Je m'installe au volant, restant baissée le plus possible. Mon bras est immobilisé, soudain engourdi. Je dois agir avec le bras valide pour passer une vitesse. Agrippant le volant d'une main, j'appuie sur l'accélérateur. La Jeep fait une embardée quand je dois

lâcher le volant pour changer de vitesse. Je ne réfléchis pas, j'agis, accélérant dans le parking et traversant la rue vers le côté du bâtiment où Ian a trouvé refuge.

— Putain ! dit-il quand je m'arrête près de lui. Je t'ai dit d'attendre ! Bouge !

Pressant une main sur ma blessure à l'épaule, je fais ce qu'il ordonne. La douleur me fait tressaillir. Il s'installe derrière le volant, vise à travers la vitre et tire sur deux pneus d'une berline noire garée sur notre côté du motel – cette voiture n'était pas là avant, ce doit être celle de Wolfe. Pied au plancher, il fait tourner la Jeep autour de la voiture, troquant son arme au chargeur vide contre la mienne pour tirer sur les derniers pneus.

La seconde d'après, nous sommes partis.

Le vent fait virevolter les mèches de ma perruque sur mon visage tandis que je pivote sur mon siège pour faire le point sur le danger. Wolfe court sur le parking, nous vise, mais nous sommes déjà trop loin pour qu'il puisse nous toucher. Ses bras retombent le long de son corps. Abattue, son imposante silhouette se profile telle une promesse menaçante, les yeux rivés sur nous.

— Putain ! s'exclame Ian en frappant le volant.

Après un moment tendu, il m'accorde un regard.

— Tu tiens le coup ?

Je me mords la lèvre, exerçant une pression sur mon épaule, mais le sang continue de me couler sur la main, chaud et poisseux.

— J'en ai marre de me faire tirer dessus.

Il retire sa veste tout en conduisant et la pose sur mes genoux.

— Mets ça sur ta blessure.

Je chiffonne le cuir doux comme du beurre entre mes doigts. Incapable d'éviter l'odeur de tabac qui émane de la veste, je la presse contre la blessure.

Avec douceur, il me pousse vers l'avant, une main sur mon épaule.

— Merde. On dirait que la balle a traversé tout droit.

Je serre les dents sous l'effet de la douleur aussi vive que brutale.

— On va où ?

— À l'hélico.

Son front est plissé quand il me jette un autre coup d'œil.

— Et ton cœur ? demande-t-il.

Je grimace lorsqu'il roule sur un nid-de-poule.

— J'ai pris mes pilules.

— Désolé, poupée. La conduite va être rude. Il va nous poursuivre.

Ce mot tendre m'ébranle. Il n'a aucun droit de m'appeler comme ça !

— Je n'irai nulle part avec toi.

— On dirait que tu n'as pas le choix.

— Je peux m'en sortir toute seule.

Il ricane.

— On t'a tiré dessus, tu saignes, avec un flic qui veut te tuer aux trousses. C'est ça... je demande à voir comment tu vas te sortir de là toute seule !

— Alors, quoi ? Je suis à nouveau ta prisonnière ?

Il serre les dents.

— Si te retrouver avec moi est pire que risquer d'être assassinée, ça en dit long sur tes sentiments.

— Parfaitement, rétorqué-je avec véhémence, réprimant à peine un grognement de douleur.

Un muscle tressaute dans sa mâchoire contractée, mais il ne répond rien.

Je lui lance un regard, ramassée au bord du siège, l'épaule reposant contre la portière. Il porte toujours cette coupe rebelle à moitié rasée et cette légère barbe pour parachever son look, mais son visage paraît plus vieux. Les rides de son nez jusqu'à sa bouche sont plus profondes.

Il ne me bombarde pas avec les questions qu'on peut lire dans ses yeux foncés, qu'il garde tournés vers la route, concentrés sur la survie. C'est tout

à son honneur.

Survie, amour, humilité.

Amour, survie, humilité, dans cet ordre précis. L'amour arrive en premier.

Je me dérobe à cette pensée, refusant d'évoquer de bons souvenirs de lui. De nous... Je dois le haïr. Heureusement, mes émotions commencent à passer au second plan alors que mon corps faiblit et que la survie devient également une priorité. Je n'ai pas besoin de ces mots tatoués sur ma peau, c'est comme ça que je fonctionne : par habitude, instinct.

La ligne blanche sur la route est floue sous les phares de la Jeep. Elle se dédouble, se sépare en deux. Et merde... ma vision dérive par intermittence.

Il y a des choses que je dois savoir, je ne suis pas allée aussi loin pour rien.

— Ian.

Il me jette un coup d'œil. Le vent agite les cheveux autour de son visage. Ses sourcils remontent en même temps. L'inquiétude dont il témoigne ouvertement ne me rassure pas.

— Pourquoi tu m'as tuée ? demandé-je de but en blanc.

Son front se plisse davantage avant que ses beaux yeux ne flamboient. Un moment s'écoule en silence... puis ses traits disparaissent à ma vue lorsqu'il reporte son attention sur la route.

— Je peux te poser la même question.

— Je ne t'ai pas tué !

Pas encore.

— Pas avec une balle.

Quoi ?! Je m'enfonce un peu plus dans mon siège. Nous voilà de retour à la case départ, avec des ennemis comme le tout premier soir, celui de notre rencontre.

Non... je n'étais pas son ennemie ; j'étais son obsession. Et maintenant, je suis son boulet, tout comme je suis celui de Wolfe. Je ne suis pas idiot... l'inspecteur n'a pas simplement pointé son arme sur moi parce que j'avais dégainé la mienne. Il est venu précisément pour m'abattre. Maintenant, c'est ma dépouille qu'il veut. Je suis une preuve compromettante qui gâcherait sa vie si elle était révélée au grand jour. C'est la meilleure raison qu'il aurait pu trouver.

Je respire par la bouche pour atténuer la douleur quand les barrières de l'hôtel apparaissent devant nous.

— Tiens bon, tu m'entends ? fait-il d'une voix tendue.

Je tiens bon. Je me bats avec l'énergie du désespoir.

— Où tu m'emmènes ?

Il a mentionné un hélicoptère...

— Enfin, pour aller où, je veux dire ?

Ses jointures blêmissent sur le volant. Putain, il n'en sait rien, il n'a pas le moindre plan.

D'une voix faible, je souffle :

— Je crois que j'ai besoin d'un médecin.

Une fois de plus, il garde le silence. Ce mutisme me confirme la vérité.

Les gardes ouvrent les barrières avant de s'écarter d'un bond lorsqu'il accélère. Il descend le chemin de terre et s'arrête devant le bâtiment principal dans un crissement de pneus. Un hélicoptère est là, dans la clairière. On dirait une libellule géante. Mon cœur se serre quand il arrive à ma portière, me prend dans ses bras et m'emmène vers cet engin aux allures de jouet qui est censé nous transporter dans les airs.

— Sérieusement ? demandé-je.

Il répond avec un sourire las.

— Ne fais pas la fine bouche.

Sa tentative d'humour fonctionne. Un sentiment obscur jaillit de ma poitrine. La tension permanente dans ma cage thoracique se détend. Si Ian

Hart peut me désarmer et balayer les sentiments toxiques qui grouillent dans le secret de ma poitrine depuis plus d'un an, alors il est plus dangereux que je le pensais.

Il me hisse jusqu'au siège passager, attache ma ceinture de sécurité et s'installe à côté de moi. Ses mots sont assurés, signes d'une longue pratique, tandis qu'il échange avec la tour de contrôle. Les pales commencent à tourner, et un moment plus tard, nous sommes dans les airs.

— Est-ce que tu sais où on va, au moins ?

Il ne mord pas à l'hameçon, concentrant toute son attention sur le pilotage de son insecte géant quand il répond :

— Je trouverai en chemin.

J'espère bien, car rien n'a de sens pour moi. Je me raccroche à ma volonté d'obtenir des réponses, au spectacle de son visage et des gestes compétents de ses mains puissantes jusqu'à ce que tout vole en éclats et se transforme en un kaléidoscope qui devient de plus en plus blanc.



IAN

Cas sombre dans l'inconscient avant même que nous ne quittions l'espace aérien zimbabwéen.

La perte de sang...

Un jour, elle a extrait une balle de mon épaule et m'a recousu, mais j'avais reçu celle d'un fusil de calibre .22, une arme moins féroce, à longue portée. Là, on lui a tiré dessus avec une arme plus puissante, à bout portant.

Elle avait raison, il lui faut un médecin. Un hôpital. Seulement, elle ne sera en sécurité nulle part. Les hôpitaux sont obligés de rendre compte des blessures par balle, sans compter que Wolfe gardera un œil sur les établissements du coin. Il fera passer le mot à chaque clinique privée et publique jusqu'en Afrique du Sud, leur ordonnant de guetter le criminel le plus recherché du continent et la femme blessée qu'il accompagne.

Sale fils de pute !

Pourquoi Wolfe veut-il la tuer ? Il aurait pu nous arrêter. Enfin, il aurait pu essayer... au lieu de quoi, il est venu jusqu'à nous pour nous tuer. Cette balle visait tout droit son cœur ! Si je ne l'avais pas poussée, elle ne respirerait plus à l'heure qu'il est. Il couvre ses arrières... Cas doit savoir ou posséder quelque chose qu'il ne veut pas voir divulgué. Ce quelque chose doit être plus précieux pour lui que de m'attraper. Étant donné que je

suis l'obsession de sa carrière, ça en dit long sur l'importance de ce quelque chose !

J'ai les méninges en ébullition.

Ma cachette la plus sûre, dans la situation actuelle, c'est le chalet du Lesotho, un petit pays montagneux au cœur de l'Afrique du Sud, mais la propriété est située sur l'un des sommets les plus hauts, très loin des hôpitaux et des médecins. Et puis, l'altitude de plus de quatre mille mètres n'est pas conseillée pour les malades cardiaques, le niveau d'oxygène est trop bas.

Le Mozambique est trop loin, elle se sera vidée de son sang avant même qu'on y arrive. Le Botswana n'est pas une option non plus, je n'ai pas une très bonne réputation auprès du roi. Il y a de fortes chances pour que les autorités nous y cueillent dès que j'aurai posé le pied sur leur sol.

Il ne reste plus qu'une seule option...

Tout en restant soigneusement hors des radars, je me sers de la ligne sécurisée du téléphone satellite et compose le numéro de la seule personne capable de me fournir ce dont j'ai besoin. C'est Noël, à l'heure du dîner – il risque fort de ne pas prendre mon appel.

Mais après quatre sonneries, il décroche.

Dieu soit loué, les miracles existent !

Il n'est jamais facile pour moi de demander de l'aide, mais cette fois, je n'hésite pas. Pour Cas, je me mettrais à genoux.

— Damian, c'est Ian. J'ai besoin de ton aide.

Mon cœur tambourine pendant les trois secondes durant lesquelles le silence s'éternise.

Il finit par demander :

— De quoi as-tu besoin ?

Je me détends sur mon siège, ravalant un soupir de soulagement.

— Un chirurgien. Une transfusion sanguine. Un endroit sûr pour quelques jours.

Sa voix n'est plus celle du gosse que j'ai toujours connu. Elle est profonde et rauque, me rappelant qu'il est devenu un homme.

— Pour toi ?

— Non.

Il ne perd pas de temps avec des questions futiles. Il ne pose que les plus importantes.

— Groupe sanguin ?

— O plus.

Je le sais, car je sais tout de Cassandra Joubert – ou quel que soit le nom par lequel elle se fait appeler ces temps-ci.

— Blessure ?

— Par balle. À l'épaule.

— Constantes ?

Je pose deux doigts sur sa carotide, sur son cou.

— Inconsciente. Le pouls est faible, mais stable. Sa respiration est normale.

— Allergies ?

— Aucune. Elle a une cardiomyopathie dilatée.

— Quand a-t-elle reçu la balle ?

— Il y a quinze minutes.

— On dirait que tu es dans les airs...

— Hélico.

— Tu es loin de Johannesburg ?

Je vérifie les commandes.

— Je peux y être dans trois heures.

Si je coupe par le Botswana...

Sa réaction est efficace, pleine d'assurance.

— Je t'enverrai les coordonnées. Il y a un héliport pour atterrir.

— Tu peux utiliser cette ligne, elle est sécurisée.

— Je sais, dit-il d'une voix traînante. J'ai déjà vérifié.

Bien, cela signifie qu'il est aussi prudent que je l'espérais.

— Je te préviendrai quand nous serons...

La ligne est coupée. Il a raccroché.

— ... en approche, marmonné-je pour terminer ma phrase.

Je saisis la main de Cas.

— Tiens bon, Cas.

Sa peau est froide, trop froide. Cette froideur s'infiltre en moi et m'enveloppe le cœur. Je ne sais absolument rien de ce qui se passe ! Tout ce que je sais, c'est que rien ne serait arrivé si je ne l'avais pas enlevée, ce fameux soir, à Sun City.



DEUX HOMMES EN TUNIKES BLANCHES ATTENDENT PRÈS D'UN BRANCARD quand j'atterris sur le toit de l'un des plus hauts gratte-ciel de Johannesburg. Ils sont à la portière de Cas avant même que je coupe le moteur. Quand l'un des hommes détache sa ceinture de sécurité et s'approche d'elle, je ne peux retenir un grondement menaçant. Il laisse retomber ses bras et son regard se pose avec précaution sur moi quand je contourne l'appareil pour soulever ma femme dans mes bras. Je la dépose sur le brancard aussi délicatement que possible et ramène sur elle la couverture de survie que l'autre homme nous fournit.

Puis je trotte à côté du brancard qu'ils conduisent jusqu'à l'entrée du toit. Un garde armé d'un fusil automatique ouvre la porte. Je retrouve aussitôt mes habitudes et dresse un rapide bilan sur notre environnement : un tableau d'alarme bipe sur le mur quand les portes en métal se referment – du métal renforcé, que l'on ne peut pas découper et qui résiste au feu et aux explosions. Les yeux rouges des caméras pointent vers le plafond, les murs, le sol – elles sont partout. Des faisceaux laser également, dont les rayons sont invisibles. Thermosensibles, sans aucun doute.

Un autre garde se tient près de la porte résistante aux explosions, au bout de l'étroit couloir. Il regarde dans un scanner rétinien pour ouvrir la porte. Nous pénétrons dans une enceinte sécurisée dotée de portiques. Une femme, qui attendait à l'intérieur, me balaie d'un scanner, puis Cas. Le garde entré avec nous me fouille au corps. Après les portiques de sécurité, nous nous dirigeons vers un autre appareil qui détermine la température corporelle. Quand la lumière verte s'allume, la porte de la salle s'ouvre enfin.

Le garde nous escorte dans une cabine en verre. D'après son épaisseur, elle est blindée. Une alarme retentit. Le mur devant nous s'ouvre en coulissant. De là, on nous fait descendre un autre petit couloir, puis nous franchissons une porte donnant accès à une grande salle au sol tout en marbre et aux décorations de style ethnique.

On dirait un musée d'art. *Hart Diamonds* est écrit en jolies lettres métalliques sur le mur du fond. En dessous, j'aperçois mon frère. Ce n'est plus le garçon de dix ans que j'ai laissé derrière moi, avec ses manches miteuses et ses genoux marqués à force de tomber de son vélo. Il est grand et mince, vêtu d'un costume qui exsude le pouvoir, avec une chemise blanche et une cravate noire. Vingt ans ont passé, mais je reconnaîtrais ses traits de faucon, ses yeux d'un brun glacial et ses cheveux noirs entre mille. Nous tenons nos visages des gènes de notre père. Les trois frères ont ce même air sournois, seule Zoé a hérité des yeux bleus de ma mère.

La posture de Damian n'est pas celle d'un roi régnant sur son château... C'est celle d'un empereur régnant sur son empire. D'après ce que je vois, il a des raisons d'adopter cette posture. Je lui ai demandé un endroit sûr, je n'aurais pas pu rêver mieux. L'immeuble de mon petit frère est bien plus sécurisé qu'une prison.

Nous nous regardons dans les yeux. Il m'évalue, tout comme moi, assimilant un maximum d'informations en un seul coup d'œil. Peu importe les conclusions auxquelles il parvient, il les garde pour lui, n'affichant

aucune émotion ni jugement lorsqu'il lève un bras afin de m'indiquer l'ascenseur sur sa droite.

— Par ici.

À point nommé, les portes s'ouvrent. Contrôlées par la voix. Programmées pour les inflexions autorisées uniquement. Pas bête !

Nous poussons Cas à l'intérieur. Mon ventre se noue quand je regarde son visage livide. Ses faux cils effleurent ses joues, son mascara a coulé, laissant des traînées noires sous ses yeux, son gloss s'est estompé, le rouge donnant un aspect sanglant à ses lèvres. Elle a l'air totalement vulnérable. Sans défense. La peur et le désespoir m'enserrent le cœur, mais je me débarrasse de ces sentiments avant qu'ils ne prennent racine. Il n'y a pas de place pour la faiblesse. Ma priorité, c'est de m'assurer qu'elle survive et qu'elle soit en sécurité.

Damian nous suit, son attitude brusque.

— Moins un.

Les portes se referment. Il n'y a pas de numéro d'étages sur le tableau mural. Mon frère croise les bras dans son dos, posant un regard inexpressif sur Cas tandis que l'ascenseur descend doucement et s'ouvre au niveau inférieur.

Nous traversons le hall et entrons dans un vaste bureau encadré de baies vitrées. Les volets sont fermés. Les lumières au-dessus de nos têtes sont éclatantes, éclairant le matériel hospitalier au beau milieu de la pièce : le bureau, la chaise et les meubles tout en verre et en chrome ont été poussés contre le mur du fond. Plusieurs moniteurs sont installés sur un bureau.

Un homme d'âge moyen assisté par une jeune femme attendent près d'une table d'opération. Ils portent des blouses stériles, des masques et des gants de chirurgie.

— C'est ici que nous allons la laisser, me dit Damian.

Tout en moi proteste. Je reste indécis quand les hommes en tuniques la soulèvent du brancard et la placent sur la table d'opération. Je l'ai perdue, et

maintenant, elle m'est à nouveau... Non, je ne peux pas la perdre encore une fois. Je ne veux pas la laisser hors de ma vue. La femme est déjà en train de découper le haut de Cas avant que les hommes ne soient repartis.

— Ian, dit Damian.

Le tissu se fend en deux, révélant une poitrine parfaite. Sa peau blanche est recouverte de sang. Le pendentif en os qui repose au centre de son sternum attire mon regard. Instinctivement, je saisis le mien, identique, que je porte autour du cou.

Une main sur mon bras attire mon attention. Je baisse les yeux : de longs doigts à la peau hâlée me serrent le biceps. Damian.

— Laisse le médecin faire son travail, dit-il. Ils essaient de conserver cette pièce aussi stérile que possible.

Il a raison.

Mon âme émet une objection quand je la quitte, suivant Damian jusqu'à la sortie, et une protestation s'attarde encore sur mes lèvres au moment où les aide-soignants me ferment la porte au nez.

— Viens, ajoute Damian, me ramenant vers l'ascenseur.

Nous montons d'un niveau et sortons par la galerie d'art – le musée ou peu importe. Je suis mon frère jusqu'à une double porte tandis que tout en moi me hurle de retourner auprès d'elle. Seule la raison me permet de franchir ces portes.

Je n'ai pas besoin d'une visite guidée pour savoir que nous sommes dans le bureau de Damian. Ce n'est pas le luxe des lieux qui me le révèle, ni le pouvoir émanant des meubles modernes et minimalistes. Le cadre tout entier exprime la richesse. Et tout ce que je vois me prouve son immense pouvoir.

Contournant son bureau, il désigne une porte sur le côté.

— Tu peux faire un brin de toilette là-dedans.

Je baisse les yeux vers mes vêtements tachés de sang.

— Tu trouveras des habits propres dans le dressing à côté de la salle de bain.

Me jugeant d'un seul regard, il continue :

— On doit plus ou moins faire la même taille.

Suivant ses instructions, je trouve une salle de bain décorée de noir et blanc, aux finitions dorées. Un petit dressing m'offre toute une sélection de costumes, chemises, cravates et chaussures. Il doit se changer fréquemment à son bureau.

Après avoir rincé le sang sous la douche, je jette mes vêtements à la poubelle et enfile une chemise blanche et un pantalon noir. Le noir et le blanc semblent être les tons préférés de Damian, peut-être même les seules. Je préfère me passer de sous-vêtements plutôt que d'enfiler l'un des boxers de mon frère. Enfin, je remets mes propres bottes. Après avoir passé les doigts dans mes cheveux, je jette un œil vers mon reflet dans le miroir. J'ai une barbe de trois jours et j'ai vraiment l'air du voyou que je suis en réalité. Je pourrais me raser, mais à vrai dire, je me fiche éperdument de paraître présentable.

L'urgence me ramène dans le bureau de Damian.

Il est assis et lève les yeux de son ordinateur quand j'arrive.

— Tu as meilleure allure.

— Des nouvelles ? demandé-je, serrant et desserrant convulsivement les poings.

— C'est encore trop tôt.

Il désigne la chaise en face de son bureau.

— Assieds-toi. Ça ne sert à rien de faire les cent pas.

Je prends la chaise et il se lève pour rejoindre le plateau du mini-bar, de l'autre côté de la pièce. Il a été placé là-bas volontairement, car il faut un certain temps pour traverser tout le bureau. Ainsi, son interlocuteur installé en face de lui est contraint de patienter. Ça ne fait qu'accentuer la taille ahurissante de cette salle, mais également son rang... sa valeur.

Il débouche une bouteille de scotch, verse quelques doigts dans deux verres et les rapporte à son bureau. Il en pose un devant moi avant de retourner s'asseoir.

— Tu en as sûrement bien besoin.

Je lui réponds avec un sourire en coin.

— Joyeux Noël.

Il lève son verre et boit une gorgée.

— Merci pour ce que tu as fait.

Il n'était pas obligé... Il ne me doit rien. Au contraire.

Faisant tourner l'alcool dans son verre, il hausse les épaules.

— Ma secrétaire sera hors d'elle en apprenant que son bureau est devenu un hôpital. Bien sûr, je vais devoir l'installer ici, dit-il en désignant vaguement la pièce. Voir ses fesses plates dans mon propre bureau va vite me taper sur les nerfs, je ne suis pas sûr de pouvoir la supporter tous les jours pendant huit heures.

Je regarde l'espace vide derrière nous.

— Si tu l'installes à côté du chariot à liqueurs, tu ne remarqueras même pas qu'elle est là.

— Tu n'as pas entendu sa voix. Crois-moi, impossible de l'ignorer.

Je bois une gorgée, savourant la brûlure de l'alcool.

— Nous ne serons plus dans tes pattes dès que Cas sera suffisamment stable pour se déplacer. Tu retrouveras ton bureau rien que pour toi.

Il me dévisage.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Elle m'a trahie, m'a dénoncé à la police, a simulé sa mort et est revenue un an plus tard pour me tuer. Pourquoi, putain ?

— Ou devrais-je plutôt te demander... qu'est-ce que toi, tu as fait ?

Cette réponse-là est facile.

— Je suis tombé amoureux d'elle.

Et j'ai bousillé sa vie par la même occasion. Je n'ai pas encore les réponses, mais elle ne serait pas dans ce merdier si elle ne m'avait jamais rencontré.

— Ah...

La tête basse, il me regarde par en dessous, les yeux plissés, et je sens pendant un bref instant qu'il me comprend.

Je jette un œil plus attentif au Damian à présent adulte. C'est le plus jeune de la fratrie, mais des quatre enfants, c'est lui qui a toujours abrité la part la plus sombre. Il y a quelque chose dans ses yeux, quelque chose de bien plus tordu que les péchés que supporte mon âme. C'est une sorte de cruauté déviante, le genre dont le diable devrait avoir l'exclusivité.

— Tu t'en es bien sorti dans la vie, lui dis-je.

Son expression est indéchiffrable.

— Comme toi.

— Je vois que tu es au courant.

— Ce n'est pas difficile, c'est partout aux infos.

Je vois... Il peut prétendre qu'il s'en fiche, mais il a gardé un œil sur moi comme moi sur lui. Même s'il est assis là, dans son trône immaculé qui surplombe son empire légalement bâti, il n'a pas obtenu tout cela sans se salir les mains.

Il arque un sourcil.

— Le gang Phantom... Certains disent que tu es un tueur à louer, désormais.

Voilà une confirmation. Damian doit bénéficier de très bonnes – ou mauvaises – relations s'il me suit aussi bien à la trace.

— Un grand changement de carrière, dit-il en caressant du doigt le bord de son verre.

J'ai arrêté, mais de toute façon, je n'ai aucune objection morale quant au travail qu'il m'accuse d'exercer. Après avoir tué une fois, quelques-unes

de plus ne changent pas grand-chose. Déchirer la trachée de Ruben aurait facilement pu mettre le train en marche...

— Comme je te l'ai dit, nous serons loin d'ici dès que possible. Je sais que... que tu te passerais bien du genre d'ennuis que je traîne avec moi.

— Les ennuis, ça me connaît.

Au moins, il ne prétend pas le contraire.

— Pourquoi m'as-tu aidé ?

S'enfonçant dans son siège, il forme un toit avec ses mains.

— Le sang est plus épais que l'eau.

Dans notre cas, le sang sera toujours corrompu. Les animaux naissent bons... Les frères Hart, certainement pas. Nos mauvaises actions peuvent être mises sur le compte de notre enfance tout sauf idéale... mais notre côté sombre découle de nos gènes.

— Et Léon ? demande-t-il. Que fait-il depuis que le gang s'est séparé ?

Je ne prends pas la peine de nier que Léon était impliqué. Jusqu'à présent, seule mon identité parmi les Phantom a été officiellement confirmée. Il y a des spéculations autour de Léon, mais rien de concret ne pointe vers une direction plutôt qu'une autre. Par égard pour le troisième membre, la supposition demeure. Damian a sans doute toujours su que Léon et moi étions restés ensemble. Je ne sais pas s'il a eu vent du destin de Ruben, mais ça m'est égal. Je me fiche de ce fils de pute en qui je n'aurais jamais dû avoir confiance.

— Figure-toi que Léon développe des applis.

— Intéressant... dit-il en tapotant des doigts. En même temps, il a toujours été attiré par ce genre de trucs.

— Chaque famille a son geek.

— J'ai toujours cru que ce serait Zoé.

Ma poitrine se serre à la mention de ma sœur.

— Comment va-t-elle ? demandé-je.

Je sais qu'ils sont restés en contact.

Il s'apprête à répondre, mais au même moment, la porte s'ouvre et une femme fait son entrée avec un petit sac de voyage. Elle porte une robe de soirée rouge et ses cheveux sont élégamment coiffés. Madame Damian Hart, Lina. Même sans les cicatrices sur ses bras, je l'aurais reconnue grâce aux photos des médias.

— Je suis venue dès que les enfants se sont endormis, dit-elle, traversant la pièce à grandes enjambées.

Damian se lève d'un bond.

— Est-ce que Susan est avec eux ?

— Bien sûr ! Josie était un peu grincheuse, mais ça s'est réglé avec un biberon.

Suivant l'exemple de Damian, je me lève à mon tour.

Elle s'arrête à côté de moi et se met sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la joue. Je me penche pour lui faciliter la tâche.

— Oh, Ian ! s'exclame-t-elle sans s'éloigner de moi. Je suis si heureuse de faire enfin ta connaissance ! Dommage que ce soit dans de telles circonstances...

Quand Damian se racle la gorge, elle me libère et lève les yeux au ciel.

— C'est mon beau-frère !

Reportant son attention sur moi, elle demande :

— Alors, comment va-t-elle ?

— On attend le médecin, répond Damian. Il y est encore.

L'inquiétude me ronge. Les quelques gorgées de scotch ne m'ont pas vraiment calmé les nerfs. Ça aura intérêt à s'en tirer comme une championne. Je veux mes réponses... et tellement plus.

Mon regard se pose à nouveau sur leurs tenues, et peu à peu, malgré mes préoccupations, je comprends pourquoi ils sont sur leur trente et un.

— Je suis désolé d'interrompre votre fête et de gâcher Noël.

— Mais non, rétorque-t-elle. Nous ne faisons que passer une calme soirée en famille à la maison. Et puis, les enfants étaient fatigués après toute

cette excitation en ouvrant les cadeaux ce matin.

Putain... je suis un oncle vraiment lamentable. Je n'ai même pas demandé comment allaient les enfants.

— J'ai apporté des vêtements pour ton amie, dit-elle en désignant le sac de voyage. Je ne connaissais pas sa taille, alors j'ai pris quelques shorts de sport et des t-shirts confortables. Si tu me donnes sa taille, j'irai faire du shopping pour elle demain.

— C'est vraiment très gentil à toi, dis-je, mal à l'aise devant cette générosité que je ne mérite pas. J'apprécie beaucoup.

Elle balaie mes paroles d'un geste.

— C'est normal, tout le monde ferait la même chose.

C'est loin d'être normal de faire du shopping pour une victime par balle soignée en secret dans l'immeuble de l'entreprise de son mari, mais j'évite de le souligner. Ça en dit long sur le genre de personnes que nous sommes.

— J'ai aussi apporté quelques affaires de toilette, ajoute-t-elle. Je vais tout laisser dans la salle de bain.

— Merci, répété-je tandis qu'elle se dirige vers la salle de bain avec son sac.

— Tu ferais mieux de dormir quelques heures, me dit Damian. On a une chambre d'amis à la maison.

Je me frotte le visage.

— Je préfère rester à proximité.

Il hoche la tête.

— Tu peux rester sur le sofa. Les bureaux sont fermés pour les vacances jusqu'au Nouvel An. Personne ne viendra te déranger.

Il y a encore une information que j'aimerais qu'il communique au personnel de sécurité de ses locaux... Je soupèse mes mots, les choisissant avec soin.

— Cas ne doit pas partir d'ici, pas sans moi.

Je cherche à croiser son regard pour m'assurer qu'il saisisse bien.

— Tu comprends ce que je dis ?

Il laisse échapper un long soupir.

— J'en ai fait l'expérience une fois moi-même...

Son regard dérive vers Lina qui sort de la salle de bain. Baissant la voix, il continue :

— Je peux te dire que ça ne finit jamais bien.

— Elle ne serait pas en sécurité ailleurs.

— Cela va sans dire, sans quoi tu ne serais pas là.

— Je t'ai demandé plus de faveurs que n'importe qui l'aurait fait.

Ce qui augmente ma dette auprès de lui. Je poursuis à voix basse pour que Lina n'entende pas :

— Fais-moi plaisir et dis à ton personnel de ne pas la laisser sortir du bâtiment.

Sa femme le rejoint et passe son bras au creux du sien.

— Tu veux venir à la maison avec nous pour partager le repas ? Je peux préparer quelque chose pour ton amie quand elle sera réveillée.

— Ian est fatigué, explique Damian. Il va rattraper quelques heures de sommeil.

— Dans ce cas, je vous ferai envoyer quelque chose, mais appelle-nous si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Bien sûr...

Mais je n'ai aucune intention de le faire, ils se sont déjà mis en quatre pour moi.

— Je peux connaître son nom ? demande Lina en souriant.

— Cas.

Le prononcer à voix haute me fait l'effet d'un coup de poignard dans le ventre.

— Cassandra.

— Tu nous appelleras à la minute où tu auras des nouvelles, d'accord ? demande-t-elle.

— Nous serons les premiers informés, répond aussitôt Damian.

Évidemment. Après tout, c'est lui qui paie le médecin.

Elle m'adresse une mine compatissante.

— En tout cas, nous sommes là pour toi.

— Viens, dit Damian en passant un bras possessif autour de sa taille.

Laissons à Ian un peu de repos.

— À plus tard, lance-t-elle avec un geste de la main lorsqu'ils franchissent la double porte, qui se referme dans un déclic derrière eux.

Le silence retombe.

Je traverse le bureau jusqu'à la baie vitrée et regarde à l'extérieur. Des lumières jaunes illuminent les décharges minières au loin. Le squelette de l'autoroute se détache, coupant la ville de part en part et serpentant vers l'est. Les lumières blanches de Noël décorent les rues en contrebas. Il est près de minuit, mais il y a encore de la circulation. Même si je ne peux pas l'entendre grâce au double vitrage, il y a toujours du bruit. J'ai tellement cherché à fuir cette ville, tout ça pour y revenir en courant... La boucle est bouclée.

Agrippé au rebord de la fenêtre, je baisse la tête. Il n'y a pas un endroit sur Terre où je n'irais pas pour Cas. Sa blessure n'est pas fatale, mais sa condition cardiaque n'arrange rien.

C'est une battante.

Elle surmontera cette épreuve.

Je dois y croire.

Quand je me réveille, je meurs de soif. Je déglutis pour soulager la sensation de grattement dans ma gorge et cligne des paupières afin d'accoutumer ma vue. Je suis allongée dans un lit d'hôpital, dans une grande pièce. Un bureau, une commode de rangement et d'autres meubles ont été poussés le long du mur. La lumière du soleil se déverse par les grandes fenêtres, mais il fait frais à l'intérieur. La pièce est haute dans les étages, car j'aperçois les gratte-ciel et les décharges minières au loin, à l'extérieur. Je dois me trouver à Johannesburg.

Une intraveineuse est plantée dans mon bras et un moniteur émet des signaux sonores à côté de moi.

Lentement, tout me revient : le bar, Wolfe, le coup de feu.

Ian.

Je tourne le visage. Il est assis sur une chaise, au chevet du lit, les coudes sur ses genoux. Une barbe de quelques jours assombrit sa mâchoire. Ses cheveux tombent sur un côté de son visage, obscurcissant son expression, mais l'intensité de son regard et les questions qui s'accumulent entre nous sont palpables. Je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir ce qui se passe dans sa tête. Nous sommes toujours connectés comme autrefois. Malheureusement... J'espérais une coupure nette quand je le

tuerais. J'espérais me libérer enfin de la toile dans laquelle il m'avait attrapée.

Je porte une blouse d'hôpital, et lui une chemise blanche et un pantalon noir. Ses vêtements sont froissés. Par un regard circulaire, je termine mon inspection visuelle. Une couverture est posée sur le sofa, de l'autre côté de la pièce, ce qui explique l'état de ses vêtements – il a dû dormir ici.

J'essaie à nouveau de déglutir, mais on dirait que ma langue est collée à mon palais.

— Tu as soif ? demande-t-il d'une voix rocailleuse.

Je confirme d'un hochement de tête.

Ses doigts de fer se referment autour d'un gobelet en plastique avec une paille, posé sur un guéridon près du lit, et il l'approche de mes lèvres.

Je prends quelques gorgées. De l'eau ! Ça fait mal d'avaler, mais le liquide frais me soulage un peu.

— Où suis-je ?

Il repose le gobelet sur le guéridon.

— À Johannesburg.

— J'avais compris.

Je me racle la gorge pour fluidifier ma voix enrouée.

— Où ça, à Johannesburg ?

Ni son visage ni sa voix ne trahissent une quelconque émotion quand il répond :

— Dans l'immeuble de mon frère.

— Damian ? Je pensais que vous n'aviez aucun contact.

Il esquisse un demi-sourire.

— Maintenant, si.

Écartant le décolleté de la blouse, j'inspecte mon corps. De la gaze est scotchée au creux de mon épaule.

— Damian s'est arrangé pour faire venir un médecin. Le chirurgien t'a recousue. Aucune artère importante n'a été touchée, mais il te fallait une

transfusion.

— Pourquoi ?

Il hausse un sourcil.

— Comment ça, pourquoi ?

— Pourquoi m'as-tu amenée ici ?

Je me tords les mains sur la couverture.

— Pourquoi m'aider ?

Il m'observe longuement avant de répondre :

— Il faut qu'on parle, mais d'abord, tu dois manger.

Curieusement, je ne manque pas d'appétit.

— Lina nous a envoyé de quoi manger, dit-il en se levant.

Je suis sa progression tandis qu'il se dirige vers un mini-frigo, dans le coin.

— Lina ?

— La femme de Damian.

L'appréhension me noue le ventre.

— Tu es sûr qu'on ne craint rien ici ?

Il me lance un petit sourire fatigué par-dessus son épaule.

— On ne peut plus sûr.

Je me détends légèrement. Je n'ai aucune raison de lui faire confiance, mais il ne mettrait pas sa propre vie en danger.

— Quelle heure est-il ?

— Sur la table, dit-il, la tête plongée dans le réfrigérateur.

Ma Rolex est posée à côté du gobelet, avec le collier Nyami Nyami. J'ai beau le détester, je ne pouvais pas me séparer de ces objets, pas même après qu'il a ordonné de me tuer. La chaleur me monte aux joues, car il a été témoin de ma faiblesse, de mon incapacité à le couper complètement de ma vie.

Je tends le bras vers la montre... il est midi.

— Quel jour on est ?

— Le 26 décembre.

Il referme le réfrigérateur et me rejoint avec une assiette en plastique dans une main et une fourchette dans l'autre.

— Tu n'es sortie que depuis quelques heures.

Distraitement, je passe le doigt sur le verre cassé de ma montre. Si je la porte, c'est pour une autre raison qui n'a rien à voir avec Ian. Elle représente la survie. Heureusement que la Rolex était étanche... Elle s'est pris une cascade, mais en est ressortie en continuant son tic-tac, sans avoir perdu une seconde, sans autre stigmate que cette ébréchure. Voilà pourquoi je n'ai pas fait changer la puce ni réparer les éraflures sur le verre poli. Certaines craquelures et fêlures ne sont pas faites pour être réparées.

Il appuie sur un bouton sur le côté du lit, qui me relève la tête jusqu'à ce que je sois en position assise, puis il réarrange les oreillers pour m'aider à me mettre à l'aise. Après avoir étendu une serviette en papier sur mes genoux, il retire le couvercle du plat en plastique et le pose avec la fourchette. Une salade de pâtes.

— Les glucides te feront du bien, me dit-il, se rasseyant sur sa chaise.

Je plante ma fourchette dans une pâte en spirale et l'apporte à mes lèvres. L'assaisonnement est acidulé. C'est parfait avec les pois, le maïs et les cubes de fromage mélangés dans la salade.

Il me laisse manger en silence. Quand j'ai fini, il prend l'assiette vide et la fourchette et les dépose sur la table.

— Ça te dirait, une boisson chaude ? demande-t-il.

— Pourquoi pas ?

Une tasse de thé serait la bienvenue, et je suis pitoyablement reconnaissante envers mon bourreau devenu sauveur pour sa prévoyance quand je constate qu'il a un thermos et un sachet de thé déjà prêts. Je regarde son dos pendant qu'il verse l'eau sur le sachet de thé dans une tasse. Ses cheveux sont coiffés en chignon approximatif. Ils sont toujours de la même longueur, peut-être plus longs de quelques centimètres.

Physiquement, ses épaules sont plus larges et ses bras plus forts que dans mes souvenirs. Il entretient sa forme physique.

Il me tend la tasse avec l'anse tournée vers moi et glisse deux pilules dans la paume de ma main.

— Attention, le thé est brûlant.

— Combien de temps suis-je censée rester ici ?

Il se rassied dans sa chaise.

— Le cathéter doit rester jusqu'à demain. Le docteur te donne encore de la morphine. Il reviendra plus tard pour t'examiner. Et la douleur ?

— Franchement, je n'en ressens pas.

En comparaison avec la première fois où l'on m'a tiré dessus, c'est le paradis.

Il pousse un léger soupir. Le sérieux qui émane de son être déteint sur chaque coin de la pièce. Il est suspendu à lui et s'enroule autour de nous comme une vilaine brume, quand il pose les coudes sur le lit et déclare :

— Maintenant, on va parler.

Parler. Ah...

— C'est un peu tard pour ça, non ?

Il rencontre mon regard et ne le lâche pas.

— À l'époque, dit-il, on se faisait confiance. Cette confiance n'a pas été immédiate. On a travaillé dur pour ça, tous les deux. Je ne crois pas avoir travaillé aussi dur pour quoi que ce soit d'autre. Je ne te demande pas de me faire confiance à nouveau. Pour moi, c'est certain, c'est fini après ce qui est arrivé.

Je suis du doigt le dessin en relief sur la tasse. Je n'ai pas hâte d'avoir cette conversation, mais je suis incapable de détourner les yeux des siens, de les éviter.

— Mais... ?

— Quelle qu'ait été notre confiance mutuelle, le moins qu'on puisse faire, c'est de s'écouter.

Comme je ne réponds pas, sa bouche s'avance et il entrecroise les doigts.

— Bien. Alors, je vais commencer.

Le maelstrom d'émotions qui surgit au souvenir de ce jour sur le fleuve me tord les tripes avec une telle férocité que ça me fait mal physiquement.

— Je ne peux pas faire ça.

Il pince sèchement les lèvres.

— Tu me dois des réponses. Putain... Tu estimes peut-être que je t'en dois, moi aussi. Tout doit être dit, alors nous *allons* parler.

— Comme nous avons parlé sur le fleuve ? m'exclamé-je avec mordant. Ses yeux se plissent et l'ambre miroite dans le brun de ses iris.

— Exactement.

Au cœur de la colère, une certaine vulnérabilité transparaît brièvement dans ses yeux troubles. Il s'en débarrasse rapidement, mais c'est plus profond qu'une émotion fugace. Son regard en est hanté. Ce n'est pas fugace, mais durable, et maintenant, je le décèle sous une couche de tristesse nouvelle, un chagrin permanent qui se reflète depuis les profondeurs.

— Ian.

Il me prend la main, mais je me dégage, posant la paume sur mon ventre où aucun enfant ne pourra plus jamais grandir.

— Pourquoi as-tu prétendu que tu m'aimais ? demandé-je, résolue à m'immuniser contre cette douleur trop familière, refusant qu'il soit témoin de cette partie de moi si intime qui m'appartient. Pourquoi m'as-tu laissé croire que c'était plus que du sexe entre nous ?

Il me regarde comme si je lui avais craché au visage.

— Ce n'était pas un jeu auquel je jouais.

— Si c'est vrai, alors pourquoi as-tu ordonné à Ruben de me tirer dessus sans même me donner l'occasion de m'expliquer ?

Les couleurs désertent son visage pourtant hâlé. S'il a donné l'impression que je lui crachais dessus tout à l'heure, à présent il a l'air d'un homme rôti sur des charbons ardents.

— C'est quoi cette histoire, Cas ?

— C'est pour ça qu'il se tenait sur le quai avec un fusil. Tu n'as pas ramé jusqu'au milieu du fleuve juste pour *parler*, dans un endroit où aucun mouchard ne pouvait enregistrer notre conversation. Tu as ramé jusqu'à ma tombe !

— Oh là...

Il s'écarte du lit et bondit sur ses pieds.

— On va faire une petite marche arrière, si tu veux bien, dit-il en levant une main. Je n'en reviens pas que...

Il se passe les doigts dans ses cheveux, tirant sur les mèches.

— Comment peux-tu penser une chose pareille ?!

— Je sais très bien ce que j'ai vu. Je sais ce qui m'est arrivé. J'ai une cicatrice qui le prouve.

Au mot *cicatrice*, il grimace. Il laisse retomber ses bras, me regardant comme un animal blessé.

— Je crois que nous avons tous les deux besoin de reculer de quelques pas.

Ma réponse est imprudente. Au fond, je cherche à dissimuler la blessure qui, tout comme le chagrin dans ses yeux, a élu domicile dans ma poitrine. C'est dangereux, car ça lui donne la permission d'ouvrir ce qui est, de toute évidence, une boîte de Pandore.

— Allez, dis-je avec un sourire moqueur. Commence !

Il se frotte le visage et pose les mains sur ses hanches. Ses épaules sont affaissées, comme écrasées par un lourd fardeau.

— Ruben est venu me voir avec une photo de toi et de Wolfe, à l'hôtel *Elephant Hills*. C'est pour ça que je me suis aventuré avec toi sur le fleuve,

pour te demander quelle information tu avais donnée à Wolfe. Je n'ai jamais ordonné qu'on t'abatte.

À ces mots, ses yeux irradient de fureur.

— Ruben a pris l'initiative de te régler ton compte. Il s'est faufilé dans mon dos et...

Il déglutit.

— Et la suite s'est produite.

Je cligne des paupières, essayant de digérer cette information. Si c'est vrai, alors ça change tout... La vengeance qui est devenue le but de ma vie cette dernière année n'aurait plus le moindre sens.

— *La suite*, reprend-il avant de secouer la tête avec un éclat de rire rauque. Donc c'est pour ça que tu m'as suivi ? Pour te venger ?

La vérité est moche, mais...

— Oui.

— Sans m'accorder le bénéfice du doute.

— À mes yeux, toi non plus tu ne me l'avais pas accordé.

— Bon, grogne-t-il. Je peux comprendre comment tu en es arrivée à penser ça. Mais ça ne répond toujours pas à mes questions.

Je devrais éprouver du soulagement, mais tout ce que je ressens, c'est la perplexité la plus totale. J'ai vécu emplies de haine pendant si longtemps, la laissant nourrir mon âme, que maintenant j'ignore comment vivre sans. Je ne peux pas m'en débarrasser tout de suite. Une fois de plus, la réalité me frappe.

— Et toi, que t'est-il arrivé, Cas ? Je veux le savoir.

Je m'efforce de croiser son regard.

— Quand, exactement ?

— Quand Ruben t'a tiré dessus, répond-il d'un air chagriné. Commence par ça.

Je ne crois pas qu'il soit utile de ressasser ce que je ne peux pas changer, mais si Ian n'a pas ordonné ce coup de feu, il mérite des réponses

tout comme moi.

— Je me suis dirigée vers la cascade et j’ai été rejetée sur la berge.

Je garde un ton neutre, sans mettre la moindre émotion dans mon récit.

— Des garçons du village m’ont trouvée. Les hommes m’ont amenée dans leur hutte et les femmes ont pris soin de moi jusqu’à ce que mes blessures guérissent.

Il fait les cent pas tout en écoutant, puis il se retourne vers moi.

— Pourquoi est-ce qu’ils ne t’ont pas amenée à l’hôpital ?

— Ils pensaient la même chose que moi, que tu avais donné l’ordre de tirer. On avait peur que l’hôpital t’informe que je n’étais pas morte.

— Ils t’ont protégée... dit-il d’un ton amer. Protégée de moi.

— Oui.

— Alors que je t’ai enterrée et que j’ai pleuré ta mort.

— Pour être honnête, les gens qui travaillent à l’hôtel, Shona et les autres, ne savent pas que je suis en vie. On ne le leur a pas dit, parce qu’on n’était pas sûrs de pouvoir leur faire confiance, qu’ils n’iraient pas tout te raconter.

Il serre les dents.

— Et ensuite ?

— Ils se sont arrangés pour qu’un chauffeur me ramène en Afrique du Sud. Je me suis servie de l’argent du compte offshore pour acheter une arme, rester en cavale et te retrouver.

— Comment savais-tu que je serais dans ce bar le soir de Noël ?

— Je ne le savais pas. Les villageois m’ont dit que tu étais parti après les funérailles. Ce n’était qu’un hasard. Tu étais difficile à pister.

Il rit à nouveau, d’un air las.

— Je devrais me sentir mieux. Un peu, au moins.

Il se rassied.

— Bon, reviens-en à la rencontre avec Wolfe. Pourquoi avez-vous partagé une tasse de thé dans un endroit cozy tous les deux ?

— De café.

— Quoi ?

— C'était une tasse de café. Moi, je n'ai rien bu, et il n'y avait rien de cozy dans tout ça.

— Et l'enregistrement que j'ai trouvé sur ton téléphone ? lâche-t-il sèchement.

— Ce n'était pas pour Wolfe. C'était une garantie, une arme pour me protéger. Je n'avais pas confiance en Ruben. J'avais besoin d'une épée à suspendre au-dessus de sa tête. Ça me donnait une arme contre Oliver aussi. Je ne pouvais pas uniquement compter sur toi pour me protéger.

— Tu es unique en ton genre... Tu le sais, ça ?

Sans trop savoir si je dois prendre ça pour un compliment ou une insulte, je reste silencieuse.

— J'aurais aimé que tu m'en parles, Cas, reprend-il.

— Je ne pouvais pas. Je ne voulais pas causer de rupture entre les membres du gang, juste parce que Ruben ne m'aimait pas.

Il serre les doigts sur le lit.

— Comment Wolfe t'a-t-il contactée ?

— Danaï m'a apporté un mot. Il me donnait l'ordre de le retrouver à l'hôtel. Il a menacé de te tuer si je ne me montrais pas.

Il joint convulsivement les mains.

— Comment t'a-t-il trouvée ?

— Danaï l'a contacté et lui a dit où j'étais.

Il sursaute.

— Comment était-elle au courant pour Wolfe ? Pourquoi lui aurait-elle dit où te trouver ?

— Elle avait une liaison avec Ruben, qui lui a parlé de moi et de Wolfe, et comment j'avais fini à l'hôtel au Zimbabwe. Ruben a dit que j'étais une balance. Je ne sais pas si elle l'a cru, mais elle n'appréciait pas ma présence. Le soir où je suis allée au bar clandestin, elle m'a raconté qu'elle était

amoureuse de toi depuis qu'elle était à peine assez âgée pour être considérée comme une adolescente.

Il jure dans sa barbe.

— Danai a toujours été têtue, mais je ne l'aurais jamais imaginée aussi revancharde.

— Tu l'avais rejetée, et elle m'en voulait pour ça.

— Quelle garce... grogne-t-il en pinçant les lèvres. Si elle n'était pas déjà partie, je la tuerais de mes mains !

— Je savais que si tu découvrais que Wolfe était en ville, il y aurait un carnage. Il m'a demandé de le rencontrer parce qu'il voulait que je témoigne contre toi, mais j'avais trouvé quelque chose plus tôt dans la journée, quelque chose qui prouvait qu'il t'avait tendu un piège en tuant Nick.

Il me regarde, incrédule.

— Le directeur de banque ?

— Quand Wolfe m'a interrogée, il m'a montré une photo des voleurs prise par la caméra de sécurité, le matin du meurtre de Nick. L'image montrait trois types avec des masques Phantom. J'ai chiffonné la photo, et j'ai réalisé que je l'avais toujours en main seulement quand j'ai quitté le poste de police. Je l'ai mise dans mon sac sans plus y penser. Je l'ai redécouverte par hasard et j'ai remarqué le bouton de manchette que portait le tireur. Elle avait le logo de l'unité des enquêtes spéciales. J'ai demandé à Garai de me laisser utiliser l'ordinateur dans ton bureau et j'ai vérifié. Seules trois personnes avaient reçu en récompense ces boutons de manchette pour service exceptionnel, et l'une d'entre elles était Wolfe. Il était le seul des trois à avoir la même taille et la même carrure que toi. Aucun des deux autres n'aurait pu passer pour un voleur Phantom.

— Bon Dieu, Cas !

Il me dévisage, bouche bée.

— Tu t'es rendue seule à la rencontre d'un agent de l'unité des enquêtes spéciales pour le faire chanter, un agent *corrompu*. Putain, il aurait pu te tuer !

— Je lui ai dit que j'avais fait des copies de cette photo et qu'elles seraient envoyées aux autorités et à son supérieur s'il m'arrivait quoi que ce soit, à moi, à toi ou à n'importe lequel de tes proches.

Le côté long de ses cheveux lui tombe sur le visage quand il secoue la tête.

— Je n'en reviens pas qu'il se soit fait avoir.

— Il ne pouvait pas prendre le risque. Je lui ai montré une copie.

— Où est l'originale ?

— Je l'ai cachée sur le domaine de l'hôtel.

L'admiration fait briller son regard.

— Petite futée.

— Je n'allais pas te mettre au courant au sujet de Wolfe, parce que je savais que tu le pourchasserais. Je ne voulais pas que tu te transformes en tueur de flic. J'ai pensé que ce serait plus sûr de le faire chanter en secret. Quand je suis revenue de cette histoire de chantage avec Wolfe pour qu'il disparaisse à jamais de nos vies, tu m'as ordonné de grimper dans ce bateau.

Il me reprend la main.

— Pas pour te tuer. Je ne te tuerais jamais, quoi que tu fasses. Pas même si tu me dénonçais. Je voulais juste savoir ce qu'il se passait, putain !

Après tout ce temps, le contact de sa peau me fait un drôle d'effet. Peut-être que trop d'eau a coulé sous les ponts, tout compte fait. Je libère ma main.

— Ruben m'a fait prendre en filature, n'est-ce pas ? Il y avait un homme qui ressemblait à un chauffeur de bus, à l'hôtel... Il m'a suivie là-bas depuis chez nous. Je crois qu'il a pris une photo de Wolfe et de moi.

Il grince des dents.

— C'est exact.

L'amertume éclot dans ma poitrine.

— Où est Ruben ?

Maintenant que Ian n'est plus ma priorité numéro un, Ruben est remonté dans ma liste de vengeance.

Les yeux de Ian deviennent froids.

— Mort.

Il me faut un moment pour intégrer l'information. Étrangement, je ne ressens pas de satisfaction ni la joie de la justice rendue. Je n'éprouve... rien du tout.

— Comment ?

Son ton reste le même, malgré ses lèvres pincées.

— Je lui ai tranché la gorge, arraché la trachée, et je l'ai donné à manger aux crocodiles.

Je suis plus ou moins immunisée contre la violence, depuis que j'ai entamé ma quête de vengeance, mais à cette description, j'en ai des frissons.

— C'est pour ça que le gang s'est séparé ?

— Après ton décès...

Il déglutit de nouveau et rectifie :

— Après ton *départ*, tout est parti en vrille.

— Et Léon ?

— Il est resté dans les parages un moment, mais il a fini par décider de prendre son propre chemin.

— Où est-il maintenant ?

— Ici, à Johannesburg. Il travaille comme développeur d'applications.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Développeur d'applications ?

— Oui, je sais... répond-il, souriant à son tour. Ne t'en fais pas, ça reste dans le milieu criminel.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire une appli qui se sert du Bluetooth, de l'impression 3D et de la technologie laser pour numériser un trou de serrure et fabriquer une clé.

— J'imagine que ce sera pratique quand tu voudras entrer par effraction dans les appartements des gens.

Son entrée par effraction dans mon espace privé n'est pas un souvenir agréable. Dissimulant mon visage derrière la tasse, je mets les pilules dans ma bouche et les avale avec le thé tiède.

— Ne sois pas comme ça, dit-il d'une voix douce.

Feignant l'ignorance, je demande :

— Comment ?

— Mal à l'aise à propos de ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas parce que ça appartient au passé que ça n'est pas arrivé.

— Je ne vais pas te mentir.

Il enveloppe mon poignet de ses doigts et caresse du pouce l'endroit où bat mon pouls.

— Je ne le regrette pas. Je le referais s'il le fallait. Ce qui n'arrivera jamais, c'est que je te fasse du mal.

Je laisse ces mots me pénétrer. Tant de choses se sont produites ! Beaucoup trop. Il n'est pas encore au courant de la pire d'entre elles.

Croisant son regard, je l'avertis :

— Je ne suis plus la personne que j'étais avant.

Et je ne parle pas simplement sur le plan émotionnel.

Il me lâche la main, et quand il prend la parole, je perçois une certaine prudence dans le ton de sa voix :

— N'essaie même pas de le dire.

Oui, la vérité est moche.

— Je ne suis peut-être pas morte physiquement, ce jour-là dans le fleuve, mais quelque chose en moi a disparu.

Ses narines se dilatent.

— Arrête.

Et parfois... la vérité fait mal.

— Peu importe ce que nous étions, Ian, il n'y a plus rien. C'est fini.

OceanofPDF.com

Si elle avait tiré avec l'arme qu'elle avait pointée sur moi, elle se serait montrée plus clément. Là, elle me tue, non pas avec une balle rapide, mais avec la pire des tortures, du genre qui éteint votre âme.

Je la dévisage, assise sur le lit, prêt à affronter cette déflagration qui me mettra à genoux. Complètement débarrassée de son épais maquillage, et avec ses propres cheveux longs blond platine, elle est jusqu'au bout des ongles la Cas que j'ai enlevée.

Elle m'appartient encore.

Son désir et son amour sont à moi. Au début, c'est moi qui les lui ai soutirés, mais par la suite, elle m'a tout donné de son plein gré. Puis c'est sa vie entière que je lui ai volée. Même si Ruben a appuyé sur la gâchette, la faute me revient. C'est ma faute si je ne me suis pas débarrassé de lui comme je l'aurais dû. C'est ma faute si je n'ai pas vu ce qui se tramait sous mon nez.

J'ai abandonné Cas, mais par miracle, elle m'a été rendue. Je ne la laisserai plus jamais repartir. Si je dois l'enlever encore une fois, je le ferai. Les mots de Damian résonnent dans ma tête : garder une femme prisonnière ne finit jamais bien. Je vais juste devoir être plus malin sur ce coup-là ; au lieu de la droguer et de la kidnapper, je vais la convaincre que c'est son idée.

J'étudie les traits de son visage tandis qu'elle m'oppose son silence. Je sais à quoi ressemble une personne qui a des problèmes – j'en sais quelque chose. Elle les a enfouis si profondément dans son cœur qu'il y aura une éruption très freudienne le jour où elle laissera tout sortir. Ça me va. Le jour où ça se produira, je serai là pour elle. Je me fiche qu'elle ne m'aime plus jamais. La savoir en vie me suffit.

— Quand je sortirai de ce lit, dit-elle avec un avertissement dans la voix, je tournerai le dos à tout ça. Pour toujours.

Pour ça, elle devra d'abord me passer sur le corps ! J'ai envie de le grogner comme un chien, de mettre en garde la meute pour protéger mon os, mais je parviens à répondre d'une voix si normale que je mérite un Oscar.

— Et où prévois-tu d'aller ?

— Je trouverai.

Compte là-dessus ! Je hoche la tête comme si j'étais d'accord, simulant la compréhension.

— Il y a une chose que tu oublies, cependant...

Elle arque un sourcil.

— Wolfe en a toujours après toi.

J'attends qu'elle assimile bien mon propos avant d'abattre ma prochaine carte, rendant cette conversation naturelle, comme si elle se déroulait d'une logique à une autre, sans obéir à un plan prémédité.

— ... et après moi.

Elle se renfrogne.

— Je lui ai dit que s'il m'arrivait quoi que ce soit, la preuve irait à son supérieur. Il a pris un risque en me tirant dessus, mais maintenant il sait que je bluffais.

C'est bien. Elle comprend vite.

— Oui... Il a cru que tu étais morte, comme moi. Mais contrairement à moi, découvrir que tu étais vivante a dû lui faire un sacré choc. Tu sais qu'il

est coupable de meurtre. Et à ses yeux, il n'y a qu'un seul moyen pour lui de pouvoir à nouveau dormir tranquille...

— Une fois que je serai morte.

— Une fois que nous serons morts tous les deux. On peut raisonnablement supposer qu'il sait que tu m'as raconté qu'il m'a piégé. Il sait que j'irai le retrouver. Alors il voudra être le premier à le faire.

— Nous irons récupérer la preuve et nous la donnerons à son supérieur.

— Il sera arrêté s'ils réussissent à l'attraper avant qu'il disparaisse, mais ça ne l'empêchera pas d'envoyer quelqu'un d'autre pour s'occuper de nous. C'est une affaire personnelle. Me piéger pour meurtre, ça en dit long.

Cela me fait du mal de le faire, mais j'ajoute :

— Maintenant, tu représentes aussi une affaire personnelle pour lui.

— Sauf si on le trouve en premier, rétorque-t-elle.

— On peut réussir si on travaille ensemble.

— Comment ?

Je resserre un peu plus le collet sur elle, la ramenant plus près.

— En lui tendant un piège.

Elle se mordille la lèvre.

— Je ne te mettrai pas en danger, Cas. Tu n'as rien à craindre.

— Tu veux me suspendre comme un ver sur un hameçon ? Que je ne sois rien d'autre qu'un appât ?

— Quand le poisson mordra à l'hameçon, je m'occuperai de lui.

— Non.

Elle croise les bras.

— Il a tué Nick. Il m'appartient.

Son attitude me fait bander, même si je n'ai jamais envisagé de la laisser se salir les mains. C'est à moi de le faire, c'est moi le méchant de cette histoire.

Prenant mon silence pour un accord, elle demande :

— Comment on va s'y prendre ?

— Un pas à la fois. D’abord, tu guéris. Tu deviens plus forte.

Elle regarde autour d’elle.

— Ici ?

— Les bureaux sont fermés jusqu’au lendemain du Nouvel An. On a une semaine.

— Pourquoi perdre notre temps ? On devrait déjà être en train d’élaborer un plan.

Intérieurement, j’esquisse un grand sourire. L’ancienne Cas se trouve encore à l’intérieur de ce corps magnifique. Je parie qu’elle attend simplement le bon moment pour s’échapper.

— Comme j’ai dit, d’abord, tu guéris.

OceanofPDF.com

Le médecin arrive en fin d'après-midi pour m'examiner. Il est satisfait de mon évolution. Si tout continue d'aller bien, l'intraveineuse sera retirée demain.

Une fois le docteur parti, Ian m'aide à m'installer sur un fauteuil roulant. Je tiens le socle du cathéter, le faisant rouler sur le côté pendant qu'il m'emmène à l'étage supérieur dans un vestibule élégamment décoré d'objets d'art africain. Un bureau occupe le reste de l'étage, avec une salle de bain avec douche attenante. Il m'accorde de l'intimité pour que j'utilise les commodités. Mes cheveux me paraissent crasseux, mais je ne prends toujours pas de douche, car le médecin m'a conseillé d'attendre encore un jour.

Quand j'ai fini, il pousse le fauteuil jusqu'à l'autre bout de la pièce et l'arrête devant la fenêtre.

— Attends là.

Je me dévisse le cou pour suivre sa progression dans la pièce.

— Où vas-tu ?

— Je reviens, dit-il avant de fermer la porte.

Ce n'est pas comme si j'avais le choix ! Même si mes jambes sont encore un peu chancelantes, je pourrais marcher, mais pour aller où ?

Je reporte mon attention sur le panorama qui s'étend à perte de vue. Le soleil est une boule de feu plongeant sous l'horizon. Il repeint les toits de cuivre et donne aux vitres une teinte rose dorée. Pour certains, la ville est un lieu d'opportunités et de plaisir. Pour moi, elle ressemble à une prison. Les hauts bâtiments et l'étroit réseau de routes ressemblent à des barreaux. Fut un temps où je souhaitais déménager ici, à la recherche d'un emploi. C'était avant que Ian ne me régale par ses vastes étendues de terre, son fleuve immense et ses animaux sauvages.

Que ferai-je une fois que nous aurons résolu la menace que pose Wolfe ? Je n'ai pas de plan pour le reste de ma vie. Jusqu'à hier, toute mon énergie était concentrée sur le fait de retrouver Ian et de le tuer. Je n'ai accordé aucune pensée à ce que je ferais ensuite. Cependant, quand j'ai appuyé le canon de mon arme contre le ventre de Ian, je n'ai pas pu tirer. L'occasion m'était offerte, mais même si Wolfe n'était pas arrivé, je n'aurais pas été capable de le faire. J'ai surestimé mes capacités. Avoir un plan et l'exécuter réellement, ce sont deux choses différentes. Ian a eu des paroles similaires au bar, sur le fait de vouloir et de prendre. J'ai imaginé cette scène un nombre incalculable de fois... C'était facile : le retrouver, le faire payer. Fin de l'histoire.

Mais une fois face à lui pour de vrai, j'ai sans doute compris que le tuer me détruirait. Ian m'a peut-être rendue définitivement insensible aux autres hommes, mais ma vengeance aurait ruiné ma propre vie. Un jour, je lui ai donné mon cœur, et je n'en avais qu'un seul. Quand je le donne, c'est pour toujours, quoi qu'il advienne. Je ne pourrai jamais le donner à quelqu'un d'autre, désormais. Ce qui est arrivé nous a peut-être détruits, mais mon cœur lui appartiendra toujours. Si je le tue, cela reviendrait à arracher mon propre cœur et à le réduire en bouillie. À quoi je pensais ? Comment ai-je pu croire que de lui tirer dessus réparerait tout ? L'amour rend aveugle, mais la vengeance aussi.

Le bruit de la porte me sort de mes pensées. Dans le reflet de la fenêtre, Ian se déplace jusqu'à moi. Ses pas résonnent comme un battement de cœur sur le marbre. C'est un rythme ferme et régulier, en cadence avec le cognement dans ma poitrine. Je lui ai dit que c'était fini, car c'est la vérité. Je veux qu'on arrête. Je ne peux pas revivre une telle douleur. Je n'y survivrai pas. La première fois a déjà été bien assez dure.

Et puis, une part de moi – de nous – est morte ce jour-là, dans le fleuve. J'ai renoncé à l'amour. Je ne peux pas le ressusciter, tout comme je ne peux pas récupérer les 40 % de ma fonction cardiaque définitivement perdue. La haine s'est imposée et a pris le dessus. Maintenant que la raison de ma haine a disparu, mon cœur est vide. J'ai fait l'expérience de la peur, de la douleur, de l'angoisse, de la colère et même de l'enthousiasme... Toutes ces émotions ou impulsions liées à l'instinct ou à la survie. Mais je ne ressens pas d'amour... Je ressens le soulagement d'être en vie, mais pas de joie. C'est ingrat. Pitoyable. Pathétique, vraiment. Mais je ne peux pas m'en empêcher.

Ian prend le fauteuil roulant pendant que je m'agrippe au socle du cathéter. Je ne lui demande pas où il m'emmène – je n'ai pas mon mot à dire. Nous traversons le vestibule, prenons l'ascenseur et retournons à ma chambre d'hôpital de fortune.

Ma bouche s'entrouvre quand nous arrivons. Le bureau a été repoussé contre la fenêtre et recouvert d'une nappe blanche, de porcelaine et de bougies. Au-delà du bureau, l'étage cède la place à cette vue impressionnante tout en gratte-ciels noirs aux vitres dorées, embrasées par le dernier éclat orangé du jour.

Je resserre ma poigne sur l'accoudoir tout en regardant la disposition de la table.

— C'est quoi, tout ça ?

Il me laisse à l'une des extrémités de la table. Comme autrefois, mes pilules sont posées à côté d'un verre d'eau.

— Toi et moi, nous n'avons pas fait de repas de Noël digne de ce nom.

Une assiette avec une cloche argentée est posée devant chaque place. Il prend une bouteille de champagne dans un seau à glace et fait sauter le bouchon de liège.

— C'est ton initiative ? demandé-je, le regardant par en dessous.

Si c'est son idée pour retourner sous les draps avec moi, il se fourre le doigt dans l'œil.

— Celle de Lina.

Il remplit nos verres et m'en tend un.

— Elle a tout préparé. Je n'ai eu qu'à mettre la table. Désolée de t'avoir fait attendre, mais je voulais que ce soit une surprise.

Je respire un peu plus facilement. Au moins, ce n'est pas un dîner de séduction déguisé en dîner romantique.

Une fois assis, il entrechoque son verre avec le mien.

— À la vie.

— À la survie, précisé-je du tac au tac.

J'ignore ce que cette notion implique désormais. Je trouverai.

Le silence retombe entre nous. Il y a beaucoup à dire, mais nous avons déjà tout dit. Quand la situation l'exige, une année peut être condensée en quelques minutes. Une vie entière peut être résumée en quelques mots, et les émotions deviennent insignifiantes une fois qu'elles ont gâché votre vie.

Sirotant le champagne, je tourne mon visage vers le paysage urbain, mais tout ce que je vois, c'est le reflet d'une femme qui a besoin d'un bon shampoing.

— Cas.

Sa voix est profonde, marquée par l'inquiétude et un prétexte mal dissimulé.

Je fixe les lumières de l'Ellis Park Stadium.

— Hmm ?

Ça fait bizarre d'être les seuls dans un centre d'affaires fermé pour les vacances. C'est bizarre de partager ce dîner aux chandelles en faisant mine d'apprécier la vue. C'est bizarre d'être ensemble sans se toucher, même si je ne le souhaite pas.

— Parle-moi, dit-il.

À contrecœur, je le regarde. D'accord...

— Merci de m'avoir sauvé la vie.

Son expression change.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je suis désolée d'avoir cru le pire à ton sujet, mais j'estime que nous sommes quittes. Tu n'as pas eu une très haute estime de moi, toi non plus.

Un muscle tressaute sur sa mâchoire pendant qu'il fait tourner le contenu de son verre, regardant attentivement le liquide pétillant. Enfin, il expire et lève à nouveau les yeux vers les miens.

— Nous sommes tous les deux arrivés à des conclusions qui nous ont paru logiques à l'époque. C'est fini, ça appartient au passé. Je veux aller de l'avant.

— Parfait.

Je prends une gorgée de champagne.

— Tu devrais. Moi, c'est ce que j'ai fait.

— Il y a quelque chose que tu ne me dis pas. Je te connais.

Je ricane.

— Tu me *connaissais*.

Je ne connais même pas le nouveau moi. De toute façon, la connaissance de soi, c'est surfait.

Il s'adosse dans sa chaise. Son comportement est étrangement tolérant pour quelqu'un qui vient d'être rejeté.

— Mange, ça va refroidir.

Mécaniquement, je fais ce qu'il me dit. J'écarte la cloche et plonge ma fourchette dans mon assiette. C'est un repas gastronomique, du couscous

aux légumes, une recette du nord de l'Afrique, mais je pourrais tout aussi bien manger du carton... Je finis intégralement mon assiette, engloutis la mousse au chocolat blanc et les fraises, ainsi que le champagne.

M'essuyant la bouche avec la serviette, je lui dis :

— Remercie Lina de ma part, s'il te plaît.

Même si je n'ai pas su apprécier le repas, l'effort de Lina mérite ma gratitude.

— Tu pourras le lui dire toi-même, dit-il, prenant sa serviette sur ses genoux pour la laisser sur la table. Elle passe demain.

Quand je m'écarte de la table, il se lève.

— Pas de café ?

— Non, merci. Si je bois du café maintenant, je ne dormirai pas.

— Il y a du déca.

— Je suis fatiguée, dis-je sans mentir.

Il contourne la table comme un gentleman et me pousse jusqu'au lit. Après avoir replacé le socle du cathéter, il m'aide à m'installer sur le lit. Blouse d'hôpital, cheveux sales et tubes en plastique, ça ne se marie pas très bien avec les dîners aux chandelles. Je prends soudain conscience de mon état quand je me glisse sous les draps et le laisse remonter la couverture jusqu'à mon menton.

— Tu vas encore dormir sur le canapé ? demandé-je avant de pouvoir m'en empêcher.

Merde ! Je m'empresse d'ajouter :

— Je ne voulais pas le dire comme ça...

— Comment ? demande-t-il d'un air amusé.

— Comme une invitation.

— Dommage pour moi.

Son sourire devient vaguement enjôleur.

— Dans ce cas, reprend-il. Oui, je vais prendre le canapé.

— Tu peux dormir ailleurs.

Comme il hausse un sourcil, je précise :

— Dans l'immeuble, je veux dire. Il doit y avoir une centaine de bureaux.

Il se penche plus près.

— Quelqu'un doit veiller sur toi.

— J'ai cru que tu avais dit que cet endroit était le plus sûr de tous ?

— C'est le cas.

En se redressant, il marche jusqu'au canapé et déboutonne sa chemise. Je devrais regarder ailleurs, mais je l'observe détacher ses manchettes, retirer la chemise et en faire une boule entre ses grandes mains. Je me délecte des reliefs fermes de son corps et de l'encre sur sa peau. Il se retourne et tend le bras pour lancer la chemise sur le fauteuil du bureau, contre le mur.

Je retiens mon souffle en découvrant, dans son dos, un tout nouveau tatouage... Un arbre orange part de son flanc et rejoint son épaule. Les racines s'étendent du bas de son dos jusque sur le côté. C'est si bien dessiné qu'on dirait que le réseau de racines est greffé à sa peau. Une branche avec des fleurs d'oranger remonte jusqu'à son épaule et les pétales s'y enroulent dans le creux – seuls les pétales d'une fleur sont visibles sur le galbe alors qu'il se tourne à nouveau vers moi.

Pourquoi l'a-t-il fait faire ? La réponse est évidente... La vérité me fixe droit dans les yeux. Il ne l'a jamais dit, mais il l'a déclaré à l'encre permanente sur sa peau, à côté des valeurs qui régissent son comportement, sa vie.

— Ce n'est pas un genre de pierre tombale, dit-il d'une voix calme.

Mon regard glisse jusqu'au pendentif sur la cordelette en cuir, suspendu devant son sternum.

— Qu'est-ce qui n'est pas une pierre tombale ? demandé-je, faisant mine de ne pas savoir de quoi il parle.

C'est trop profond, trop personnel. Nous ne partageons plus ce genre d'intimité.

— Le tatouage. Il ne symbolise pas le chagrin.

Je ne peux m'empêcher de demander :

— Qu'est-ce qu'il symbolise, alors ?

— L'amour.

Son regard s'intensifie.

— Le genre qui te pénètre dans la peau.

C'est un sentimental, bien plus que je ne le pensais, mais je ne veux pas approuver ce qu'il a tatoué sur sa peau. Je veux oublier.

Soudain, je regrette de ne pas me servir de lui. Le sexe est un bon mécanisme pour oublier. Il est trop tôt pour penser à cela, alors que je me suis fait opérer la veille à peine, mais ce qui fait de moi une femme me rappelle que ça fonctionne encore. Et mon année d'abstinence n'aide pas.

— Bonne nuit, Cas, dit-il en s'étendant sur le canapé avant de remonter la couverture sur sa poitrine. Fais de beaux rêves.

Au moins, il n'a pas retiré son pantalon.

Je peux encore m'estimer heureuse.

À l'aube, je prépare les pilules de Cas avec un verre d'eau avant de m'éclipser, la laissant sans surveillance quelques minutes pour prendre une douche. J'utilise l'un des nouveaux rasoirs jetables dans la salle de bain. J'enfile une chemise blanche et un autre pantalon noir, encore empruntés à Damian.

Quand je reviens, Cas est réveillée. Elle est aussi obstinée que dans mes souvenirs, refusant de me laisser entrer dans son monde, mais je suis trop reconnaissant de l'avoir retrouvée pour prendre ombrage de son attitude insolente. Elle insiste pour marcher jusqu'à la salle de bain au lieu de me laisser la pousser dans le fauteuil, prétendant qu'elle a besoin de faire de l'exercice. Elle tire le socle de son cathéter avec elle et vaque à ses occupations pendant que j'attends à l'extérieur de la pièce, au cas où elle changerait d'avis et appellerait à l'aide.

Après le petit-déjeuner, le médecin arrive pour l'examiner. Il change les bandes de gaze, l'une à l'avant et l'autre à l'arrière de son épaule, puis retire l'intraveineuse. Il nous laisse des antidouleurs, des antibiotiques, et nous ordonne de l'appeler si une infection se manifeste.

Libérée des tubes, Cas se rince rapidement sous la douche et enfille le short et le t-shirt de Lina. Nous parvenons à lui laver les cheveux en

installant une chaise devant le lavabo. Incliner sa tête en arrière tire sur ses points de suture, mais elle se laisse faire sans se plaindre.

Une fois douchée, habillée et nourrie, elle a nettement meilleure allure. Ses joues ont même retrouvé quelques couleurs. C'est la Cas pour laquelle je suis tombé à Sun City, quoiqu'un peu plus mince.

Comme prévu, Lina et Damian arrivent dans l'après-midi. Ils ne sont pas seuls comme je m'y attendais. Un enfant sautille devant eux et Damian porte dans ses bras une fille d'à peine plus d'un an.

Je m'immobilise, assis sur le canapé, où je lisais un rapport de Banga sur mon téléphone. Cas, qui s'est assoupie dans le lit, ouvre les yeux et reste pétrifiée. Juste une minute. Elle cligne rapidement des paupières, revenant de son étrange stupeur.

L'enfant qui s'arrête devant moi attire mon attention. Il lève une main, au garde-à-vous comme un petit soldat.

— Salut, oncle Ian ! Je m'appelle Josh !

Devant ses boucles blondes et ses yeux bleus, quelque chose dans ma poitrine se fissure. Quand je lui saisis la main pour la lui serrer fermement, une fossette se creuse dans sa joue.

— Ravi de te rencontrer, dis-je avec un sérieux qui le ravit.

Ce sentiment que j'ai ressenti au Zimbabwe en jouant le rôle de père auprès d'un enfant, dans un semblant de famille, revient en force dans ma poitrine.

Lina s'approche du lit.

— Je suis Lina, la belle-sœur de Ian. Comment vous sentez-vous ?

— Bien, répond Cas avec un sourire crispé. Merci pour tout ce que vous avez fait... tout ce que vous *faites*, pour nous.

— Vous faites partie de la famille. Il n'y a rien que nous ne ferions pas.

Cas grimace à cette déclaration, mais elle s'abstient de tout commentaire sur l'allusion à la famille.

Lina fait un geste vers Damian.

— Voici mon mari, poursuit-elle avec un léger sourire. Et voici Josie. Elle ne marche pas encore, parce que son papa la gâte trop et la porte en permanence.

Damian s'adresse à elle sur un ton impersonnel :

— Content de voir que vous allez mieux.

Josie se met le doigt dans la bouche et s'extasie devant son père.

— Josh, dit Lina avec un geste à son intention. Viens dire bonjour à Cas. Il a presque cinq ans, précise-t-elle à cette dernière.

Obéissant, Josh marche jusqu'au lit. Lina doit le soulever pour qu'il puisse offrir sa main tendue à Cas.

Je me mets debout, observant la scène. C'est une étrange réunion de famille... Il est impossible de lire le visage de Damian ou de deviner ce qu'il pense. Quand il était petit, mon frère était toujours avare en émotions. On dirait que rien n'a changé. Au moins, Lina est pétillante et chaleureuse, elle arrondit les angles.

— Bonjour, Cas, dit Josh.

— Bien le bonjour, jeune homme !

Les yeux de Cas s'adoucissent.

— Tu es si mignon !

Lina repose Josh sur ses pieds.

— Je vous ai acheté des vêtements, dit-elle à Cas, mais je n'étais pas sûre de ce que vous aimiez, alors j'espère qu'ils conviendront. Ian m'a indiqué votre taille. Si les baskets ne vont pas, je les échangerai.

— C'est vraiment très gentil à vous, répond Cas en rougissant, jetant un regard aux talons hauts malcommodes posés près du lit. Vous n'étiez pas obligée...

Lina glousse.

— Bien sûr que si ! Vous n'allez pas vous rétablir en déambulant en blouse d'hôpital ou en portant les vêtements d'une autre.

Cas lui adresse un autre sourire faible.

— On montre à Cas ce qu'on a rapporté ? propose Lina à Josh, qui répond en hochant la tête.

— J'aimais bien le t-shirt bleu, mais maman préférait le violet, alors on a pris les deux.

— Tu l'as aidée à faire du shopping ? lui demande Cas.

— Oui, répond-il en bombant le torse. On a aussi fait du shopping pour papa et Josie. Le Père Noël leur a apporté des cadeaux !

Cas demande en lui ébouriffant les cheveux :

— Et qu'est-ce que le Père Noël t'a apporté ?

Il compte sur ses doigts.

— Une voiture pour mes circuits, un livre et un costume de Spiderman !

Cas écarquille les yeux.

— Tu es fan de Spiderman comme moi ?

— Oui, dit-il en faisant la moue. Je voulais le porter pour te le montrer, mais maman a dit qu'elle devait d'abord le laver.

Lina éclate de rire.

— Parce que Josie a renversé ton bol de céréales sur tes genoux ! Ne t'en fais pas, il est déjà lavé. Il sera sec quand on rentrera à la maison.

Lançant à Damian un sourire de connivence, elle ajoute :

— Le Père Noël aurait dû te prendre deux déguisements. Comme ma mère disait toujours, tu en portes un pendant que l'autre est à laver...

Un sourire apparaît sur les lèvres de Damian. Sa mine taciturne se réchauffe de quelques degrés quand il regarde sa femme.

Leur moment d'intimité dure quelques secondes avant que Lina se tourne de nouveau vers Josh.

— Et si tu ouvrais les sacs ?

Pendant que le garçon sort des sacs un vêtement à la fois pour montrer chacun d'entre eux à Cas, Damian me prend à part.

— La police m'a rendu une petite visite, dit-il dans sa barbe.

Mon ventre se noue.

— Quand ?

— Ce matin. Ils sont venus à la maison.

Je baisse la voix, m'assurant que les femmes ne peuvent pas m'entendre.

— Tu es sûr qu'ils ne t'ont pas suivi jusqu'ici ?

— Oui, mais même s'ils l'avaient fait, ça ne leur aurait pas servi à grand-chose.

Son expression se durcit.

— Personne n'entre dans mon immeuble sans ma permission, pas même avec un mandat.

Son sourire est calculé lorsqu'il ajoute :

— Ce qui ne veut pas dire qu'ils pourraient en avoir un.

— Tu as obtenu un nom ?

— Est-ce que l'inspecteur Jim Wolfe te dit quelque chose ?

Je me passe une main sur la mâchoire.

— Le type chargé d'enquêter sur moi à l'unité des enquêtes spéciales.

Josie gargouille en s'exclamant : « Dada ».

Damian la fait rebondir sur sa hanche, un geste qui semble naturel et en même temps qui ne lui ressemble pas du tout.

Je jette un coup d'œil à Cas, mais elle est absorbée par Lina et Josh.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Rien de nouveau. Ils voulaient savoir si tu étais entré en contact avec moi.

— Qu'as-tu répondu ?

— Comme toujours. Que je n'avais pas entendu parler de toi depuis vingt ans.

Je hoche la tête, mon esprit cavalant à toute vitesse en une minute. Wolfe nous poursuit avec toutes ses ressources. J'ai fui les autorités pendant seize ans en tant que chef du gang Phantom, mais ils ignoraient mon identité. Aujourd'hui, ils la connaissent à cause de ma faiblesse pour Cas.

La question n'est pas *si* Wolfe va nous trouver, mais *quand*. Quand il nous trouvera, il n'y aura pas d'arrestation ni de marché. Tant que nous sommes en vie, il y a un risque que nous parlions. Wolfe ne peut pas prendre un tel risque.

Damian jette un coup d'œil vers Cas.

— Il serait sage de sortir de Johannesburg dès qu'elle sera suffisamment rétablie pour bouger. Je vous suggère de quitter le pays.

Je me passe une main dans les cheveux.

— Oui... Ils vont s'orienter vers Léon ensuite, pour poser des questions. Maintenant qu'il est revenu ici, ils vont finir par le traquer tôt ou tard.

— Il lui faudra une histoire bidon.

Je regarde mon frère.

— Comme quoi ?

Il réfléchit en une seconde.

— Une rando dans toute l'Afrique. C'est toujours un bon alibi. C'est compliqué de vérifier les allées et venues dans les pays du tiers-monde.

Je montre mon accord en hochant la tête.

— Il te faut des armes ? me demande-t-il.

— J'ai ce qu'il me faut.

— J'ai fait rentrer ton hélicoptère dans un hangar, il vaut mieux éviter de l'exhiber sur l'un des plus grands toits de Johannesburg alors que les flics sont à ta recherche. Fais-moi savoir quand tu en auras besoin et je m'assurerai qu'il soit là.

— Merci, j'apprécie.

Il m'adresse quelque chose qui pourrait presque passer pour un sourire.

— Tu m'en dois une.

Je ne lui donne pas raison. Inutile de remuer le couteau dans la plaie.

— On ferait mieux de partir.

Son sourire en coin s'accentue.

— Lina voulait que les enfants rencontrent leur oncle.

Ce truc dans ma poitrine m'opprime à nouveau. C'est quelque chose situé entre le regret et l'espoir. Tendant les bras, je lui demande :

— Je peux ?

Damian serre un peu plus Josie contre son torse, avec l'air d'un lion qui se raccroche à son petit, prêt à dépecer quiconque voudrait le lui prendre. Lentement, la tension dans ses épaules s'apaise. Après un autre instant d'hésitation, il relâche sa prise avec réticence.

— Tu as déjà tenu un bébé ? demande-t-il.

— Non.

— Putain, ne la fais pas tomber, dit-il, les lèvres pincées. Sinon, je te tue.

Il ne plaisante pas. Impossible de s'y méprendre sur le sérieux dans son regard lorsqu'il me la tend avec précaution.

Je fixe son petit visage. Elle est incroyablement légère, pas plus lourde qu'un chat. Incroyablement fragile. Un instinct protecteur m'envahit, détournant tous les autres. J'ai un soudain aperçu de ce que Damian doit ressentir. En un clin d'œil, je serais à ses côtés, prêt à tuer quiconque lèverait le petit doigt sur ma nièce.

Sentant probablement que je ne suis pas son père, elle s'agite un peu. Elle dégage une bonne odeur de bébé et le parfum de Lina, un mélange de talc et de quelque chose de plus oriental. J'imagine cette senteur mêlée à celle des fleurs d'oranger. Je ne peux pas m'en empêcher... Je lève les yeux. Mon regard percute alors celui de Cas. Son expression m'immobilise. Il ne s'agit pas de la même douceur dont elle fait montre devant Josh, mais quelque chose de différent, plus brut. C'est en équilibre au bord d'un précipice, comme une goutte menaçant de tomber.

Josie commence à pleurer.

Damian me la prend des bras et la serre contre son torse.

— Là, là, mon bébé. Papa est là.

— Elle est fatiguée, dit Lina qui ne semble pas plus perturbée par les pleurs que mon frère dominateur. C’est presque l’heure de sa sieste.

Quant à moi, je ne prête pas attention aux pleurs ni à ce que dit Lina. Je suis incapable de détourner les yeux du visage de Cas. Je ne peux me concentrer sur rien d’autre que l’horrible sensation qui se déploie dans ma poitrine.

Sans se douter des nuages noirs qui s’accumulent, Lina récupère Josh et dit au revoir à Cas pendant que Damian lui souhaite un prompt rétablissement. Je garde les yeux rivés sur elle tandis que Damian et sa famille sortent. Je les remercie et les salue en mode pilote automatique et les regarde entrer dans l’ascenseur.

Un mauvais pressentiment raidit mon corps tout entier tandis que je referme la porte et me tourne vers ma femme. Ses joues sont aussi blanches que les draps. Ses yeux bleus sont hagards, débordant de tout ce qu’elle garde en elle, sous cloche.

C’est alors que je comprends.

Je comprends pourquoi les enfants de Lina et de Damian l’ont bouleversée.

Je l’ai tellement et si profondément dans la peau que c’est comme si elle faisait à jamais partie de moi. Je l’avais dans la poche, autrefois, et elle me mangeait dans la main. J’ai déchiré un préservatif et joué à la roulette russe, pensant qu’elle resterait éternellement à mes côtés. Puis je l’ai emmenée sur un fleuve et je l’ai perdue. Elle me mordrait volontiers la main en cet instant plutôt que d’y manger à nouveau. J’ai perdu ce précieux cadeau, le cœur qu’elle m’avait généreusement offert, mais j’ai perdu bien plus encore. Tellement plus ! Nous avons perdu tous les deux...

Je n’ai pas terminé mon deuil. Pas encore. Pas tant que tout n’aura pas été dit.

Je la rejoins et lui dis :

— Raconte-moi.

OceanofPDF.com

— **R**aconte-moi, m’ordonne Ian.
Il a le droit de savoir, mais je ne peux pas le dire... Si j’ôte le couvercle, toutes les mauvaises choses vont en déborder.

— Raconte-moi, répète-t-il, son expression tendue par un pressentiment que je dois encore confirmer.

Sa souffrance est aussi réelle que la mienne. Il n’a rien fait pour mériter cela. Ce n’était pas sa faute. Pour la première fois, je reconnais son innocence alors que j’assiste à la douleur de cet homme grand et fort au bord des larmes.

Ce n’était pas bien de ma part de le lui cacher. C’était égoïste de tout mettre sous verrou juste parce que j’ai peur de le dire. Le dire, c’est l’affronter. Et l’affronter, c’est ressentir la douleur. Bien sûr, il y a des douleurs pires dans le monde, mais celle-ci me réduit en miettes parce que je ne peux pas la réparer. Je ne pourrais jamais lui donner l’enfant qu’il désire. Je l’ai lu sur son visage quand il tenait Josie dans ses bras... L’envie était là, dans ses yeux, visible aux yeux de tous lorsqu’il m’a regardée.

— Cas, dit-il en me tenant la main, me suppliant d’y mettre fin.

Je prends une inspiration frémissante.

— J’étais enceinte quand Ruben m’a tiré dessus.

Il entremêle ses doigts aux miens, les émotions virevoltant dans les profondeurs troubles de ses yeux.

— Je l'avais découvert le matin même. Maita m'avait donné un test de grossesse. J'étais sur le point de te le dire, mais Danai m'a livré le mot de Wolfe. Je devais d'abord m'occuper de lui.

Il attend calmement que je continue.

— J'ai perdu le bébé.

Ces mots dévastateurs... Et pourtant, le pire est à venir.

— Cas, je...

— Il y a autre chose. Il y a autre chose que tu dois savoir. Tu dois savoir pourquoi je ne pourrai jamais être la femme que tu veux.

Assis sur la chaise à mon chevet, il presse mes doigts contre ses lèvres et me regarde d'un air tourmenté.

Il me faut du courage pour le dire à haute voix, m'admettre que je me sens escroquée par le destin.

— Je ne savais pas que je souffrais d'une fausse couche inachevée. J'ai eu des douleurs abdominales, mais j'avais mal partout, pas seulement à cause des coups de feu, mais aussi de la chute dans la cascade. J'ai confondu quelques pertes de sang avec le retour de mes règles. Je l'ignorais jusqu'à ce que je revienne en Afrique du Sud et consulte un médecin pour ces douleurs abdominales chroniques. Après trois mois d'injections et d'endométrite chronique, ils m'ont annoncé que ce serait difficile de retomber enceinte. Puis les médecins ont trouvé une large cicatrice.

J'hésite. Beaucoup d'hommes me rejetteraient pour la partie que je m'appête à confesser. C'est ma tare, et je la porterai pour toujours, seule. Ian a perdu un bébé, mais il peut encore avoir des enfants.

Ce dont je ne veux pas, c'est sa pitié. Ce dont je n'ai pas besoin, c'est sa culpabilité. Ce que je ne peux pas supporter, c'est qu'il reste simplement parce que Ruben m'a tiré dessus. Je ne veux pas qu'il abandonne le désir d'être père juste parce que je ne peux pas devenir mère.

Optant pour un ton clinique qui ne trahira pas le chagrin bouillonnant dans ma poitrine, je lui avoue la dernière partie.

— Ils ont dû m'opérer. J'ai subi une hystérectomie.

Ses narines s'évasent. Il ne montre ni pitié ni culpabilité... mais de la colère.

— As-tu cru pendant un seul instant que ça changerait quelque chose pour moi, que tu ne puisses pas avoir d'enfant ?

J'essaie de retirer ma main, mais il la tient fermement.

— J'ai bien vu comment tu regardais le bébé de ton frère, lui dis-je. Je sais que tu veux des enfants. C'est ce que tu espérais au Zimbabwe, en secret. C'est pour ça que tu ne m'as pas donné la pilule du lendemain.

— Oui, bon Dieu !

Il me serre les doigts au point de la douleur.

— Oui, c'est ce que je voulais ! Oui, c'était mal de ma part de ne pas t'obtenir cette pilule ! Je devrais être désolé, mais je ne le suis pas. Est-ce que je suis dévasté pour toi ? Oui ! Est-ce que je me sens coupable ? Oui ! J'aurais dû tuer Ruben longtemps avant qu'il ait l'occasion de te tirer dessus. Mais ça ne change strictement rien à ce que je ressens. Je t'aime, Cas. Je t'aime, *toi*, pas ton corps ni sa capacité à se reproduire. Rien ne pourra jamais changer ça, tu m'entends ?

C'est trop... Comme lorsque je l'ai vu au bar. Mes émotions menacent de prendre le dessus.

— Nous ne pouvons pas revenir à ce que nous étions. Trop de choses sont arrivées.

— Non, c'est vrai.

Puis il ajoute, déterminé :

— C'est pourquoi nous devons aller de l'avant.

Ce n'est pas ce que je veux pour lui, je ne veux pas qu'il renonce à la paternité. En même temps, c'est égoïste et cruel de ma part, mais je ne supporte pas la perspective qu'il mette une autre femme enceinte. Je suis

trop jalouse pour envisager une mère porteuse. Aller de l'avant n'a aucun sens, pas pour nous. Il regrettera sa décision quand il sera trop tard. Il a trente-six ans, son horloge continue son tic-tac. Je ne veux pas devenir la femme à qui il en voudra, celle pour qui il aura sacrifié l'envie de famille. Si certaines personnes vivent très bien sans mettre d'enfants au monde, c'est un désir indéniable pour d'autres. Ian se trouve dans cette dernière catégorie.

— Je suis un criminel, Cas. Il n'y a pas de place pour un enfant dans ma vie.

Je détourne le regard.

— Ne fais pas ça.

— Quoi donc ?

— Essayer de justifier une décision que tu ne devrais pas prendre. Ce n'est pas ton cœur qui parle, là.

— Regarde-moi.

Comme je ne réagis pas, il me saisit le menton et tourne mon visage vers lui. Ses yeux sont emplis d'émotion.

— Je suis désolé. Je suis désolé d'avoir tiré des conclusions trop vite. Je suis désolé de ne pas avoir vu le jeu de Ruben et ne pas avoir anticipé son plan. Je suis désolé que tu aies failli mourir...

Il déglutit.

— Je suis désolé que notre bébé soit mort... Je suis désolé que tu ne puisses plus avoir d'enfant.

Plaçant ma main sur sa joue, il se frotte le visage contre ma paume.

— Mais je ne suis *pas* désolé de t'avoir enlevée cette nuit-là... Je ne suis *pas* désolé de t'avoir fait l'amour et je ne suis *pas* désolé de t'avoir traquée, encore et encore. Je ne serai jamais désolé tant que tu restes. C'est tout ce que je te demande, Cas... Reste.

Son discours libère quelque chose dans ma poitrine. Ses mots me terrassent. Les vannes s'ouvrent. Ce que je craignais est en train de se

produire. Le chagrin et le regret se frayent un chemin brûlant dans ma poitrine et m'obstruent la gorge.

Il monte sur le lit et m'attire dans ses bras.

— C'est bon de se laisser aller...

J'aimerais lutter contre lui, mais les sentiments qui m'ont prise en otage me rendent trop faible.

Ils poussent comme la lave d'un volcan jusqu'à ce que le sommet explose et que la douleur dans ma gorge se déploie. Les sanglots me torturent le corps. Ce sont des sanglots asséchés, le besoin éperdu d'oxygène. La croûte de la haine se craquelle et la sensibilité profondément enfouie en dessous jaillit de ma poitrine et de mes yeux comme une pluie acide. Pour la première fois, je pleure comme il le faut. Je pleure avec de vrais larmes et non un désir de vengeance.

Plus il m'apaise et me berce, plus je pleure. Je pleure jusqu'à ce que ma gorge soit douloureuse et mes yeux secs, jusqu'à ce qu'il ne reste que les cendres de mon chagrin. Je suis une poupée de chiffon dans ses bras, affaiblie par ma crise de larmes, mais plus légère que tout ce que j'ai ressenti en une année. La colère qui grondait en moi s'est répandue comme des torrents de lave. La chaleur me purge. Les nuages de cendres deviennent plus clairsemés et la clarté s'installe. Pour la première fois depuis l'accident, je sens que je peux faire ce que suggère Ian : je peux aller de l'avant, mais pas avec lui. C'est tentant, mais je l'aime trop pour être aussi égoïste.

— Je suis là, chuchote-t-il dans mes cheveux, embrassant le sommet de mon crâne.

Pour l'instant.

Je progresserai au jour le jour jusqu'à trouver une nouvelle direction.

Pour l'instant, je veux enlacer Ian en retour et reconforter cet homme qui a perdu un bébé. Pour l'instant, je veux ressentir autre chose que les impulsions dictées par l'instinct – ressentir de la souffrance, mais prendre

conscience que je suis suffisamment forte pour la traverser, m'intéresser à quelqu'un d'autre que moi, être honnête, admettre mon amour. Je veux faire mon deuil et tourner la page afin que tous les deux, nous puissions survivre.

Je veux avoir un but.

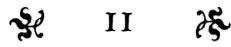
Trouver Wolfe.

En reniflant, je lui dis :

— Dans cinq jours, le personnel de ton frère sera de retour. Il faut qu'on décide où aller et comment se charger de Wolfe.

— Ne t'en fais pas, répond-il en me caressant les cheveux. J'ai un plan.

OceanofPDF.com



IAN

Alors que je cajole Cas, j'éprouve de la haine envers moi-même. C'est ma faute si on ne peut plus avoir d'enfants... Si elle ne m'avait jamais rencontré, rien de tout cela ne serait arrivé. Elle travaillerait dans une banque à Rustenburg, et son souci principal serait de payer son loyer, pas de vivre une cavale pour des crimes qu'elle n'a pas commis ni être pourchassée par un policier qui cherche à la tuer. Peut-être aurait-elle rencontré quelqu'un de bien, se serait-elle mariée et aurait-elle eu ces enfants qu'elle ne peut plus avoir, désormais.

Putain... cette pensée me fait mal avec une force qui me tord de tous les côtés. Je ne lui montre pas ce qui mijote en moi. Je ne veux pas charger davantage ses épaules fragiles. Il ne s'agit pas de moi... Je vais réparer ce qui peut l'être. Il est trop tard pour lui faire un enfant, mais je peux toujours lui apporter la paix de l'esprit. Hors de question que je la laisse regarder en arrière pour le restant de ses jours. Je vais éliminer l'homme qui la menace, et nous allons vivre heureux à jamais tous les deux. Fin de l'histoire.

Elle se libère de l'étau de mes bras, me repoussant légèrement.

— Quel est ton plan ?

J'expire, réfléchissant aux détails que je peux lui communiquer. Je compte m'en prendre à Wolfe tout seul, et ma belle bagarreuse ne va pas apprécier.

— Je prépare un piège pour Wolfe.

Elle me dévisage.

— Comment ?

— Par un autre braquage.

Elle se raidit.

— Quel genre de braquage ?

— Des diamants.

— Quoi ?

Elle se déplace jusqu'au bord opposé du lit, échappant à ma portée.

— Où ?

— À Rustenburg.

Ses lèvres s'entrouvrent.

— À Rustenburg ? Tu as perdu la tête ?

— Ce serait comme avoir l'avantage de jouer un match à domicile.

Wolfe a perdu le match là-bas à deux reprises, une fois contre moi quand je lui ai échappé au braquage de Sun City et une fois contre toi quand tu lui as filé entre les doigts. C'est là qu'il a tué Nick. Ces lieux ont une mauvaise connotation pour lui. Des connexions négatives engendrent des sentiments négatifs et ce sont eux qui engendrent des erreurs.

— Où prévois-tu de trouver ces diamants ?

— Ton ex petit-ami possède la plus grande chaîne de bijouteries de province et le siège social se trouve à Rustenburg.

— Mint ?! s'exclame-t-elle. Ce n'est pas mon ex.

— Tant mieux. Au moins, je n'aurai pas à le tuer.

— Ne plaisante pas, répond-elle en faisant la moue. Ce n'est pas drôle.

— Ce n'est pas une blague.

Elle ferait mieux de le croire. J'ai encore envie d'éliminer cet abruti pour la façon dont il l'a traitée.

— Je dirais qu'il mérite de perdre plus que sa Porsche.

— Tu n'es pas sérieux...

Je la regarde avec gravité.

— Ian !

— Quoi ? demandé-je en haussant les épaules.

— Tu parles de voler des diamants dans un magasin de Rustenburg et de mettre toutes les forces de police à tes trousses.

— Pas *toutes* les forces, juste Wolfe. Il saura que c'est moi. Il viendra. Et quand il sera là, je serai prêt.

— Attends.

Elle rassemble ses cheveux en queue de cheval basse.

— Tu dis beaucoup *je* dans ce plan... Et moi, alors ?

Je m'exprime en termes clairs :

— Tu resteras avec Damian et Lina. Je ne vais pas te mettre en danger.

Elle bondit hors du lit et s'approche de moi comme un félin prédateur.

— Non. Je suis peut-être une affaire *personnelle* pour Wolfe, mais il l'est tout autant pour moi. Il a tué Nick.

Elle se désigne du doigt en ajoutant :

— Il m'a *tiré* dessus !

— Cas, dis-je avec un soupçon d'avertissement dans la voix. Laisse-moi m'en occuper.

— Je suis une bonne pisteuse. Je suis une excellente tireuse. Je m'entraîne depuis un an.

— Tu t'entraînes à me tuer, tu veux dire, rétorqué-je en souriant à moitié.

Elle s'humecte les lèvres et détourne les yeux.

— Oui, eh bien, je n'étais pas au courant de tous les détails.

Jetant un nouveau coup d'œil vers moi, elle ajoute avec ferveur :

— Je suis prête.

— Non.

Je me lève du lit et me campe devant elle, surplombant instantanément sa carrure plus menue.

— Je ne vais pas faire de toi une criminelle. Mes mains sont déjà sales.
Elle pose les mains sur ses hanches.

— J’ai une info pour toi ! Je suis déjà une criminelle en cavale, tu as oublié ?

— Tu n’as pas encore franchi cette limite, poupée. Je n’ai pas l’intention de te laisser faire.

Ses jolis traits se déforment de colère.

— Ne t’avise pas de me protéger. Mon père ne l’a jamais fait. Il savait ce que je valais.

— Tu as été blessée.

— Je serai plus forte dans quelques jours.

— Cas.

— Je viens avec toi, Ian. Fin de la discussion.

Putain, quelle tête de mule ! Je voulais me servir de ce projet de retrouver Wolfe pour la garder près de moi, et je veux dire par là à mes côtés au sens figuré, pas la traîner en plein cœur du danger...

— Je peux me débrouiller toute seule. Tu ne sauras même pas que je suis là.

C’est ça, comme si je pouvais ignorer sa présence !

— Je m’en charge, décrète-t-elle, croisant mon regard avec un air de défi.

— Wolfe m’a piégé, dis-je en baissant la tête, mettant nos yeux au même niveau. Oui, il a essayé de se servir de toi, mais tu lui as craché au visage. Pourquoi est-ce si important pour toi ?

— Parce que...

Sa poitrine se soulève lorsqu’elle inspire.

— Parce que j’ai besoin d’un objectif.

Je m’immobilise. Elle m’a clairement fait comprendre qu’elle était à la dérive, et cela joue sur ma corde sensible.

— Il y a de meilleurs objectifs que celui-là, plus honorables.

— Une fois, tu m’as donné une arme et tu m’as laissé pénétrer dans un nid de frelons à tes côtés. Tu ne m’as pas cachée. Alors, qu’est-ce qui a changé ?

La douleur transparaît un instant dans ses yeux bleus.

— C’est parce que je suis cassée ? Que je ne suis pas complète ? Tu crois que c’est ce qui me rend plus faible ?

— Putain, quoi ?

Je pose les mains sur sa mâchoire.

— Bien sûr que non !

Un muscle tressaille sous mon œil.

— Il n’y a rien de cassé ni d’incomplet chez toi. Tu es parfaite, comme toujours, dis-je d’une voix qui s’enroue malgré moi. Toujours aussi jolie qu’une poupée.

— Bien, dit-elle en plissant les yeux. Je suis ravie qu’on soit d’accord. En plus, j’ai déjà une arme.

Cette femme... je ne pourrai jamais lui dire non. Comme toujours, elle me mène par le bout du nez. En dépit du bon sens.

— Voilà comment ça va fonctionner, reprend-elle, se trémoussant pour échapper à ma prise avant de faire les cent pas. On ne va rien voler. Wolfe nous recherche, n’est-ce pas ? Il a dû prévenir tous ceux qui me connaissent de l’appeler s’ils ont de mes nouvelles.

Elle s’arrête à la fenêtre.

— Je vais aller voir Mint, prétextant un besoin d’argent. Il appellera Wolfe. C’est comme ça qu’on piégera l’inspecteur.

Est-elle en train de me donner des ordres ? J’ai une érection immédiate... Je ne vais pas anéantir mon plan, pas plus que son attitude rebelle. J’ai toujours eu un faible pour son insolence.

Elle tape du pied et lève un sourcil.

— Alors ?

Intérieurement, j’ai un grand sourire.

— C’est ça, ton plan de génie ?

Elle se tient un peu plus droite et relève le menton.

— Oui.

— Et comment on saura quand... *si* Mint l’appelle ?

— On devra pirater son téléphone.

Ma petite hackeuse... Elle est adorable.

— Et s’il utilise une ligne fixe ? Combien de personnes travaillent pour lui ? Et si c’est l’une d’elles qui passe l’appel ?

— On mettra un mouchard dans le magasin.

Ce sourire que j’essaie avec peine de cacher fait son chemin sur mon visage.

— Tu as pensé à tout, n’est-ce pas ?

— Tu as accès aux mouchards et aux hackers. En plus, tu dois l’admettre, c’est moins risqué que de voler des diamants.

Je marche vers elle, incapable de maintenir cette petite distance qu’elle a creusée entre nous.

— Mais moins excitant.

— C’est plus sûr, soutient-elle.

Elle a raison, évidemment. Mais je ne peux m’empêcher de la titiller.

— Je pense quand même qu’on devrait donner une leçon à ce petit radin. Mint s’est comporté comme un connard avec toi.

— Il a déjà payé avec sa Porsche.

Je m’approche à nouveau d’un pas, mettant nos corps au même niveau.

— Son assurance a déboursé.

Sans que je le veuille, le désir assombrit le ton de ma voix.

— Ça ne compte pas vraiment comme une leçon.

Elle recule d’un pas.

— Si Mint n’appelle pas Wolfe après que je lui ai rendu visite, on fera à ta manière.

Je tends les mains et les referme autour de son visage encadré par des mèches d'argent.

— *On ?*

Putain, oui !

— Ça me plaît ça. On... Nous.

Elle penche la tête, échappant à mon contact.

— Ian, arrête.

Que j'arrête quoi ? De lui montrer que je la désire ? De lui montrer qu'elle compte à mes yeux ? De la toucher ? Elle ferait tout aussi bien de me demander de mentir devant Dieu pendant que je suis à genoux, à prier.

Les mains sur le rebord de fenêtre derrière elle, je la prends au piège de mes bras. Ma voix est basse, trahissant mes émotions :

— Ça fait longtemps, Cas. Un an pour être précis.

Ses yeux bleus étincellent. Mon abstinence la surprend, tout comme moi à l'époque. Si j'avais su qu'elle était en vie, je n'aurais pas couché à droite à gauche, pourtant même sans le savoir, ma queue n'était tout simplement pas intéressée, par personne d'autre.

Je m'assure qu'elle perçoive l'intention dans mes yeux tandis que je baisse la tête. Elle est à moi. Je le lui prouverai encore et encore, aussi longtemps qu'il le faudra.

Mes lèvres sont à un cheveu des siennes... quand elle détourne le visage. Son rejet a une pointe aiguisée, mais sa méfiance un goût plus amer encore.

Je ne recule pas, ne lui accorde aucun espace. Je me penche plus près, soufflant ma question à son oreille.

— Combien ?

Elle se mord la lèvre, refusant de me regarder.

— Combien de quoi ?

Le mot sonne comme un grognement :

— D'hommes. Combien en un an ? Combien m'ont remplacé ?

Enfin, elle croise mon regard.

— Est-ce que c'est important ?

Est-ce que ça l'est ?

— Non, dis-je, les dents serrées.

Autrefois, elle m'avait dit qu'aucun ne comptait. Un, dix, une centaine, la pensée pourrait me consumer, mais ça ne fait aucune différence, car je suis bien le seul qui compte.

Elle me repousse, les paumes sur mon torse.

— Il n'y a eu personne, mais ça n'avait rien à voir avec toi. Ça venait de moi.

J'obtempère en reculant, acceptant cette distance entre nous tandis que j'assimile l'information. Mais je ne lâche pas son regard. Le feu de la jalousie qui a jailli en une seconde retombe aussi vite. Sa réponse m'apaise, mais je ne la laisse pas détourner le regard.

— Ça n'aura jamais d'importance, combien d'hommes il y a eu ou il y aura. Ça ne changera jamais le fait que tu es à moi.

— Arrête.

Elle se prend la tête entre les mains.

— Arrête de dire des choses comme ça !

— Pourquoi ?

Le mot me râpe la gorge.

— Parce que c'est la vérité et que tu ne peux pas la supporter ?

— Parce que je ne peux pas te donner ce que tu veux !

— Toi, dis-je sans hésiter. C'est tout ce que j'ai désiré depuis le moment où j'ai posé les yeux sur toi. Rien que toi. Sans idée préétablie, sans critère de qualification.

Un sourire en coin apparaît sur ses lèvres en même temps qu'elle secoue la tête. Je ne sais pas ce qui se passe sous son petit crâne, mais cela complique ma stratégie pour la convaincre.

Je recule vers la porte, lui accordant de l'espace. Pour l'instant. Je sors mon téléphone de ma poche et compose le numéro de Léon. Elle me regarde sous ses cils tandis que je marche de long en large dans la pièce.

Il décroche rapidement :

— Alors, tu as changé d'avis à propos de cette partie de pêche ?

Ma voix résonne entre les murs de la pièce spacieuse.

— J'ai besoin que tu pirates un téléphone pour moi.

— Ah... et dire que je pensais que tu appelais parce que je te manquais.

— Il me faut un tracker pour chaque appel reçu sur l'extrémité réceptrice d'une ligne.

— Oh là... ralentis une minute. C'est un gros truc, là.

— Je sais que tu peux le faire.

— Je ne peux pas, pas encore, mais mon patron possède la technologie qu'il faut. Si je le persuade de me laisser l'utiliser, je lui devrai un sacré service !

— Tu t'en remettras, dis-je avec un sourire dans la voix.

Il ricane.

— Espérons.

Je fais les cent pas, m'arrêtant devant une impressionnante peinture d'éléphant.

— Alors, c'est oui ?

Il soupire.

— Envoie-moi le numéro, je mettrai une appli sur ton téléphone. Et c'est pour qui ? À moins que je ne sois pas autorisé à le demander ?

— Wolfe.

— Quoi ?! s'exclame-t-il. Le gars qui se charge de ton casier ?

Tout en me frottant le front, je choisis soigneusement mes mots.

— Je suis à Johannesburg. Dans l'atroce immeuble de bureaux de Damian, ajouté-je aussitôt.

— Attends... quoi ? Bordel, mais qu'est-ce qui se passe, Ian ?

— Cas n'est pas morte.

Un silence.

— Léon ?

— Ian...

Il expire et j'ai l'impression qu'il souffle à mon oreille.

— Je crois que tu as besoin d'aide, vieux.

— Elle n'est pas morte. Les villageois l'ont retrouvée. Ils ont pensé que j'avais essayé de la tuer, alors ils l'ont cachée pendant sa guérison et l'ont fait passer en douce en Afrique du Sud.

— Je n'en reviens pas ! Comment l'as-tu trouvée ?

— Ce n'est pas moi, c'est elle qui m'a trouvé. C'est une longue histoire, mais Wolfe aussi m'a retrouvé. Il a tiré sur Cas et l'a blessée. C'est pour ça que nous sommes ici, Damian a fait venir un chirurgien.

— Il t'aide à te cacher... Putain, Ian.

— On s'en va bientôt, dis-je avant d'hésiter. Je vais tuer ce putain de Wolfe, mais tu ferais mieux de faire profil bas ces prochains jours, juste au cas où.

— Si tu as besoin de moi, je...

— J'ai besoin que tu restes très loin de moi pendant ce merdier. Damian a déjà les flics au cul, à lui poser des questions. Il est en train d'inventer une histoire bidon te concernant, comme quoi tu voyagerais avec un sac à dos dans toute l'Afrique en ce moment.

— C'est de la folie...

— Il n'y a pas d'autre moyen. Si je ne m'occupe pas de Wolfe, Cas et moi nous ne serons jamais en sécurité.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu ne me dis pas tout dans cette histoire ?

— Tu n'en connais pas la moitié...

Je serre les dents.

— Tu te souviens des imposteurs qui se sont fait passer pour nous et qui ont tué le directeur de banque ?

— Wolfe, rétorque-t-il en comprenant.

— Oui.

— Putain de merde. J'ai le droit de le pourchasser après ce qu'il a fait.

— Laisse-moi m'en occuper. Garde juste la tête basse et les mains propres, et continue de faire ce que tu faisais ces derniers temps.

— Ça s'appelle la programmation.

— Je sais comment ça s'appelle.

— Ian, je...

— Je m'en occupe, Léon.

Cette fois, je ne l'embarque pas avec moi. C'est suffisamment grave d'avoir laissé Cas me convaincre de la prendre.

— Tu es une putain de tête de mule, dit-il.

— Merci, tu n'es pas mal non plus.

L'inquiétude s'intensifie dans sa voix :

— Je ne vais pas te dire d'être prudent...

— Oui, je ne voudrais pas que tu me portes malheur.

Je me masse la nuque, apaisant un nœud douloureux.

— Je t'en dois une, ajouté-je.

— Passe-lui le bonjour. J'ai encore du mal à le croire... ça a l'air irréel.

— Irréel, c'est peu de le dire.

Après avoir raccroché, je reviens dans la chambre. Cas regarde par la fenêtre, faisant mine de ne pas me voir.

Ce n'est pas grave...

En temps voulu, elle finira par accepter les choses comme elles sont, tout comme la première fois.

Dire que je suis dans le pétrin, c'est un euphémisme. C'est encore l'expression qui décrit le mieux ma relation avec Ian... Mais bon, je le suis depuis le jour où je l'ai rencontré. Depuis le moment où il m'a emmenée dans cette vieille maison, près d'une pompe éolienne cassée, mes qualités sont devenues plus troubles et mes défauts ont basculé dans la luxure. Alors oui, c'est le pétrin, mais c'est aussi naturel, en un sens... Quel que soit l'angle sous lequel on le prend, nous nous retrouvons toujours en harmonie.

Plus je passe de temps avec lui, plus les limites deviennent floues. Pendant que mon corps se renforce, mes raisons désintéressées pour lui rendre sa liberté deviennent plus émoussées chaque jour. Le seul moyen de m'assurer que je ne retombe pas sous son charme, c'est de rester sur mes gardes – difficile alors qu'il me prépare mes pilules, me nourrit et me lave les cheveux. J'ai l'impression de le maintenir à distance raisonnable non pas grâce à mes efforts louables, mais parce que c'est *lui* qui permet cette distance. Il me l'accorde. Comme toujours, tout se passe selon ses conditions.

Damian et Lina nous rendent visite tous les jours, parfois avec les enfants, d'autres fois sans. Ils nous apportent à manger, des vêtements et

des médicaments. Lorsque, quatre jours plus tard, il est finalement temps pour nous de partir, ils montent nous dire au revoir à l'héliport.

Lina me prend les mains.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit... et je veux dire *n'importe quoi*... n'hésite pas à m'appeler.

Ian m'a fourni un nouveau téléphone, mais je ne voulais pas prendre le risque qu'on y découvre le numéro de Lina. J'ai préféré l'apprendre par cœur.

— Même chose pour toi, dis-je avec humour.

Nous savons toutes les deux qu'elle ne peut pas m'appeler et me parler de choses et d'autres, comme une discussion banale entre copines, me demander si j'ai envie d'aller faire du shopping, par exemple, ou si je peux faire du baby-sitting afin que son mari et elle puissent sortir.

Damian hoche la tête à l'intention de Ian.

— Mon contact à la tour de contrôle t'a dégagé la voie, mais tu dois rester discret.

Ian tend la main à son frère.

— Merci, dit-il en pinçant les lèvres. Je te revaudrai ça.

— Je te ferai tenir ta promesse, dit Damian en lui serrant la main.

Ian m'aide à m'installer à l'intérieur de l'hélicoptère et à boucler ma ceinture de sécurité. Cet engin ressemble à une boîte en fer et ça m'effraie encore... J'agite nerveusement la main quand nous décollons.

Passant un bras autour de Lina, Damian la ramène à l'intérieur du bâtiment.

Hart Diamonds est peint en lettres argentées sur le toit. Les lettres deviennent de plus en plus petites tandis que nous prenons de l'altitude. Ian me tend un casque pour le bruit. Je le pose sur ma tête et m'installe confortablement dans mon siège. Je suis fatiguée du petit effort physique que m'a coûté la montée des escaliers jusqu'au toit, mais je ne veux pas qu'il le sache, de peur qu'il me laisse en plan. Le médecin a fait ses tests –

mon cœur est stable, ma fatigue provient seulement de la privation d'énergie liée à ma convalescence et du stress.

Après quarante minutes, les vergers d'agrumes en périphérie de Rustenburg sont en vue. Le canyon vert avec sa petite cascade est visible au loin.

Je jette un coup d'œil à Ian.

— Tu es sûr de ça ?

— Le chalet est l'endroit le plus évident où Wolfe nous cherchera.

Il tend la main et serre la mienne.

— On s'est caché là-bas autrefois, tu te souviens ?

Oui, trop bien. Je retire ma main. Il se raidit, mais ne fait aucun commentaire.

Un tour de reconnaissance nous apprend que la zone est calme. Pas de vacanciers en randonnée dans la montagne. C'est la première semaine de janvier, les écoles ont rouvert et la plupart des gens sont retournés au travail. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons décidé de retourner à Kloof, ce sera tranquille et dépeuplé en semaine.

Quand il repère un endroit adapté, il procède à l'atterrissage dans une clairière non loin de la chute d'eau. Il pose mon arme sur mes genoux avant d'éteindre les pales. Nous gardons un œil sur les environs, nous assurant que tout est dégagé. Au bout d'un moment, il coupe le moteur.

Nos bagages sont légers. De toute manière, il y avait peu d'affaires à emballer. Je tends le bras vers mon sac à dos, mais Ian le prend ainsi que le sien pour les hisser sur ses épaules.

— Je peux le prendre, lui dis-je.

Il me fait un bref sourire tout en ouvrant la voie.

— Laisse-moi jouer les gentlemen.

Un sentier nous conduit à la zone de camping, au fond des gorges. La descente est escarpée. À un moment, je dois même me tenir des deux mains à la corniche pour garder l'équilibre. Même sans le poids léger de mon sac

sur le dos, je dois produire un effort pour respirer quand nous arrivons sur les galets glissants au bord de la cascade. Nous nous arrêtons pour nous reposer et boire un peu avant de terminer la courte marche jusqu'au chalet.

Les chalets ne sont pas sous alarme et Ian retire facilement le verrou. Le chalet est entretenu et bien rangé, mais sans linge. Les lieux ont été nettoyés après le départ des derniers vacanciers. Le personnel de ménage ne viendra pas avant la prochaine période de location, ce qui pourrait être le week-end prochain. Kloof est toujours populaire durant les week-ends d'été, même hors saison. Notre seul risque d'être repérés, c'est quand la sécurité fera sa ronde, mais le chalet est l'un des plus isolés et les gardes de nuit passent aux alentours de 19 h. On devra juste rester tranquilles et ne pas allumer après ça.

— Viens, dit Ian en tirant une chaise pour moi. Tu dois te reposer.

Posant l'arme sur la table, je m'assieds.

— Je vais bien.

Son front se plisse.

— Tu es pâle.

— C'est seulement parce que je n'ai pas fait d'exercice depuis longtemps.

Je me suis promenée dans l'immeuble de Damian et j'ai gravi les escaliers pour m'exercer, mais mon cœur ne se prête pas au jeu.

Ian pose un doigt sur le col de mon t-shirt et tire sur le tissu.

— Comment va la blessure ?

— Je ne la sens même pas.

Les points ne tirent plus autant qu'au début, ils devraient se résorber dans quelques jours.

Il laisse tomber mon sac à dos à côté de la chaise, sort mon téléphone et le pose sur la table.

— Appelle-moi si tu entends ou vois quelque chose. Je ne serai pas long.

— Où vas-tu ? lui demandé-je, alarmée.

— Mettre quelques branches sur l'hélicoptère. Évitions qu'il soit repérable depuis le ciel.

— Et si on mettait les alarmes dans le périmètre ? On ne devrait pas faire ça en premier ?

— Plus tard. Je le ferai avant de dégouter une voiture et des vivres.

Le plan de Ian pour dégouter un véhicule, c'est d'aller en ville à pied et de l'acheter cash. On aurait pu aisément en voler un sur le parking près du bâtiment principal – les jardiniers garent leurs voitures là-bas –, mais autant attirer l'attention le moins possible. Il ne faut pas que les autorités sachent que nous sommes là avant que nous soyons prêts.

Ian me jette un autre coup d'œil inquiet et me dépose un baiser sur le front avant de partir. Le baiser – tout comme lorsqu'il m'a tenu la main dans l'hélicoptère – est devenu sa nouvelle façon de me toucher. C'est assez platonique pour ne pas me rendre nerveuse tout en lui laissant un pied dans la porte. Ce n'est pas beaucoup, mais ce n'est pas rien non plus.

Pendant l'absence de Ian, je médite sur cette définition de notre couple, nouvelle mais vague, craignant qu'elle puisse se développer en quelque chose de nouveau si je ne reste pas sur mes gardes. Il n'y a pas grand-chose à faire à part s'inquiéter.

Après avoir repris mon souffle, je fais les cent pas et passe en revue notre plan dans ma tête, mais mes pensées retournent toujours à un seul sujet : Ian. Plus précisément, Ian et moi. Quand ce sera terminé, je partirai de mon côté. Je ferai profil bas pendant un temps, puis je continuerai de bouger tout en restant hors des radars. Peut-être que je deviendrai chasseuse de primes. J'en ai les compétences. Bien sûr, mon cœur me pose problème de temps en temps, mais pas tant que ça quand je suis en bonne santé et bien reposée.

Un bruit à l'extérieur – un sifflement – attire mon attention. Me ruant à la fenêtre, je me colle au mur et jette un coup d'œil dehors par l'interstice

entre le rideau et l'encadrement. Le gardien fait sa ronde, remontant le chemin. C'est la fin de matinée, je prends note de l'heure. Quand il est reparti, j'ose à nouveau respirer.

Ian revient bientôt, des taches sombres sous les aisselles de son t-shirt. Il a grimpé puis redescendu les gorges à deux reprises et il n'est même pas à bout de souffle.

Il plante un autre de ces baisers sincères déguisés en baisers nonchalants sur le sommet de mon crâne.

— Il s'est passé quelque chose durant mon absence ?

— Le gardien est venu faire son tour, peu après 11 h. On dirait qu'il fait une ronde le matin aussi.

Son sourire est amical, mais la chaleur dans ses yeux va au-delà du platonique.

— C'est bon à savoir.

Je me détourne rapidement et m'occupe les mains en nettoyant mon arme.

Ian passe le reste de la matinée sur le site pour installer des alarmes. À l'heure du déjeuner, nous mangeons les sandwiches que Lina a préparés. Il étend sa veste sur le matelas et me persuade de faire une sieste pendant sa douche. Je m'y allonge et me recouvre avec les extrémités du vêtement. Une légère odeur de tabac reste suspendue au cuir, mais je ne l'ai pas vu mordiller de cigare récemment. Il a abandonné cette habitude.

En peu de temps, mes yeux se ferment, et quand je les rouvre, il est juste au-dessus de moi, ses cheveux mouillés, vêtu d'un t-shirt propre et d'un jean, sentant le savon d'hôtel.

— Je vais nous dégouter un véhicule, dit-il en m'étudiant d'un air soucieux. Reste à l'intérieur et ne fais pas de bruit. Tu devrais être en sécurité ici.

Je lève les yeux vers lui, sur ses cheveux longs devant son visage. Je me souviens de son allure, appuyé contre le chambranle de la porte en me

regardant me dévêtir. J'étais une femme différente, alors, et peut-être était-il différent, lui aussi. Beaucoup de choses ont changé. Ce qui n'a pas changé, c'est la réaction de mon corps face à lui. À cette époque, je le craignais, mais ça ne m'empêchait pas de le désirer. Je ne le crains plus et je le désire toujours autant aujourd'hui.

— D'accord, dis-je rapidement, de peur qu'il lise mes pensées au fond de mes yeux.

Son sourire est doux. Il s'attarde une autre seconde, puis il s'en va.

En dépit de ma résolution de monter la garde, je dois être encore plus fatiguée que je ne voulais l'admettre, car je replonge dans un profond sommeil.

C'est le crépuscule lorsqu'il revient. Le lit s'enfonce sur le bord, là où il s'assied.

— Quelle heure est-il ? demandé-je.

Il me prend le poignet et rapproche ma montre de mon visage. Presque 6 h.

Je libère mon bras et me redresse sur mes coudes.

— Tu as trouvé une voiture ?

— Un pick-up. Il est garé sur le chemin de terre qui borde la clôture. Je ne pouvais pas prendre le risque de franchir le portail, même s'il était tentant de signer au nom de Cyndi Lauper.

Je remarque son grand sourire. Le faux nom est sans aucun doute un petit clin d'œil à celui que je lui ai donné au bar.

— Viens, dit-il en me prenant la main pour me mettre sur pied. J'ai fait à dîner. J'ai même trouvé des draps.

— Des draps ?

— À moins que tu préfères dormir sur ma veste, répond-il avec arrogance.

— Les draps, c'est bien.

Mes joues s'embrasent. Je ne veux pas l'admettre, mais j'ai apprécié l'odeur et la sensation de sa veste. Elle me rappelle des temps meilleurs... Jamais en sécurité, mais meilleurs, sans conteste.

Nous faisons réchauffer au micro-ondes les macaronis au fromage qu'il a ramenés et dînons rapidement. Il insiste pour se coucher tôt, prétextant que nous devons nous reposer pour le lendemain. Il a raison, demain est un grand jour. Je prends le lit avec les nouveaux draps et, en gentleman assumé, il s'installe sur le canapé.



JE ME RÉVEILLE, L'ESTOMAC NOUÉ. EN ME REGARDANT DANS LE MIROIR DE la salle de bain, j'éprouve ce sentiment nerveux du premier jour d'école, ou avant un entretien d'embauche. Mes joues sont pâles, et malgré une sieste et une nuit entière de sommeil, les cernes sous mes yeux sont noirs. Je ressemble à une patiente en pleine convalescence, pas à une femme forte sur le point de s'attaquer à l'ennemi qui essaie de la tuer.

Après une douche rapide, je m'hydrate la peau et me brosse les cheveux. Reculant d'un pas, j'étudie de nouveau mon reflet dans le miroir. Depuis l'accident au Zimbabwe, je n'ai pas remis de maquillage, sauf la fois où j'ai incarné Cindy, mais ce n'était pas pour avoir l'air jolie ni sûre de moi. C'était pour cacher mes traits et séduire un homme.

Lina m'a donné quelques produits cosmétiques. Je les déballe sur la vasque et me mets au travail, appliquant un fond de teint un peu plus sombre que ma teinte naturelle pour cacher la pâleur, du blush sur mes joues et de l'ombre à paupières. Un eyeliner noir et du mascara font ressortir le bleu de mes yeux. Je me recouvre les lèvres d'une couleur fruit rouge et les presse l'une contre l'autre. Voilà, c'est beaucoup mieux. Je ne vais pas me pointer devant Mint avec une mine de déterrée.

J'enfile les sous-vêtements pourpres assortis et les nouveaux habits que Lina m'a offerts. Le t-shirt et le jean sont serrés. Le pantalon a une coupe *bootcut* qui me permet de dissimuler un holster de cheville. J'attache ce dernier et positionne convenablement mon arme. Les baskets sont confortables, bien plus pratiques que mes talons.

Je prends une minute pour ranger la salle de bain avant de me rendre au salon. Ian est déjà debout, en jean seulement. Son regard s'attarde sur moi et je vois la chaleur briller dans ses yeux. Je n'ose pas regarder son torse nu ni ses abdominaux. À la place, je me concentre sur le petit-déjeuner disposé sur la table. Il a préparé du café et du pain grillé. Mes pilules sont posées près d'une soucoupe, à côté de mes couverts.

— Mange, dit-il. Tu vas en avoir besoin.

Je prends place et tends la main vers une tasse. En un clin d'œil, il est dans mon dos, penché pour me verser du café. Il inspire profondément, humant mon parfum comme s'il en avait encore le droit.

Quand je me raidis, il s'éloigne.

Il s'assied en face de moi et pousse un petit disque noir de la taille d'une pilule sur la table. Il est emballé de plastique, avec une feuille de protection.

— Le mouchard, dit-il. L'envers est auto-adhésif. Colle-le là où ça ne se verra pas. La police pourrait passer le magasin au peigne fin pour les empreintes digitales si Mint les alerte que tu étais là, alors tu porteras des gants, explique-t-il en posant une paire de gants de cuir marron à côté du micro miniature.

Reposant la tasse, je m'empare des gants. Le cuir est fin et souple.

— Essaie-les, dit-il. Je les ai fait faire.

Je le regarde rapidement.

— *Fait faire ?*

— Damian connaît un type... Il s'en est chargé. Tes mains sont petites et il te faut une bonne prise pour poser le micro. Si tes gants ne te vont pas comme une seconde peau, tu risques de faire tomber le mouchard.

J'enfile la main droite. La coupe est fine et le cuir se détend bien. En effet, on dirait une seconde peau.

Son ton est chaud lorsqu'il me dit :

— Ils te vont bien.

Évitant son regard appréciateur, je détourne le mien.

— Merci.

— De rien.

Même sans le regarder, je peux entendre le sourire dans sa voix.

Le reste de notre petit-déjeuner se déroule en silence. Quand vient l'heure, je tresse mes cheveux, enfille une casquette de baseball et prends mon sac à dos.

S'assurant que les gardiens ne sont pas dans les parages, il m'emmène dehors et me guide à l'arrière de la propriété jusqu'à la clôture. Le pick-up est garé de l'autre côté. Il a taillé un trou en bas de la grille afin de passer à travers. Je suis encore anxieuse en me hissant à côté de lui, mais mon objectif me donne une direction, et cette direction m'aide à me concentrer.

Nous roulons jusqu'à la ville et nous garons sur la rue principale de Rustenburg, devant le bureau de Mint. Ian porte un jean bleu foncé, un t-shirt noir et sa veste en cuir marron préférée. Comme moi, il a une casquette de baseball. Nous portons tous les deux une arme. La mienne est encore dans le fourreau à ma cheville, sous la jambe ample de mon jean, et celle de Ian dans la boîte à gants.

Nous restons assis, sans un mot, aux aguets. À 9 h, Olga, la vendeuse, arrive. Mint se montre peu de temps après. Il ressort à 10 h et revient à 11 h.

— Allez, rock'n'roll, poupée, lance Ian en se tournant sur son siège pour me regarder. Je ne me réjouis pas de te laisser faire ça, tu sais.

— Je vais juste lui faire croire que je suis de retour en ville. C'est tout.

Ian n'a pas dit comment il était parvenu à faire pirater le téléphone. Je soupçonne Léon de l'y avoir aidé.

J'enfile mes gants et m'apprête à ouvrir la poignée, mais Ian me retient, sa main posée sur mon bras.

— Tu n'oublies rien ? demande-t-il.

Je fronce les sourcils.

— Mon arme est dans le holster, à ma cheville.

Il secoue la tête.

— Un baiser.

— Quoi ?

— Pour se porter chance.

Bien essayé. Levant les yeux au ciel, je me libère de sa main et sors. Il me suit, deux pas en retrait pendant que nous descendons la rue. Discrètement, je retire le micro de sa boîte et le pince entre l'index et le pouce.

Les chances que la police soit encore en train de patrouiller en ville au bout d'un an sont minces, et c'est le dernier endroit où ils s'attendent à nous voir. Pourtant, je suis nerveuse. Je regarde en bas et en haut de la rue, vigilante tandis que je franchis la porte de la bijouterie.

Avant d'entrer, je regarde par-dessus mon épaule. Ian est appuyé contre le lampadaire, de l'autre côté de la rue. Il a insisté pour m'accompagner en dépit de mes protestations quand il a révisé le plan. Mais maintenant, je suis reconnaissante de sa présence rassurante lorsque la porte se referme dans mon dos.

La vendeuse lève la tête derrière un étalage de bagues de fiançailles. Ses yeux paraissent énormes derrière ses lunettes.

— Cas ! dit-elle en plissant les yeux. C'est toi ?

— Salut, Olga, lancé-je en m'approchant du comptoir. Comment vas-tu ?

— Je... euh... bien... mais, et toi ?!

— Super, dis-je en affichant mon sourire le plus brillant tout en collant le mouchard sous le bord du comptoir. Est-ce que Mint est là ?

De la tête, elle désigne la porte derrière elle, qui mène à une kitchenette et des toilettes, puis à un escalier donnant accès au bureau de Mint, à l'étage. Le coffre où il garde les diamants taillés se trouve là-haut.

Elle regarde derrière moi et se frotte la nuque.

— Il est... euh... occupé.

— Je pense qu'il acceptera de me voir, dis-je aimablement.

— Très bien.

Sans me quitter des yeux, elle décroche le téléphone et annonce à Mint que je me trouve au rez-de-chaussée. Je ne peux pas lui reprocher sa réaction ; après ma disparition au Zimbabwe, des spéculations ont été avancées aux actualités concernant mon implication avec le gang Phantom. Wolfe n'a pas divulgué cette information à la presse. Il a dû craindre mon histoire de chantage, redoutant que je mette ma menace à exécution en envoyant à son supérieur la photo qui l'incriminait. Les journalistes ont fait le calcul eux-mêmes quand j'ai été déclarée morte. Olga a dû voir ces infos. De toute évidence, elle est surprise, mais pas aussi choquée que l'aurait été quelqu'un ayant vu un fantôme, ce qui confirme ma suspicion. Wolfe les a alertés, Olga savait que je n'étais pas morte.

Mes doigts tambourinent sur le comptoir pendant que j'attends. Me savoir en vie a dû faire un sacré choc à Wolfe. Intérieurement, je souris en imaginant sa surprise alors qu'il cherchait Ian et m'a vue. Il lui a fallu moins d'une seconde pour appuyer sur la détente. Peut-être a-t-il réagi sous le choc. Peu importe, sa décision impulsive et son désir de me renvoyer dans ma tombe lui ont fait marquer des points. Comme je l'ai dit à Ian, il sait désormais que je bluffais à propos de la révélation de ma preuve. Ian a raison, Wolfe ne s'arrêtera pas tant que je ne serai pas morte – encore – et puisque je le suis officiellement, il s'en tirera en toute impunité. Littéralement. Coup double pour Wolfe, double zéro pour moi.

Les portes de sécurité derrière le comptoir émettent un déclic, petit bruit avec lequel je suis devenue familière, après avoir rendu visite à Mint

plusieurs fois dans son bureau. Les portes s'ouvrent et révèlent un homme au visage pâle et anguleux. Il franchit avec précaution le seuil. Il semble avoir envie de déguerpir plutôt que de me saluer.

S'il avait déjà contacté Wolfe dans son bureau à l'étage, Ian m'aurait appelée. Le fait que mon téléphone demeure silencieux dans ma poche arrière signifie que Mint voulait d'abord me voir de ses propres yeux avant de passer cet appel, *s'il* le fait.

Je mets les mains dans mes poches.

— Salut.

— Cas...

Comme Olga, il paraît surpris mais pas choqué.

— Je croyais que tu étais... dit-il avant de toussoter.

Il se dandine d'un pied sur l'autre et je m'amuse de son malaise.

— Morte ?

Il jette un coup d'œil à Olga, qui ouvre des yeux ronds comme des balles de ping-pong.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demande-t-il.

— Toi. On était censés être âmes sœurs, tu te souviens ?

Il déplace son poids sur son autre jambe.

— Olga, va donc déjeuner.

— Il est onze heures, proteste-t-elle.

Il lui fait les gros yeux et incline la tête vers la porte.

— Alors, va déjeuner plus tôt.

Son regard alterne entre nous, puis elle récupère son sac à main sous le comptoir et court presque jusqu'à la porte.

Elle est quasiment dans la rue quand Mint lui lance :

— Tu ferais mieux de n'en parler à personne !

La cloche carillonne lorsque la porte se referme. Un silence inconfortable s'ensuit. J'attends que Mint fasse le premier pas, mais il ne semble pas trouver les bons mots.

Au bout d'un moment, je pose les coudes sur le comptoir et lui apporte mon aide.

— Tu dois te demander ce qui m'est arrivé...

Sa pomme d'Adam tressaute.

— Vraiment, Cas, je n'ai pas envie de le savoir.

— Moins tu en sais, mieux c'est, hein ?

— Quelque chose comme ça. Écoute, dis-moi juste pourquoi tu es là.

— J'ai besoin de ton aide, dis-je en battant des cils. J'ai besoin d'un endroit où crêcher.

Il lève les yeux vers la caméra, dans le coin du plafond.

— Je ne peux pas. Je suis désolé. Je ne veux pas être entraîné dans ton merdier, quel qu'il soit.

Je baisse la voix :

— Les flics sont après moi. J'ai besoin d'aide.

Il repousse ses cheveux fins de son visage.

— Qu'est-ce que tu veux de moi ?

— Un petit emprunt pour que je puisse voir venir, jusqu'à ce que je sois de nouveau sur pied.

— De l'argent ? demande-t-il d'une voix stridente.

— Oui, de l'argent. Tu m'as toujours dit que tu en avais beaucoup... J' imagine que ça ne t'embêterait pas de m'en prêter un peu. Je suis coincée ici le temps de pouvoir réunir suffisamment de fric pour disparaître à nouveau.

— Comment veux-tu que je prête de l'argent à une morte ? Puisque tu n'existes pas, ajoute-t-il, en tout cas pas dans les fichiers.

Il sait que je suis de retour en ville, que j'ai des ennuis et que je suis à court d'argent. Cela veut dire que je devrais être dans le coin un moment – enfin, jusqu'à ce que je puisse mettre la main sur des billets. J'ai réussi mon coup. Je devrais prendre mes cliques et mes claques, mais puisqu'il refuse

de m'aider alors qu'autrefois il jurait que j'étais l'amour de sa vie, je ne peux m'empêcher de jouer un peu avec lui.

J'arbore un visage innocent.

— Tu pourrais simplement m'en filer. Comme un don.

— Je suis désolé, dit-il à nouveau. Je n'appellerai pas les flics, mais tu dois partir.

— Tu me jettes dehors ? Et toi qui jurais qu'on était faits pour être ensemble et que tu m'attendrais aussi longtemps qu'il le faudrait...

Son visage vire à l'écarlate.

— J'ai dit ça seulement pour te faire baisser ton pantalon. Tu n'es pas un bon parti, Cas. Tu es le genre de fille qu'un mec veut baiser pour s'éclater, pas la fille qu'il aimerait comme mère de ses enfants.

Mère et enfants appuient là où ça fait mal.

C'en est trop. Je ne vois plus rouge, je vois pourpre – un cramoisi moche, presque noir. Il est comme ce type à Sun City, avec sa remarque grossière sur mes vêtements. Tout comme lui, Mint a fait de moi une généralité. En plus de ça, il a été bien trop lâche pour me défendre. Il pourrait apprendre une chose ou deux de Ian. Parce que ce dernier m'a peut-être enlevée, mais il ne m'a jamais considérée comme un objet sexuel indigne d'être mère.

Calme en apparence, je pose la semelle sale de ma basket sur le luxueux pouf en cuir blanc destiné aux clients fortunés, relève la jambe de mon jean et sors mon arme du fourreau.

— C'est quoi, ce bordel ?! s'exclame Mint, reculant vers le mur.

Je pointe l'arme sur lui.

— Les mains en l'air.

C'est stupide, mais j'ai toujours voulu dire ça !

— Tu es en train de faire une erreur, dit-il, ses pupilles virevoltant dans leurs orbites comme des boules de flipper.

Gardant mes yeux et mon arme braqués sur lui, je recule jusqu'à la porte, la verrouille et retourne la pancarte *ouvert* pour afficher *fermé*. Il y a un bouton d'alarme sous la caisse enregistreuse du comptoir, mais il est encore hors de sa portée. J'imagine qu'il n'aurait jamais cru que j'aurais le cran de le viser avec une arme.

Contournant le comptoir, je lui dis :

— Monte à l'étage.

Quand il se tourne pour exécuter mon ordre, je lui assène un petit coup de canon dans les côtes.

— Laisse tes mains en évidence.

Il marche comme un bonhomme en allumettes, s'arrêtant au panneau mural où il saisit un code pour ouvrir la barrière sécurisée.

Je le pousse au-delà du seuil.

— Vas-y. Pas d'entourloupe sinon je te tire dans les fesses.

— Putain.

Il me jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Tu as complètement perdu la tête !

— Pas du genre à faire une bonne mère, hein ? C'est vrai quoi, je perds la tête, alors... Il faut croire qu'être attirante et porter des vêtements dans lesquels on se sent bien, ce ne sont pas des caractéristiques de bonne mère, apparemment.

Ses jambes se dérobent légèrement quand nous atteignons la porte de son bureau.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que tu n'es pas une dévergondée ? Dis-le-moi, je le répéterai.

— Non... Je ne suis pas d'humeur à t'entendre continuer tes mensonges.

Je pousse le canon contre sa colonne vertébrale.

— Je suis plutôt d'humeur à te tirer entre les cuisses. Tu sais ce que ça fait, de se faire tirer dessus ?

— Non, dit-il, ses mains en l’air soudain tremblantes.

— Moi, oui. Ça fait un mal de chien.

Sa voix est aiguë quand il reprend :

— Qu’est-ce que tu veux ?

— Ouvre.

Sur la porte, il y a un verrou électronique et une clé. Double sécurité. Il insère la clé dans le trou de la serrure et déverrouille la porte. Puis il saisit un autre code sur le panneau mural et manipule la poignée. Il lui faut un moment avant de parvenir à la tourner.

Je la pousse une nouvelle fois.

— Entre.

Il titube dans la pièce.

— Ouvre le coffre.

Il pivote et me fait face, les yeux écarquillés.

— Tu plaisantes !

— Je t’ai gentiment demandé quelques centaines de dollars. Combien tu paies pour une partie de golf à Sun City ? Un millier de dollars ? Sans compter les boissons au bar... Tu aurais pu me donner l’équivalent d’un simple après-midi... Tu veux savoir la vérité ? Je serais partie même si tu ne m’avais rien donné d’autre qu’un gentil mot et un faux-semblant d’intérêt pour moi. Mais maintenant, ça va te coûter bien plus cher que de faire un dix-huit trous.

J’oriente l’arme vers son entre-jambe.

— Est-ce que je plaisante ? Je devrais, mais j’ai bien peur que tu ne sois pas si drôle. Pas de blague, Mint. Ouvre le coffre.

Il renifle et tousse, donnant l’impression d’être sur le point de s’étouffer avec sa salive tandis qu’il se dirige vers le coffre et tourne le cadran.

Sa fierté est en berne. Lui qui ne pouvait jamais s’empêcher de fanfaronner sur sa fortune, sur le nombre de diamants qu’il conservait dans

son coffre. Heureusement pour lui, je ne suis pas intéressée par les chevaux ou une maison sur la plage, ni ces choses dont il se vantait.

— Sors tout, lui dis-je. Pose ça sur le bureau.

De ses mains tremblantes, il place les sacs en velours sur le bureau. Celui-ci est large, compensant sans nul doute ce qu'il manque à Mint en centimètres.

— Ouvre-les.

Il défait les liens des sacs, laissant les bijoux tomber sur la surface vernie du bois jusqu'à ce qu'il y ait un étalage coloré d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de tanzanites et ma récompense : les diamants. Il doit y avoir au moins une centaine de pierres de différentes coupes et tailles, toutes prêtes à être transformées en bagues pour des femmes qui, elles, méritent d'être des femmes et des mères.

— Donne les diamants, ordonné-je.

Il remet les pierres dans le sac, ferme les liens et me le donne.

— Tu ne partiras pas avec.

— Merci, dis-je, lui envoyant un baiser avant de fourrer le sac dans ma poche arrière.

Je connais suffisamment bien le bureau pour savoir qu'il n'y a qu'une seule ligne fixe. Mint m'y a invitée plusieurs fois pour le café, histoire de me montrer sa valeur. Tellement dommage qu'il n'y ait rien de valeur dans son cœur... Je parie que c'est la même chose pour ce qui se trouve dans son pantalon.

Je désigne le téléphone.

— Arrache le cordon et donne-le-moi.

Il fulmine un peu plus, mais semble toujours apeuré.

— Maintenant, ton téléphone portable, ajouté-je quand il m'a tendu le cordon.

Il prend son téléphone sur son bureau et le pose dans ma paume ouverte. Je mets le téléphone et le câble dans ma poche.

Puis je montre avec mon arme le moniteur de sécurité sur son bureau.

— Donne-moi l'enregistrement de la caméra.

— Je ne peux pas, dit-il d'une voix chevrotante. Il n'y a pas de disque.

Les vidéos sont enregistrées directement sur mon ordinateur.

C'est facile, alors ! Je donne un coup de talon sur le moniteur, l'envoyant s'écraser au sol.

Bondissant hors des débris tandis que le verre vole en éclats près de lui, il s'écrie :

— C'est quoi, ce bordel ?!

— Prends ton ordinateur.

Il le ramasse avec précaution.

— Jette-le par la fenêtre.

Sa bouche s'entrouvre. Il me regarde bouche bée avant de dire d'une voix hystérique :

— Il contient tout mon travail, des trucs que je ne pourrai pas récupérer !

Piétinant l'écran en miettes, je presse le canon contre ses bijoux de famille.

— Besoin de motivation ?

Un filet de sueur coule sur sa tempe.

— Putain... D'accord.

Il ouvre la fenêtre d'une main, ferme vivement les paupières et jette l'ordinateur portable.

Un bruit sourd et un cri parviennent de la rue. C'est à l'arrière du bâtiment, du côté que Ian ne surveille pas.

— Eh ! Fais gaffe, abruti ! s'écrie un homme.

— Dis-lui que tu as des problèmes de gestion de la colère.

Mint passe sa tête par la fenêtre.

— Désolé... J'ai eu des problèmes avec l'ordinateur... J'ai perdu mon calme.

— Sale con ! ajoute le passant. Ça aurait pu me tomber sur la tête !

— Je suis désolé, dit à nouveau Mint. Eh ! Eh, dites à ce type de laisser mon ordinateur !

— Tu l’as balancé, rétorque l’homme. Si c’est bon à jeter, les mendiants ont le droit de l’embarquer.

Mint rentre de nouveau la tête à l’intérieur.

— Il a volé mon ordinateur... Regarde ce que tu as fait ! As-tu la moindre idée de la quantité de travail que j’ai perdue ?

— Tu aurais dû te contenter de me donner un millier de dollars, lâché-je.

Balayant le bureau avec mon bras, j’envoie valser les pierres vertes, bleues, rouges et pourpres. Elles retombent dans tous les coins, pleuvant sur chaque surface du sol.

Avec un cri, Mint tombe à genoux et rampe après ses bijoux qui ont roulé dans toutes les directions.

L’abandonnant à la recherche de ce que j’ai renversé, je sors, verrouille la porte derrière moi et retire la clé. Calmement, je descends les marches. La voie est libre. Je fais un détour par la salle de bain et tire la chasse d’eau après avoir fait tomber la clé dans les toilettes. Puis je range mon arme dans son fourreau et me dirige vers la sortie.

Olga n’est nulle part en vue. Ian est toujours adossé, de l’autre côté de la rue. Il se redresse en me voyant, son regard sur mon visage. Il devient plus vigilant en me scrutant. La tension quitte ses épaules, mais comme toujours, il se contrôle. Son expression ne laisse rien paraître d’autre que son éternel état de qui-vive et son calme apparent.

— Comment ça s’est passé ? demande-t-il quand je m’arrête devant lui.

— On dispose de quelques minutes avant que tout parte en sucette.

Sa posture devient plus raide.

— Qu’as-tu fait ?

— J’ai envoyé un message à Wolfe, dis-je en passant devant lui pour monter dans le pick-up.

Je n’ai pas fait un pas qu’une main solide sur mon biceps interrompt mon avancée. Me tirant d’un coup sec pour que je me retourne, il me plaque contre lui. Ma poitrine s’écrase sur la sienne. Je laisse échapper un cri de surprise. Cet acte inattendu m’a prise au dépourvu. L’excitation brûle en moi, mon désir lové dans mon corps comme un voleur en pleine nuit. Inopportun et interdit, il se cache dans les ombres. Maintenant que j’ai baissé ma garde, il a trouvé la porte ouverte par laquelle s’engouffrer. Banni comme quelque chose de sale et d’immoral, il est toujours en train de ramper, d’observer... d’attendre la moindre fissure pour s’y glisser.

Je n’ai pas ressenti ce genre d’excitation depuis un an. C’est le genre qui envahit mon corps tout entier de chaleur et accélère mon pouls. Mes tétons durcissent, ma poitrine devient pesante et mon entrejambe moite et enflé. Le sceau qui retenait mes émotions a sauté quand j’ai répandu mes larmes, mais un tel désir sensuel ne peut pas être uniquement causé par la libération de mes sentiments. Mon corps était déjà stimulé au bar, bien avant que je pleure jusqu’à l’assèchement dans les bras de Ian. Cela n’a rien à voir avec une purge personnelle, mais tout à voir avec cet homme en particulier.

Ian Hart.

L’homme qui possède mon cœur à jamais.

Ce n’est pas le moment. J’ai un sac plein de diamants et un téléphone volé dans la poche, sans mentionner l’arme dans mon fourreau, et pourtant je deviens plus humide encore quand il me tire d’un coup sec contre son érection et demande d’une voix grave :

— Où crois-tu aller comme ça ?

Je cligne des yeux.

— J’ai enfermé Mint dans son bureau, mais son assistante peut revenir à tout moment.

Il ne semble pas conscient de ce que je viens de dire. Enserrant mon visage d'une seule grande main, il enfonce les doigts dans mes joues et m'embrasse au beau milieu de la rue. Il m'offre un baiser torride, à la poursuite de ma langue, aspirant mon souffle comme si nous étions seuls au monde. En un instant, je suis emportée. Je suis de retour aux chutes Victoria, dans une allée, et l'homme qui m'embrasse est tout ce que je veux qu'il soit. Ce qui paraît malsain pour les autres est normal pour nous. Une libido que d'autres hommes trouveraient hyperactive est normale pour Ian. Il ne voit pas seulement la récompense entre mes jambes, il me voit *moi*.

Je suis à bout de souffle quand il me relâche. Un sourire exquis recourbe ses lèvres.

— Tu ne croyais pas que j'allais te laisser t'en tirer sans ce baiser, si ?

Je repousse les cheveux de mon visage.

— C'était quoi, ça ?

Ses yeux sombres étincellent. Le danger. La joie des retrouvailles. La peur de la séparation. Il n'a pas à prononcer un mot, je comprends tout, rien qu'en le regardant. C'est l'adrénaline. C'est ce qu'il y a en jeu, notre liberté, nos vies.

Mais ce n'est pas le moment.

Tournant les talons, je m'empresse d'entrer dans le pick-up. Il ouvre la portière pour moi et contourne le capot pour prendre le volant. Je retire les gants et les jette dans mon sac tandis qu'il démarre. Les pneus ne crissent pas lorsqu'il sort du parking, il s'en tient à la limite de vitesse. Son bras posé à la vitre ouverte, il conduit comme si de rien n'était. Sa mâchoire est contractée et il garde un œil dans le rétroviseur. Autrement, il ne démontre aucune détresse.

C'est seulement quand nous traversons les rails du chemin de fer qu'il appuie sur l'accélérateur. Nous ne parlons pas, je le laisse se concentrer sur sa conduite. Mon estomac se noue quand nous tournons sur la route de graviers près de Kloof.

Bientôt, il y aura des étincelles.

OceanofPDF.com

— **Q** u’as-tu fait ? demandé-je à Cas en garant le pick-up.

Je n’osais pas parler avant, de peur de perdre mon calme et de nous écarter de la route. Si elle a mis sa vie en danger... Merde. Je ne veux même pas y penser. Me passant les mains dans les cheveux, je me tourne sur mon siège et lui fais face.

— Je dirais qu’Olga est revenue au magasin maintenant, répond-elle. Peut-être qu’elle a une seconde clé pour la porte du bureau de Mint, peut-être pas. Dans les deux cas, ça ne devrait pas lui prendre plus d’une minute pour appeler à l’aide.

Elle désigne mon téléphone posé sur la console centrale.

— Vérifie ton tracker GPS.

— Tu n’as pas répondu à ma question.

Elle me regarde avec calme, se mordillant la lèvre.

— Qu’est-ce que tu as fait, Cas ?

Avec un soupir, elle décolle les fesses, prend un sac en velours dans sa poche arrière et me le lance. Je l’attrape à mi-chemin. Non, mais je rêve ! Je défais les liens et jette un œil à l’intérieur. Des diamants. Beaucoup. Assez pour faire de Cas un magnat richissime.

Une multitude d’émotions me traverse la poitrine : l’admiration, la fierté, l’incrédulité, et cette foutue peur... C’est la peur qui plonge ses

griffes en moi.

— Tu as pris un risque, dis-je en secouant le sac devant son visage, faisant tinter les pierres. Il aurait pu sortir un flingue ou alerter le service de sécurité.

— Je connais Mint. Je connais son magasin. Il ne possède pas d'arme et je me suis assurée qu'il ne se trouve pas trop près du bouton d'alerte.

— Il y a des caméras.

Je frappe le volant d'une main.

— Putain, Cas ! Tu aurais dû me le dire à la minute où tu as quitté le magasin !

J'empoigne mon téléphone.

— Il faut que j'appelle Léon. Il faut qu'on pirate la diffusion et qu'on l'efface.

Elle pose une main sur la mienne, m'immobilisant.

— J'ai cassé le dispositif de surveillance et je lui ai fait jeter son ordi par la fenêtre. Un passant s'est barré avec. C'est vraiment improbable qu'il récupère le disque dur. À cette heure-ci, il a été démonté et vendu depuis longtemps.

— Ce n'était pas le plan.

Je grince des dents tellement fort que ma mâchoire est douloureuse.

— Tu étais censée rester dans l'angle mort de la caméra et ne pas montrer ton visage. C'était ça le plan !

— J'ai improvisé.

— C'était un risque irréfléchi, dis-je, les dents serrées. Tu as dévié du plan, un plan pour lequel on a travaillé le moindre putain de détail. Voler des diamants, c'était en dernier recours. C'est toi qui l'as dit. Voler, c'était censé être mon boulot.

J'enfonce mon pouce dans ma poitrine en ajoutant :

— *Mon* risque.

Lui jetant les diamants sur les genoux, je peste tout bas. Je tremble à l'idée de ce qui aurait pu arriver, mais je souffre aussi de cette érection persistante provoquée par son acte de bravoure. Je voudrais lui donner la fessée pour avoir été aussi irresponsable, et en même temps, l'embrasser d'avoir été si courageuse.

J'expulse un long soupir, essayant de maîtriser mes émotions. Avant de la rencontrer, je n'avais jamais eu de problème pour garder le contrôle. Les émotions, voilà exactement pourquoi impliquer Cas est un risque. J'ai toujours pris des risques de façon imprévue quand j'étais avec elle, parce qu'elle ne bouleverse pas seulement mon corps, mais aussi ma tête. Le fait que nous soyons assis dans le pick-up à avoir cette discussion alors que je devrais être en train de vérifier l'appli sur mon téléphone en est la preuve.

— Putain, Cas.

Je n'en reviens toujours pas qu'elle ait fait ça. Elle regarde vers la montagne.

— Il a dit que je n'étais pas le genre de fille qui ferait une bonne mère, d'accord ?

Quoi ? Ma poitrine se serre. Ce sale fils de... De tout ce qu'il aurait pu dire, c'est la seule qui pouvait autant la blesser, parce que de toutes les choses au monde, c'est la seule qu'elle ne pourra jamais être, du moins pas sur le plan biologique. Ça me donne envie de faire demi-tour avec le pick-up, de le saisir par son cou rachitique, de lui distribuer quelques coups et de lui tirer dans les rotules.

Empoignant Cas par le menton, je la force à me regarder dans les yeux.

— Je suis fier de toi. Tu t'en es bien tirée.

Un sourire vient éclairer sa mine sombre.

— Tu le penses vraiment ?

Je lâche un autre souffle tremblant.

— Oui...

Son sourire est contagieux. Il lui va bien. Je vais la faire sourire plus souvent.

— Tu fais un bon bandit, ajouté-je.

Elle penche la tête, échappant à ma main pour me frapper le bras.

— Sois sérieux.

— Je suis très sérieux, m'exclamé-je en riant.

Putain, c'est bon de rire. Ça relâche un peu la pression. Je désigne le sac sur ses genoux.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec tous ces diamants ?

Elle passe le doigt sur les pierres à travers le velours, regardant le sac.

— Trouver un acheteur, j'imagine. Peut-être que je donnerai tout à des femmes *indignes* d'être des épouses.

— Eh...

J'entortille autour de mon doigt une mèche de ses cheveux échappée de sa tresse.

— Tu es parfaite. Oublie ce connard et ce qu'il a dit. Il ne mérite pas ta colère.

— Tu as raison.

Sa bouche forme une ligne déterminée.

— Lui accorder la moindre émotion, c'est lui accorder du pouvoir qu'il ne mérite pas.

Je baisse la tête pour rencontrer à nouveau son regard.

— Tu veux que je fasse de lui un homme mort ?

— Ian ! s'exclame-t-elle sur le ton de la réprimande.

— Parce que je le ferai.

Et je ne plaisante pas.

— Ça suffit, dit-elle en me frappant à nouveau le bras. Vérifie ton téléphone. Mint doit être libéré maintenant. Il a dû appeler Wolfe.

Avec réticence, je laisse la boucle blond platine me glisser du doigt. Elle a raison, évidemment. Je dois vérifier, mais nous avons le temps. Je prends

mon téléphone et déverrouille l'écran. L'instinct me dicte déjà ce que l'appli me confirme : Mint a passé le coup de fil. L'appli a tracé un appel à Johannesburg. Ce n'est pas étonnant que Wolfe rôde dans la ville à notre recherche. Il doit avoir un œil sur Damian, espérant à juste titre que je me pointe chez lui. L'appli a planté un tracker sur le téléphone de Wolfe et vérifié qu'il n'avait pas alerté la moindre autorité locale. Il va venir à nous, tout seul. Comme je m'y attendais, il ne prévoit pas d'arrestation. S'il vient seul, c'est parce qu'il prévoit de commettre un meurtre. Mais pas si j'arrive à lui en premier.

La gravité de la situation que je soumetts à Cas me pèse sur l'estomac.

— Wolfe est à Johannesburg. Je lui donne environ deux heures pour rappliquer s'il vient en voiture, et je parie là-dessus. Il ne vendra pas la mèche, alors les ressources du gouvernement comme les hélicoptères ne lui seront pas accessibles.

Elle hoche la tête, tentant de cacher sa tension, mais je perçois les petits signes – comme la façon dont elle joue avec les nœuds du sac ou se mordille la lèvre.

— Il est temps de bouger.

Je sors et rejoins sa portière. Quand elle l'ouvre, je lui prends la main pour l'aider à descendre.

— Viens là. Écoute, dis-je en lui montrant la clé du pick-up dans ma paume.

Je m'accroupis et la laisse sous la carrosserie, sur le pneu avant.

— Si les choses tournent mal, tu prends le pick-up et tu t'en vas.

Elle secouait déjà la tête avant que j'aie fini de parler.

— Tu dois me le promettre, Cas.

Elle secoue plus vivement la tête.

— Rien ne tournera mal.

— Non, dis-je en me redressant.

Je pose la main sur sa joue et lui donne la parole rassurante dont elle a besoin.

— Tout ira bien. Mais, la clé est là, juste au cas où.

Elle me fixe de ses grands yeux, les émotions inondant les nuances bleues qui s’y reflètent comme un ciel d’été sur un lac de cristal. Elle est le bleu de l’océan, le turquoise clair d’une piscine. Moi, je suis le marron boueux d’une rivière, les péchés maintenus au fond de l’eau par un obscur barrage.

Nous sommes perdus dans le temps, suspendus dans un moment de vérité. C’est exactement le sens du danger ; affronter les conséquences d’actes peu fiables nous fait regarder les choses différemment, affronter la mort nous fait remettre les choses en perspective. Pour moi, il n’y a toujours qu’une seule perspective : c’est la femme en face de moi. Pour elle, c’est plus compliqué. Une lutte se déroule dans ses jolis yeux tandis que la vérité transparaît sur son visage. Elle me veut, mais elle lutte contre cette envie. Elle luttait déjà même quand elle a essayé de me séduire le soir de Noël.

Je ne prends rien. Je me suis promis de ne pas le faire, sauf si elle est prête, si elle fait le premier pas. Je lui offre ma main, patientant le bras tendu. Une seconde passe. Puis une autre. Ses doigts se resserrent autour du sac de velours dans sa main gauche. Enfin, très lentement, elle lève sa main droite et glisse sa paume dans la mienne. Je referme mes doigts sur les siens, fermement mais sans les serrer. Voilà. En sécurité, saine et sauve.

Sans avoir besoin de parler, nous escaladons la clôture et retournons au chalet. Tant que nos doigts seront liés, ce moment restera indéfectible et notre connexion intacte.

Un courant électrique passe entre nous, dans les airs et sous ma peau. Je ressens Cas comme je sens mes propres battements de cœur dans ma poitrine. Je la respire comme j’inhale l’air chaud. À l’intérieur du chalet, je verrouille la porte sans lâcher sa main. J’ai trop peur d’interrompre ce lien, d’en perdre la conscience, en équilibre sur un étroit rebord.

Elle s'adosse contre le mur à côté de la porte, une jambe pliée et un pied sur les briques. Tout en se mordillant la lèvre, elle me regarde sous la visière de sa casquette. Ce qu'elle veut est inscrit dans ses yeux. Nos doigts entrelacés restent suspendus à nos flancs. Avec ma main libre, je lui retire sa casquette et la laisse tomber sur la table basse avant d'écarter doucement les cheveux de son visage. Elle tend la main à son tour, retire ma casquette et l'abandonne à côté de la sienne. Mes cheveux retombent sur un côté de mon visage, voilant ses jolis traits derrière un rideau. Elle ressemble en tout point à la poupée sur laquelle j'ai posé les yeux la première fois, magnifique et parfaite sous tous les angles. Je la désire tant que mes bourses sont douloureuses, mais le désir de mon cœur est encore plus vif. Et ça, ça fait infiniment plus mal.

Tout comme nos doigts, nos regards demeurent mêlés. Le souffle court, je patiente. Je ne vais rien lui demander qu'elle ne serait pas prête à donner. Je me contenterai de ce moment, aussi proche de la perfection que n'importe quel autre moment de ma vie. En fin de compte, il n'y a plus de masques ni de faux-semblants. Je lui donne ma vérité, et elle la sienne. J'épouse ce moment, l'embrassant de toutes mes forces, mais je suis prêt à reculer si elle a besoin de plus de temps et d'espace.

Alors que je suis sur le point de la lâcher, elle referme les doigts autour de ma nuque. Un fardeau écrasant se retire de ma poitrine. Le brouillard sombre et malsain coincé entre mes côtes se dissipe et la lumière s'infiltre enfin. Me penchant plus près, je presse nos fronts l'un contre l'autre. Je ferme brièvement les yeux, prenant un instant pour humer l'odeur de propre de sa peau.

Elle incline très légèrement les hanches, juste assez pour m'effleurer. Une main sur sa taille, je déchiffre son expression tout en passant un pouce sous son t-shirt, sur sa peau nue. Ses pupilles se dilatent. Sa bouche s'entrouvre. Nous sommes suspendus dans une étreinte d'amoureux, et pour la première fois de l'année, je suis là où je suis censé être.

Nous ne nous embrassons pas, cependant, nous ne nous sautons pas dessus. Le moment est trop précieux, trop électrique. Je ne suis jamais allé à l'église, mais j'ai l'impression de m'y trouver – ce moment est sacré, il se suffit à lui-même. Mon nez remonte le long de la naissance de ses cheveux jusqu'à sa tempe et j'inspire son existence. Elle est vivante. Elle est mon miracle.

J'enfouis mon nez dans la douceur de sa peau derrière son oreille et lui offre d'autres paroles sincères, du bout des lèvres :

— Tu es à moi, Cas. Tu le seras toujours.

Je m'écarte pour voir sa réaction et m'assurer qu'elle comprenne. C'est important, et même vital qu'elle comprenne. Je n'aurai peut-être pas d'autre chance de le lui dire. Un homme comme moi, un fugitif en cavale, sait tirer le meilleur parti de chaque occasion. Les occasions sont plus précieuses que les diamants et les billets. Parfois même, elles sont plus rares.

— Tu n'es pas à moi parce que je te possède, mais parce que *tu* me possèdes.

Levant nos mains entremêlées sur ma poitrine, je pose la sienne sur mon cœur.

— Tu vis ici, en moi, et ce sera toujours le cas, peu importe qui viendra après moi ou qui prendra ma place. Tu seras toujours une part de moi. Je t'appartiendrai toujours. Voilà pourquoi tu m'appartiens aussi.

Ses yeux bleus pétillent sous les larmes. Elles étincellent comme les diamants dans sa poche.

— Arrête de parler, dit-elle, retirant sa main de sous la mienne, posée sur ma poitrine, pour me prendre le visage afin de me rapprocher d'elle.

Je capitule en gémissant, encadrant son visage de mes paumes et la retrouvant à mi-chemin pour nous abandonner dans un baiser.

Aussitôt, la tension vole en éclats.

Une année de temps perdu s'envole en un clin d'œil. Elle disparaît avec mes inhibitions tandis que je dévore sa bouche et goûte ses lèvres comme si

c'était notre tout premier baiser. Avec elle, chaque fois est une première fois. Chaque moment est le dernier.

Elle se dresse sur la pointe des pieds, cambrant le dos et pressant son corps contre le mien pendant que nos langues s'unissent et que nos souffles se mélangent. Elle a le goût du dentifrice à la menthe et du baume à lèvres à la fraise. Sa bouche est charnue et juteuse. Elle fait un petit *pop* ! quand je la libère pour l'embrasser dans le cou. Il y a beaucoup de peau à recouvrir – beaucoup que j'ai ratée. Ma volonté est à la peine, mais mes baisers sont habiles. Je sais l'entraîner avec moi, je sais ce qu'elle aime.

Elle pousse un gémissement lorsque mes dents frôlent sa peau douce, là où sa nuque rejoint son épaule. Je prête attention à sa blessure, m'assurant de ne pas toucher ses points de suture. Je fais courir mes mains sur son corps, d'abord le long de son visage, enserrant sa taille fine comme si je pouvais la tenir ainsi pour toujours. Elle dégage mon t-shirt de mon jean et s'attèle à retirer ma boucle de ceinture. Quand elle fait descendre la fermeture et plonge sa main à l'intérieur, je perds presque toute ma raison. Elle me caresse à travers mon boxer, resserrant les doigts au bout de mon membre. Inclinant mes hanches vers elle, je vais et viens dans la paume de sa main.

Trop rapidement à mon goût, elle abandonne mon membre et remonte les mains jusqu'à mon torse, sous mon t-shirt. J'en fais autant, soulevant son haut pour toucher son ventre plat et la courbe de sa poitrine recouverte de dentelle. Elle tire sur l'ourlet de mon t-shirt, me montrant ce dont elle a envie. Je la lâche, juste le temps de faire passer mon t-shirt par-dessus ma tête. Je suis affamé, impatient de retourner à mon exploration. Mes mains sont partout sur elle, sous et sur ses vêtements, à sentir, toucher, palper comme un homme avide de contact.

Je ne sais comment, entre nos bras entrelacés et nos mains baladeuses, nous parvenons à nous débarrasser de son t-shirt. Je ralentis, prenant le temps de me frayer un chemin de baisers jusqu'à son décolleté tandis

qu'elle baisse mon jean sur mes hanches. Je le retire complètement avant de m'atteler aux boutons de son pantalon. Elle revient à l'assaut de mes lèvres, m'embrasse pendant que je la déshabille, me faisant oublier où nous sommes et pourquoi.

C'est notre première fois depuis un an. Je ne vais pas la prendre contre le mur. Il me faut de la volonté pour lui prendre les poignets et ôter ses mains de mon corps. Elle me laisse faire, m'accordant sa confiance même quand je mets de l'espace entre nous. Je prends un autre moment, cette fois pour me refamiliariser visuellement avec son corps. Elle porte des sous-vêtements pourpres assortis. La couleur correspond à celle de ses lèvres. Le prune lui est toujours allé à ravir. Je l'absorbe de la tête aux pieds, sans rien rater, surtout pas la cicatrice ronde sur son flanc. La vue de cette cicatrice me brûle le cerveau comme une marque au fer rouge. Cela me fait autant de mal qu'une balle ne le pourra jamais.

— Eh, dit-elle en s'approchant de moi. Je suis là.

Mes yeux quittent sa cicatrice pour remonter sur son visage, les tripes nouées par les émotions. Elle ne m'a dit qu'une fois qu'elle m'aimait, et c'était juste avant qu'elle se fasse tirer dessus.

— Cas.

Consciente de ce dont j'ai besoin, elle passe les bras autour de ma taille et pose sa tête sous mon menton. Je l'étreins à mon tour, me raccrochant à la vie, à l'éternité. Je ne peux pas la perdre encore une fois.

M'embrassant doucement, elle me conduit dans la chambre. Quand je heurte le lit, je la soulève dans mes bras. Elle enroule ses jambes autour de moi sans interrompre notre baiser, gardant ce point de contact dont j'ai tant besoin, m'apportant la garantie qu'elle n'ira nulle part. Plus jamais.

Je m'assieds, l'attirant sur mes genoux. Nous portons beaucoup trop de vêtements... Je voudrais presser chaque centimètre carré de sa peau nue contre la mienne. Elle lève légèrement le pied, détachant sa bouche de moi pour reprendre son souffle. Je la laisse respirer quelques secondes avant de

repartir à la poursuite de ses lèvres comme un cerf-volant dans la brise. Quand je finis par retrouver sa bouche, je dégrafe son soutien-gorge et retire les bretelles en effleurant ses épaules, sans oublier sa côte blessée. Les bonnets tombent, dévoilant ses seins parfaits. Je retire les bretelles de ses bras et m'empresse de récupérer mon trophée, embrassant chaque mamelon et y passant ma langue. Putain, comme ils m'ont manqué ! Ils étaient faits pour ma bouche et mes mains.

Nos entrejambes entrent en collision, initiant une danse nuptiale vieille comme le monde. Elle est naturelle pour nous, cette danse tout en concessions. Elle n'est pas basée sur la procréation ou le simple désir. Il ne s'agit pas de baiser ni de nous offrir une partie de jambes en l'air. Même faire l'amour ne suffit pas à le décrire... cela va bien au-delà, atteignant les profondeurs de nos âmes. Elle est la femme auprès de qui je veux me réveiller pour le restant de mes jours, la partenaire que je veux à mes côtés, mais elle est tellement plus que ça ! Elle est le lien manquant qui me complète.

Un jour, il y a longtemps, dans ce même lit, les rôles étaient inversés et c'était moi qui avais des points de suture. Nous avons tous les deux des cicatrices, mais elles guérissent quand nous sommes ensemble. Quand nous sommes dans les bras l'un de l'autre, ce n'est plus que ça, de la chair témoignant d'une souffrance, rien de plus. Les sentiments dans nos cœurs, eux, n'ont pas changé. Nous nous appartenons l'un à l'autre, comme Adam et Eve.

Et pourtant, je ne lui ai jamais dit tout cela. Je ne lui ai jamais dit qu'elle comptait plus que chaque mot tatoué dans ma peau.

Prenant son visage dans mes mains, je nous fais pivoter. Je la regarde dans les yeux tandis que je plaque son corps sous le mien.

— Je t'aime, Cas. Rien que toi. Pour toujours.

Un sourire danse sur ses lèvres.

— Tu en as mis du temps.

Pour le coup, elle se trompe.

— Je t'ai toujours aimée, dès le premier instant.

Glissant les doigts dans mes cheveux, elle m'attire à elle pour un autre baiser... que je lui offre avec joie. Pour la première fois de ma vie, j'éprouve de la fierté. Une véritable fierté, pas ce sentiment superficiel de satisfaction qui provient d'un pari gagné ou d'une réparation réussie, mais celle que ressent un homme quand la plus belle et la plus forte des femmes jamais créées lui donne son amour.

Mes baisers descendent le long de son corps, mes lèvres effleurant la gaze de son épaule, puis la plaie en train de guérir sur son flanc. Elle a eu beaucoup de chance. Dieu a peut-être eu pitié après l'avoir créée avec un cœur faible, en décidant de la sauver non pas une fois, mais deux. Quoiqu'il en soit, je prendrais volontiers une balle dans le cœur plutôt que de laisser quiconque lui tirer à nouveau dessus.

— Ian, dit-elle en s'agitant sous mon corps, m'extirpant de mes sombres pensées pour me ramener au moment présent.

Je passe une dernière fois le pouce sur la cicatrice qu'a laissée la balle de Ruben, mémorisant le relief sous mon doigt et sa forme dans mon cœur avant de lui embrasser le ventre et de passer les doigts sous l'élastique de son string. Je fais lentement descendre le petit bout de dentelle sur ses hanches, la déballant comme si elle était mon cadeau de Noël un peu tardif. Elle s'épile toujours, ne laissant qu'un joli ticket de métro. Je glisse le string le long de ses cuisses blanches et libère ses jambes. Ça fait trop longtemps que je ne l'ai pas goûtée.

Au premier coup de langue, je suis perdu. Elle mouille pour moi, rien que pour moi. Elle décolle les hanches et j'écarte ses replis avec ma langue, la passant sur le bout de son clitoris. Elle s'agrippe à mes cheveux et maintient ma bouche où elle la désire, mais nous avançons à mon rythme. Lui saisissant les poignets, je les place sur ses flancs et retourne lécher ma

friandise préférée. Je prends tout mon temps jusqu'à ce qu'elle se trémousse et gémissse.

Quand elle me dit « je t'en prie », je la baise avidement avec ma langue. Il ne faut que quelques coups appuyés et une succion franche de son clitoris pour qu'elle jouisse. Serrant mon visage entre ses jambes, elle jouit contre ma bouche, m'offrant ces bruits si érotiques qui m'ont tant manqué. Je la lèche pendant ses vagues d'orgasme jusqu'à ce que ses cuisses tremblent et qu'elle essaie de m'échapper.

Je me déleste rapidement de mon dernier vêtement, la dernière barrière entre nous. Enfin nu, je plonge à nouveau sur elle et incline mes hanches entre ses cuisses. Je ne m'embarrasse pas d'un préservatif... Nous n'en avons pas besoin. Ma main sur le matelas près de son visage, je lève un coude afin de ne pas l'écraser sous mon poids et empoigne mon membre de l'autre main. Je frissonne à l'avance quand je caresse ses replis avec mon extrémité moite, me lubrifiant à la source de son excitation. Elle pose une main sur ma nuque tandis que j'aligne nos corps et entre en elle, là où je me sens chez moi.

Pas le temps pour la douceur, je me retiens depuis trop longtemps. J'aimerais y aller lentement, mais elle est humide et étroite, m'aspirant profondément. Je ne l'embrasse pas, je veux voir ses yeux. Je veux voir ce qu'elle ressent quand je me retire et replonge profondément. J'aspire tous les petits bruits qu'elle émet lorsque je commence à aller et venir. Elle se balance avec moi, suivant mon rythme. Ses soupirs sont doux, délicieux. Il y a quelque chose de pur et de délicat dans ces sons. Je la regarde et l'écoute, plongeant plus profondément et me noyant un peu plus dans les sensations et les sentiments.

Elle me lacère le dos avec ses ongles. Cette petite douleur me fait presque jouir. Je serre les dents, me retenant aussi longtemps que possible. Lorsqu'elle passe une main sur le tatouage que je me suis fait ajouter pour immortaliser mon amour pour elle, effleurant les pétales sur mon épaule, je

ne veux pas que ça s'arrête, mais je me tords déjà sous le plaisir, prêt à me dérober.

Encore quelques coups de reins et je jouis si violemment que je vois presque des étoiles. Perdu dans l'orgasme, propulsé plus haut qu'une montgolfière, je glisse une main entre nos corps et m'occupe de son plaisir. Elle me suit quelques secondes plus tard, comme la queue enflammée d'une comète dans un ciel de minuit. Ses étincelles ravivent des images de bonheur éternel dans les braises mourantes de mon propre feu. Derrière mes paupières closes, je vois les signes de l'infini que Léon et moi dessinions, enfants, avec des bâtons de feu dans les nuits d'hiver. Si on déplaçait le bâton suffisamment vite, cela donnait une image, une boucle ininterrompue. Le charbon rougeoyant au bout du bâton dessinait des images dans le noir, aussi longtemps que nous faisions durer le mouvement. Je ne prévois pas de faire tomber le bâton, jamais, et certainement pas face à Wolfe.

Tout à coup, mon téléphone sonne dans le salon.

Quand on parle du loup...

À regret, je me retire.

— Ne bouge pas.

Je m'éclipse dans la salle de bain, ouvre le robinet et mouille un gant de toilette quand l'eau devient chaude. Cas patiente avec obéissance. Je m'agenouille devant ses jambes et nettoie nos fluides corporels. L'euphorie de nos ébats ne dure pas longtemps, bien vite remplacée par l'instinct de survie et l'adrénaline habituelle qui surviennent avant un combat.

J'embrasse le point de jonction de ses jambes et lui referme les cuisses. Incapable de résister, je dépose un baiser supplémentaire sur son ventre, puis ses seins, et en dernier, ses lèvres. Lui prenant les mains, je la mets en position assise. Elle grimace. Aussitôt, l'inquiétude me tord le ventre.

— Tu vas bien ?

— Ce n'est rien, dit-elle avec un sourire facile. De temps en temps, les points tirent un peu. C'est une sensation normale. Ça devrait s'en aller

quand ils commenceront à disparaître.

Elle enroule les bras autour de ses genoux et ajoute :

— Je vais bien.

En apparence, elle a l'air calme, mais ses mains tremblent légèrement quand elle consulte l'heure à sa montre.

Environ une heure s'est écoulée, c'est trop tôt pour que Wolfe débarque. Mais je préfère être prêt.

Je ne la presse pas. Je fais couler l'eau de la douche et lui lave les cheveux et le corps. Je prends mon temps avec elle, utilisant l'eau chaude et un massage pour l'aider à se calmer et à se détendre. J'en ai besoin, moi aussi. J'ai besoin de ce temps privilégié avec elle.

Quand l'eau devient froide, j'enroule une serviette autour d'elle, la sèche en la tapotant et essore ses cheveux. Lentement, je peigne les longues mèches et termine avec le sèche-cheveux. Elle me regarde dans le miroir, les lèvres entre ses dents quand je laisse tomber la serviette autour de ma taille et rejoins la chambre. Elle me suit en silence, serrant la serviette sur sa poitrine.

Je prends un soutien-gorge propre et un string dans la valise ouverte sur le sol et les lui tends.

— On ferait mieux de s'habiller.

Après m'être dégotté des vêtements propres, j'enfile un boxer. Puis je la laisse s'habiller, me rends dans le salon et ramasse mon jean sur le sol. Je récupère aussi mon téléphone dans ma poche et consulte la notification. Le tracker suit les mouvements de Wolfe. Il est programmé pour envoyer des alertes à certaines distances.

Cas apparaît au chambranle de la porte, en sous-vêtements. Elle ne pose pas de questions. Elle attend.

— Tiens-toi prête, lui dis-je. Il est à moins d'une heure d'ici.

Le cœur serré, j'enfile un jean et un t-shirt vert camouflage pendant que Ian vérifie ce que le mouchard a enregistré via l'application sur son téléphone.

— Que se passe-t-il ? demandé-je.

— C'est Mint qui a appelé Wolfe. Son assistante a utilisé le double de la clé pour déverrouiller la porte.

Je pensais avoir connu la peur après tout ce que Ian et moi avons traversé... Mais ce n'est rien à côté de la peur qui se diffuse comme un poison dans mes veines tandis que je noue les lacets de mes baskets.

Ian est tendu. Ses mouvements sont fluides, mais pressés. Il enfle un t-shirt camouflage assorti, puis un jean. Pendant qu'il met ses bottes, j'inspecte la chambre de mon arme et mets deux boîtes de balles dans mon sac à dos.

Il en fait de même. Après avoir préparé son sac, il me tend deux pilules avec un verre d'eau. Je n'en ai pas besoin, mais je comprends pourquoi il me les donne. Par précaution. Une fois que je les ai avalées, il ouvre mon sac et laisse tomber les pilules à l'intérieur.

Avec une tape sur le sac après l'avoir refermé, il déclare :

— On y va.

Son ordre retentit à mes oreilles, à l'unisson avec les battements de mon cœur dans mes tempes tandis que je suis Ian dans le salon. Il engloutit des sandwiches et des bananes tout en rangeant et nettoyant le chalet. Personne ne saura jamais que nous étions ici. Son plan est de jeter le corps de Wolfe dans le canyon, où les vautours le feront rapidement disparaître. Les hyènes s'occuperont de ses os. Un frisson me parcourt à cette impitoyable pensée.

— Eh, dit-il en m'effleurant la joue. C'est lui ou nous.

J'ai envie de lui répondre que ce n'est pas ce à quoi je pense, mais il me connaît bien.

Il m'attire contre lui et m'embrasse sur les lèvres.

— Tout ira bien pour nous.

J'essaie de sourire.

— Je sais.

— Si tu as des doutes sur...

— Je n'en ai pas.

Il est trop tard, de toute manière. Nous sommes allés trop loin. J'ai cambriolé Mint, et Wolfe est en chemin.

Ian me dévisage pendant un moment. Je ne veux pas qu'il regrette de m'impliquer là-dedans. Ce n'est pas le moment d'être faible.

Redressant les épaules, je déclare :

— Je suis prête. Allons-y.

Se passant les doigts dans les cheveux, il rejoint la fenêtre et regarde le vide, au-dehors.

— Ian.

Il me regarde par-dessus son épaule.

— Je suis prête, répété-je.

Il hoche légèrement la tête. La résignation sur son visage est aussi éloquente que la mienne – il réalise qu'il est trop tard. Nous sommes dans ce pétrin tous les deux. Il n'y aura qu'une seule issue.

Je prends une bouteille d'eau et mon téléphone pendant qu'il pose la tablette sur le plan de travail et diffuse l'enregistrement que nous avons fait hier soir. Nos voix sont fortes. Nous nous disputons. L'enregistrement dure quinze minutes et est programmé pour tourner en boucle. Nous avons testé le son la nuit dernière pour nous assurer que nos voix étaient audibles malgré les fenêtres et la porte fermées.

Le garde a déjà effectué sa ronde, ce matin, il ne reviendra pas avant ce soir. Il y a peu de chances qu'il entende les voix provenant de l'intérieur du chalet.

Je range mon arme dans son fourreau et hisse mon sac à dos sur mon épaule valide – je ne peux pas encore le porter sur mon dos. À cause des points de suture, la lanière vient frotter sur les plaies. Ian glisse son pistolet à l'arrière de sa ceinture, saisit son sac à dos et sort, ouvrant la voie. Je reste sur le qui-vive pendant qu'il verrouille la porte avec le même outil qu'il a utilisé pour retirer le verrou. Prenant soin de marcher sur l'herbe afin de ne pas laisser d'empreintes de pas boueuses sur le sol en ciment, nous progressons jusqu'à un bosquet de noyers de macadamia derrière le chalet.

Il prend mon sac et m'aide à grimper dans l'un des arbres. La tête en arrière, il attend que je sois arrivée sur une branche dans l'ombre des feuilles denses avant de me tendre mon sac. Je le suspends à l'une des branches à côté de moi. Une fois que je m'y suis installée à califourchon, adossée contre le tronc, il descend à petites foulées jusqu'au canyon pour vérifier les alarmes. Il déclenche les détecteurs de mouvement dans un rayon d'un kilomètre. Nous saurons quand Wolfe sera tout près.

Je consulte ma montre et compte les minutes. J'ai l'impression qu'une heure est passée quand il revient.

— Tout est prêt, dit-il calmement quand il atteint l'arbre dans lequel je me cache.

Il choisit le plus proche du mien, saisit une branche et grimpe. Il en a coupé certaines devant ma cachette hier, afin que je puisse le voir s'il a

besoin de communiquer par la gestuelle. Aux regards extérieurs, nous disparaissions derrière le feuillage. Il lève le pouce pour me faire signe et nous éteignons tous deux nos téléphones.

Il n'y a plus rien à faire qu'attendre. Si tout se déroule comme prévu, Wolfe viendra nous chercher dans la cachette que nous avons utilisée la dernière fois qu'Ian était à Rustenburg. Puisque Wolfe ne nous a pas signalés, seuls Hackman et lui sont au courant pour le chalet. C'est un endroit évident où se cacher, un peu trop même, mais Wolfe se dira justement que nous sommes là parce que, d'après lui, nous estimons que c'est trop évident pour lui pour qu'il nous suspecte d'y être revenus.

La sueur coule entre mes omoplates et dans mon décolleté. L'écorce de la branche me rentre dans les fesses. J'ai du mal à garder l'équilibre. Après quelques minutes, mes muscles se contractent. Je bouge légèrement et les branches bruissent. Ian pose un doigt sur ses lèvres, m'intimant d'un geste de rester tranquille.

Une file de fourmis progresse sur le côté d'une branche. Certaines d'entre elles s'aventurent hors de leur chemin pour grimper sur ma jambe. Un pincement douloureux se fait sentir dans mon flanc. La brûlure m'arrache un cri sourd. Je me frappe la côte, manquant dégringoler au sol. M'agrippant au tronc derrière moi, je parviens de justesse à garder l'équilibre. Une fois certaine de ne pas tomber, je soulève l'ourlet de mon t-shirt. Ma peau porte une marque rouge, une morsure de fourmi.

Tandis que j'inspecte la cause de la piqûre, une autre se faufile sous la ceinture de mon jean. Je l'expulse d'une chiquenaude.

Ian me lance un regard inquiet.

— Quoi ? me demande-t-il silencieusement en remuant les lèvres.

Je secoue la tête, indiquant que tout va bien.

Une autre fourmi me mord juste au moment Ian vérifie son téléphone et lève un doigt.

Merde.

C'est le signal. Wolfe vient de déclencher l'alarme. Il est à un kilomètre.

Je me débarrasse des insectes d'un geste de la main tout en me retenant à la branche supérieure. Les feuilles s'agitent et bruissent. Je suis en train de faire du bruit, mais je ferais mieux de me débarrasser de ces empêcheurs de tourner en rond avant que Wolfe soit suffisamment proche pour remarquer l'agitation dans l'arbre.

Presque suspendue à la branche du dessus, je balaie la mienne du pied pour chasser autant de fourmis que possible. Quand je n'en aperçois plus, je me repositionne sur mon perchoir. Quelques feuilles volettent jusqu'au sol à cause de mes mouvements frénétiques. Je suis l'exemple de Ian, dégainant mon arme et enlevant rapidement la sécurité. Les feuilles et les brindilles finissent par retrouver l'immobilité.

Un faucon lance un cri perçant au sommet de la montagne. Nos voix enflammées proviennent du chalet, troublant le gazouillis paisible des oiseaux dans les acacias. Mon cœur cogne violemment dans ma poitrine – le bruit le plus fort que n'importe quel autre à mes oreilles. Une branche craque. Je me fige. Le battement de mon cœur augmente crescendo. Je n'ose pas faire un mouvement, de peur de me trahir. Je cesse même de respirer. Je garde les yeux rivés sur Ian. Son expression est alerte, mais calme. Il est aussi immobile qu'une statue sur sa branche, la main sur son arme. Son assurance paisible m'aide à me maîtriser.

Des feuilles craquent non loin de là. Je ferme vivement les paupières, puisant le courage au fond de moi. À force de retenir ma respiration, j'ai mal aux poumons et je finis par ne plus avoir le choix. Il faut que j'inspire. Mon souffle devient irrégulier et mon cœur proteste sous l'effet du stress. Au lieu de respirer bruyamment par le nez, je respire par la bouche.

Les feuilles tombées sous l'arbre après tous mes mouvements craquent sous une semelle. Une chaussure de ville noire apparaît dans mon champ de vision. Puis une tête blonde. Wolfe... Il reste baissé, avançant discrètement juste en dessous de moi, un Glock braqué devant lui.

Les feuilles vertes sur l'herbe sont un indice flagrant, car les feuilles vertes ne tombent pas d'elles-mêmes. Si Wolfe les remarque, il lèvera les yeux. Je garde mon arme pointée sur sa tête. Le simple fait de respirer demande un tel effort à mon corps que c'est presque un miracle que ma main reste stable. Je pose le doigt sur la gâchette quand Wolfe avance à nouveau d'un pas. Ian secoue légèrement la tête en me regardant. Je sens mon cœur battre dans ma gorge, attendant que Wolfe remarque les feuilles, mais de toute évidence, il n'est pas un bon pisteur. Son attention reste orientée vers le chalet.

J'ai une bonne visée, je pourrais appuyer sur la détente maintenant. La seule chose qui m'en empêche, c'est ma promesse faite à Ian de le laisser faire. Un navire n'a qu'un seul capitaine. Je lui ai promis ma confiance et je la lui accorde en attendant le signal. Pourtant, il ne bouge pas. Il est assis, immobile, alors que Wolfe se déplace sous son arbre.

Fais-le. Donne-moi le signal, Ian !

Wolfe avance vers le côté du chalet, mais Ian ne fait toujours aucun mouvement. Encore quelques pas et l'occasion nous aura filé sous le nez. Je ne remets pas en cause la décision de Ian, je ne le distrais pas en faisant la rebelle. Je continue de lui accorder ma confiance. C'est ce dont il a besoin pour exécuter cette mission. C'est ainsi qu'a opéré avec succès son gang. Ils se faisaient confiance. Jusqu'à ce que j'arrive et fasse tout foirer. Clignant des yeux pour en évacuer la sueur, je supprime cette pensée aussi rapidement qu'elle s'est formée. Ce qui est arrivé est arrivé. Ressasser les événements n'y changera rien. Et cela ne m'aide certainement pas à me concentrer.

Wolfe marche à pas lents autour du chalet, regardant par les fenêtres. Comme nous avons tiré les rideaux, il ne peut pas voir à l'intérieur. Après l'avoir contourné, il s'arrête à la porte. Ian lève une main, me faisant signe d'attendre. Est-ce que Wolfe va ouvrir la porte d'un coup de pied ? Va-t-il

tirer sur la serrure et débouler à l'intérieur, espérant vider son chargeur sur nos corps ?

Il regarde autour de lui à la recherche de quelque chose. Quand il repère la structure en brique du barbecue, près du chalet, il y court et prend une longue branche épaisse dans le bois à brûler entassé en dessous.

Que prévoit-il de faire avec ça ?

J'ai bientôt ma réponse quand il le plante entre la poignée de la porte et le sol, barrant ainsi la porte. Il croit nous piéger à l'intérieur. Je m'attends à un tas de choses, qu'il brise une fenêtre ou tire dedans, mais pas au briquet qu'il sort de sa poche. Le toit en chaume s'étend assez bas aux coins du chalet. Il allume d'abord le coin gauche, puis le droit.

Rien ne brûle aussi bien que l'herbe sèche. En un rien de temps, les flammes s'élèvent sur les côtés du toit. Son plan n'est pas de nous enfumer. Non, il veut nous brûler vifs. Voilà pourquoi il a bloqué la porte.

Reculant de quelques pas, il étudie son œuvre tandis que le toit entier prend feu. L'embrasement est rapide. Le chalet sera en cendres en quelques minutes. Le grondement des flammes et le gémissement de l'herbe étouffent le bruit de nos voix enregistrées. Il recule encore, sans doute pour éviter la chaleur. Il prévoit de rester là, de s'assurer que nous ne nous en sortirons pas.

Tandis que Wolfe contemple toujours la progression rapide de l'incendie, Ian glisse jusqu'en bas de l'arbre, agile et silencieux comme un serpent. En cinq longues enjambées, il est derrière Wolfe, le canon de son arme pressé contre sa nuque. L'inspecteur sursaute, s'immobilise.

— Lâche ça, dit Ian.

Les bras de Wolfe s'écartent, le Glock collé dans sa main droite, mais il ne le laisse pas tomber. Il sait qu'il est un homme mort. Au lieu de quoi, il ramène violemment son coude vers l'arrière. Ian est rapide. Il saute sur le côté, esquivant le coup. À la seconde où Ian est distrait, Wolfe fait volte-face. Un hurlement reste coincé dans ma gorge. Je lâche ma branche,

tombant sur mes pieds en même temps que le tir part. Wolfe trébuche, faisant tomber le Glock sur le sol. Le canon de l'arme de Ian fume. Du sang s'écoule du poignet de Wolfe, retombant mollement sur le côté.

Je cours aussi vite que possible tout en pointant mon pistolet sur Wolfe, au cas où il aurait une autre arme. Quand j'arrive sur eux, à bout de souffle, les deux hommes se font face, la haine brûlant dans leurs yeux tout comme l'incendie qui dévore le ciel derrière eux.

Wolfe serre les dents, son poignet en sang contre son torse.

Ian m'envoie le Glock d'un coup de pied.

— Prends son arme.

Je le ramasse sans détourner les yeux des deux hommes. Wolfe affiche un regard qui me fait peur. C'est le regard d'un homme qui n'a rien à perdre.

— Vraiment, Wolfe ? fait Ian, prenant une posture bien campée. Vous vous êtes vraiment rabaissé aussi bas que le meurtre ? Votre obsession pour me coincer va aussi loin que ça ?

Wolfe grimace. Du sang goutte de ses doigts et lui entache la chemise.

— Certains sacrifices sont nécessaires pour la justice.

— C'est ce qu'était Nick ? demandé-je. Un sacrifice ?

Wolfe grogne.

— Ce n'est pas comme si le monde était devenu pire sans lui. Regardez les choses en face : sa triste existence ne sera pas regrettée. Au contraire, j'ai rendu service à sa femme. J'ai entendu dire qu'elle s'était déjà remariée.

— Et qui a fait de vous un dieu ? m'exclamé-je.

Wolfe se met à rire.

— Regardez autour de vous. Il n'existe aucun dieu.

Je m'approche d'un pas, pointant mon arme vers son ventre.

— Pourquoi Nick ? Qu'espériez-vous réussir en piégeant Ian ?

— Nick n'était pas une affaire personnelle, répond-il avec détachement. Il a juste créé le mobile parfait en vous renvoyant. Le meurtre trouve toujours sa priorité dans la force.

En d'autres termes, son affaire était prioritaire. Ce n'est pas uniquement cela qu'il a gagné dans ce meurtre, il s'en est servi pour me manipuler en m'acculant, l'utilisant pour me menacer et prétextant une arrestation en tant que complice si je ne coopérais pas. Il pensait que si je croyais que Ian avait tué Nick, alors j'aurais espionné Ian pour lui.

Le chalet gémit. Le haut du toit cède, propageant des étincelles et de la fumée dans les airs.

Ian presse le canon entre les yeux de Wolfe.

— Qui étaient les deux hommes avec vous ?

Voilà pourquoi Ian ne voulait pas que je tire sur Wolfe. Il lui fallait d'abord des réponses.

— Personne.

Ian appuie plus fort le canon, faisant pencher la tête de Wolfe en arrière d'un coup sec.

— Je veux des noms.

— Je ne connais pas leurs noms, répond l'inspecteur dont la nuque craque. Je les ai choisis parmi des intérimaires.

— Où ça ?

— Là où les hommes sans emploi se rassemblent, devant les chantiers, dans l'espoir d'obtenir un boulot pour la journée.

Ian plisse les yeux.

— Qu'est-ce que vous leur avez raconté ?

— Rien. Je leur ai offert mille dollars chacun. À ce prix-là, ils étaient suffisamment contents pour garder le silence.

— Où sont-ils maintenant ?

— Au fond du barrage.

— J'aurais pu vous pardonner de me piéger, mais accuser Cas de complicité ?

Le feu qui fait rage dans le dos de Wolfe se reflète dans les yeux bruns de Ian.

— Risquer sa vie pour m'espionner ?

— Et alors ? s'esclaffe Wolfe. Vous allez tirer ? Vous avez toujours été un petit merdeux de voleur, mais nous savons tous les deux que vous n'êtes pas un tueur. Vous n'avez pas ça dans le sang.

Un sourire s'étend sur le visage de Ian.

— C'est là où vous faites erreur, Wolfe. Ça a toujours été en moi. Pendant toutes ces années où vous m'avez traqué, je suis parvenu à maîtriser cette partie de moi jusqu'à ce que je perde la seule chose qui compte...

Le rire de Wolfe s'éteint et il perd son rictus.

— J'ai déjà tué pour elle, continue Ian. Ça change quoi, un meurtre de plus ?

J'avance d'un pas.

— Tu oublies une chose, dis-je. Wolfe est à moi.

Ce dernier détourne alors son regard vers moi.

— Vous avez toujours été de mèche avec eux.

— Vous m'avez manipulée dans votre intérêt, une intention bien égoïste. Vous n'aviez aucun droit de me mettre dans cette position comme vous l'avez fait.

Il s'humecte les lèvres.

— J'ai vu clair dans votre bluff, Blondie. La preuve que vous maintenez au-dessus de ma tête n'aurait jamais atterri nulle part, tout comme aucun de vous ne va me tuer. Si vous croyez que la justice sera faite en me dénonçant, réfléchissez-y encore. L'unité spéciale n'accepte pas la faiblesse. Ils glisseront cet incident sous le tapis et mettront le double d'hommes à vos trousses. Vous finirez dans une prison de haute sécurité et ne vivrez pas plus

d'une semaine... L'unité a les moyens de régler leur compte aux criminels, là-bas. Rendez-vous et je vous proposerai un marché. Je vous transférerai au service correctionnel du Cap et je m'assurerai de votre sécurité.

— Vous devez vraiment me prendre pour un abruti, rétorque Ian. Désolé, Wolfe, pas de marché.

La déception sur le visage de Wolfe est frappante. Avant que je puisse cligner des paupières, il bondit et me plaque au sol. Pour un homme avec la main blessée, il est curieusement fort. Nous roulons dans l'herbe – un foisonnement d'arbres, de ciel et de flammes défile devant mes yeux. La pointe des branches me lacère à travers mon t-shirt, mais je parviens à m'arrêter sur le dos. Wolfe appuie le coude de son bras blessé sur ma gorge et essaie d'atteindre quelque chose à l'arrière de sa ceinture. J'ai lâché son Glock, ne me cramponnant qu'à ma propre arme, mais elle est piégée entre nos deux corps. La lame d'un couteau apparaît devant moi quand il lève le bras.

Tchac !

Des points rouges apparaissent dans ma vision. Du sang éclabousse mon visage et mon cou.

Wolfe se tient immobile. Son corps ramollit sur le mien. Je lutte pour respirer et me libérer du poids mort qui me saigne sur la peau. Ian apparaît au-dessus, un masque furibond sur le visage. Saisissant le bras de Wolfe, il jette son corps sur le côté. Je m'efforce de quitter le sol et de me mettre sur mes pieds.

— Tu vas bien ? fait Ian en me prenant par les coudes pour m'immobiliser.

Je passe une main sur mon visage. Il est humide. Ian me regarde fixement, calmement, sa peau habituellement hâlée soudain livide.

Je regarde le corps étendu sur l'herbe. Ian lui a tiré dessus pile dans la tempe, faisant ressortir son cerveau de l'autre côté.

Posant mon visage contre son torse, il m'ordonne d'une voix ferme :

— Ne regarde pas.

Je le repousse.

— Il était censé être à moi. C'est moi qui devais appuyer sur la détente.

Il retire son t-shirt et m'essuie ce qui me mouille le visage.

— Tu croyais vraiment que j'allais te laisser te salir les mains ? fait-il en riant. Je te l'ai dit, c'est mon boulot.

Sa voix se radoucit lorsqu'il s'enquiert :

— Comment vas-tu ?

Lui repoussant les mains, je réponds :

— Je vais bien. On ferait mieux de bouger. Les gardes verront la fumée. On n'a pas beaucoup de temps.

— Je m'occuperai de lui, dit-il en désignant le corps de Wolfe. Va chercher ton sac.

Alors que je cours jusqu'à l'arbre, j'entends un bruit au-delà du feu. Une sirène. Je m'arrête net et me tourne vers Ian. Non, pas *une* sirène. Plusieurs.

Et merde !

Nous tournons tous les deux la tête en direction de la route. Des lumières bleues sont visibles à travers les arbres. Il doit y avoir au moins cinq voitures. Elles sont déjà sur la propriété, à moins d'un kilomètre.

Ian me regarde fixement, les traits de son visage se tendent et son corps devient rigide. Sa détermination ne fait pas le moindre doute. Il fait passer son t-shirt ensanglanté par-dessus sa tête avec des gestes saccadés, saisit le Glock de Wolfe et accourt sous l'arbre où je me tiens, pétrifiée.

— Écoute-moi, dit-il, me prenant le visage avec une arme dans chaque main. Il faut qu'on coure jusqu'à l'hélicoptère. On peut y arriver.

— Et le corps ?

Ian a récupéré le Glock sur lequel se trouvent mes empreintes, mais... et si j'avais laissé d'autres traces d'ADN derrière moi, comme mes cheveux ?

Il me secoue doucement.

— Ça n’a pas d’importance pour l’instant.

Il glisse les armes à l’arrière de sa ceinture, se hisse sur une branche et attrape son sac à dos.

Je le prends quand il le laisse tomber.

— Viens Cas, dit-il en sautant au sol. Reste derrière moi.

Puis il se tourne vers le canyon et commence à courir. Je le suis, aussi proche de lui que possible. Il ne court pas à toute vitesse, mais la distance entre nous grandit en dépit de mes efforts. Ça me fait mal de respirer. Mon cœur palpite dans ma poitrine, menaçant de faire une nouvelle grève.

C’est inutile... Je ne peux pas continuer.

Quand nous atteignons la rivière, mes poumons sont en feu. Je respire difficilement, prise de vertige à cause du manque d’oxygène. Je n’arriverai pas à grimper au sommet de la cascade.

Ian s’arrête et se retourne. Des cris retentissent, provenant du chalet. Il me regarde une seule fois avant de revenir en courant et de me porter sur son épaule. Le sentier est étroit et caillouteux. C’est déjà assez difficile de garder son équilibre en courant, encore plus avec un poids jeté sur l’épaule. Mon corps rebondit, ma blessure me fait mal. Une sensation de suffocation me submerge. La panique s’installe. Mes poumons menacent d’arrêter de fonctionner.

Le sac à dos glisse de mon épaule et frappe le sol. Ian s’arrête.

— Laisse-le, lui dis-je.

— Tes pilules.

Ma voix est aussi faible que je le suis réellement :

— Ian, attends.

En percevant mon intonation, il s’immobilise.

— Fais-moi descendre, supplié-je. Je n’arrive pas à respirer.

Il me fait glisser jusqu’au sol, prenant mon visage dans ses mains et cherchant à ce que je le regarde dans les yeux quand il dit :

— Tu peux y arriver, poupée.

Non, je ne peux pas. Son air déboussolé signifie qu'il connaît la vérité autant que moi.

Il secoue la tête, niant les faits qui s'imposent à nous.

— Je te porterai.

Le sentier est raide. Il y a une corniche rocheuse où il faut se tenir à deux mains. Il ne peut pas me porter et grimper jusqu'au sommet.

— Ian...

Je prends ses mains et les retire de mon visage.

— Vas-y. Cours.

Ses traits se durcissent.

— Je ne te laisserai pas.

— S'il te plaît, je t'en supplie.

Il est en excellente forme, il pourra facilement courir jusqu'au canyon et monter dans l'hélicoptère avant que les policiers ne l'attrapent.

— Tu viens avec moi, décrète-t-il.

Lui serrant les mains, je lui dis ce qu'il ne veut pas admettre :

— Je ne vais pas y arriver. Va-t'en ! Ne les laisse pas t'attraper. Tu me dois au moins ça.

— Non.

Il me caresse la joue du pouce de sa main libre.

— Je ne t'abandonne pas.

Les mots qu'il a prononcés le soir où il m'a enlevée me trottent dans la tête. Il avait dit qu'il se battrait bec et ongles pour moi, qu'il tuerait pour me protéger. Il y a cinq voitures là-bas et Dieu sait combien de flics. Il n'a aucune chance. Ils le tueraient.

— Ian, dis-je en commençant à pleurer. Ne fais pas ça.

— Chuuut, répond-il en s'asseyant à côté de moi, un bras sur mon épaule. Je suis là.

Mes larmes coulent de plus belle.

— Je t'en prie, ne les laisse pas te tuer. Je n'arriverai pas à y survivre, est-ce que tu comprends ?

La lumière dans ses yeux est douce lorsqu'il m'embrasse le haut du crâne.

— Mieux que tu ne le sauras jamais.

Les cris se rapprochent. Des aboiements... Ils ont amené des chiens pisteurs.

— Alors vas-y, dis-je. Je t'en prie.

Son visage est résigné quand il jette le Glock et son arme dans la rivière. Lorsqu'il tend la main, paume ouverte, je lui donne mon arme qu'il jette à son tour. Il m'observe, me transmettant tout son courage avec un sourire tendre tandis que les aboiements deviennent plus forts et que des uniformes bleus apparaissent à travers la végétation, sur le sentier.

Soutenant mon regard, il se met à genoux et pose ses mains derrière la tête. Cette posture me brise le cœur... Ian est fort et fier. Se mettre à genoux ne lui ressemble pas.

Les policiers débouchent du virage.

— Ils sont là !

— À terre ! À terre maintenant !

Des armes sont pointées sur nous de toutes les directions. Les chiens tirent sur leurs laisses.

— Ne tirez pas ! dit Ian. Nous ne sommes pas armés.

Un homme en habits de civil passe devant.

— Allonge-toi les mains derrière la tête, sale enfoiré de tueur de flic.

Hackman.

— À terre ! me crie l'un des agents en uniforme.

— Fais ce qu'ils disent, me souffle Ian en s'allongeant sur la terre.

Je m'abaisse sans quitter des yeux le visage de Ian lorsque l'on m'empoigne les bras.

Hackman marche sur l'épaule de Ian, le maintenant au sol pendant que l'un de ses collègues lui tire les bras derrière le dos et fait claquer des menottes à ses poignets.

Le sourire que m'adresse Ian ne faiblit pas. Il ne détourne pas le regard quand ils le hissent sur ses pieds. Il n'y a pas de regret dans ses yeux lorsqu'ils pressent le canon d'une arme entre ses omoplates. La chaleur dans ces abîmes bruns me fait comprendre les mots qu'il ne peut pas dire à voix haute. Il ne regrette pas de m'avoir embrassée ni d'avoir été en moi. Il n'est pas désolé de m'avoir emmenée. Si on lui redonnait une chance, il referait la même chose. Je soutiens son regard, cette vérité, espérant qu'elle me donnera de la force alors qu'ils lui font descendre le sentier en lui aboyant dessus.

— Avance !

Il trébuche, me regarde.

— Regarde devant toi !

Des sirènes de pompier se font entendre au loin.

Quelqu'un me tire à mon tour sur mes pieds. Je serre les dents quand la douleur se manifeste dans mon épaule blessée qui se déboîte presque sous la force. Je me raccroche au peu de force qu'il me reste, pas pour moi mais pour l'homme que j'aime. Je meurs dix fois alors qu'ils le conduisent sur le sentier, les mains menottées, totalement impuissant. Le voir comme ça me fait mal, comme de voir un lion chassé et mis en cage. Ça me fait mal de voir l'abattement sur son beau visage quand ils le poussent à l'arrière d'une voiture de police. Ça me fait mal de voir l'insaisissable et intouchable Ian Hart se rendre.

La police m’emmène au poste de Rustenburg et m’enferme dans l’unique cellule de détention. Ils ont conduit Cas dans une autre voiture.

Une heure est passée.

Ils doivent l’interroger dans le bureau. Ils prendront sa déclaration en premier, avant de venir pour la mienne. C’est comme ça que ça fonctionne, ils me diront qu’elle s’est confessée pour me mettre la pression et que je fasse la même chose. Ils me diront qu’elle témoignera contre moi et comment ça se passera au tribunal. C’est un jeu de manipulation visant à nous monter l’un contre l’autre dans l’espoir d’obtenir l’aveu d’une culpabilité.

La cellule est une pièce bétonnée avec une fenêtre étroite proche du plafond. Le seul meuble est un banc de bois. La fenêtre est bloquée par des barreaux de fer. La porte est en métal. Incassable. Ils sont venus me chercher et m’ont pris ma ceinture et mes chaussures avant de me jeter à l’intérieur. Je n’ai pas d’arme et rien que je puisse utiliser pour crocheter la serrure. Même si j’y parvenais, un garde armé est posté de l’autre côté.

Je fais les cent pas, rongé par l’inquiétude pour Cas. Elle a passé plus de temps dans un poste de police qu’elle ne l’aurait dû, à cause de moi. J’espère sincèrement qu’elle va bien... Je ne doute pas qu’elle puisse se défendre toute seule. Cette femme, jolie et fragile, est plus forte que la

plupart des mecs que je connais. Elle est forte là où ça compte vraiment, dans la tête et dans le cœur. Ce qui m'inquiète, c'est sa santé et la façon dont ils la traitent. S'ils posent leurs sales pattes sur elle, je jure que... que je sois derrière les barreaux ou pas, je trouverai un moyen de les tuer tous.

D'après la position du soleil dans le ciel, il est quatre heures. On se croirait dans un four avec cette fenêtre que je ne peux pas ouvrir. Des taches sombres sont visibles aux aisselles de mon t-shirt. Le devant est recouvert de rouge après que j'ai essuyé le visage de Cas. Dans mon esprit, je la revois avec le sang qui a éclaboussé sa peau de porcelaine et recouvert ses cheveux. Cette image me tuerait presque. J'allais mettre Wolfe à genoux et le forcer à lui présenter ses excuses, cette pourriture, ce raté, ce sale sac à merde. Je suis encore énervé d'avoir dû lui tirer dessus avant d'avoir l'occasion de le faire ramper.

Une clé tinte dans la serrure de l'autre côté de la porte. Le métal grince lorsqu'elle s'ouvre. Hackman se tient sur le seuil. Quand Wolfe a emmené Cas pour un interrogatoire, j'avais vérifié quels inspecteurs locaux étaient sur l'affaire. Wolfe était au siège social à Pretoria, mais Hackman est né et a grandi à Rustenburg.

Je jauge le détective. Wolfe était véreux, mais selon les rapports sur Hackman, celui-ci a toujours suivi les règles. Enfin, c'était avant qu'il fasse équipe avec Wolfe.

— Assis, ordonne Hackman en désignant le banc.

L'ordre n'est pas donné pour mon confort mais pour sa sécurité. Je m'en approche et m'y assois, le dos contre le mur, jambes tendues.

Hackman entre, suivi d'un agent armé. Un autre apporte une chaise et un petit bureau à l'intérieur avant de sortir et de verrouiller la porte derrière lui.

— Si vous tentez quoi que ce soit, il vous tirera dans la tête, dit Hackman en désignant du pouce le policier qui se tient au garde-à-vous devant la porte. Sans se poser la question.

Il ricane, comme s'il préférerait me tuer plutôt que de m'interroger.

— C'est clair ?

J'écarte de mon visage les cheveux trempés de sueur et lui adresse un sourire, histoire de le provoquer.

— Comme de l'eau de roche.

Il désigne la caméra dans un coin du plafond.

— Tout est enregistré.

Mon sourire redouble.

— Naturellement.

Les dents serrées, il s'assied sur la chaise et abat un bloc-notes sur le bureau.

— On a déjà pris la déclaration de mademoiselle Joubert. C'est dans votre intérêt de coopérer. Elle a tout avoué.

Tout, c'est vaste et très vague. Je me penche en avant, les coudes sur mes genoux.

— Comment va-t-elle ?

Il me dévisage.

— Elle a une maladie cardiaque.

— Je suis au courant.

Il fait la moue, puis au bout d'un moment, il me dit :

— Elle va bien.

Je hoche la tête. Bien. Voilà qui calme la principale de mes préoccupations.

— Vous voudriez bien m'expliquer comment elle est miraculeusement revenue d'entre les morts ? demande-t-il. Ce sera intéressant d'entendre votre version de l'histoire.

Je ne réponds pas.

— Falsifier un certificat de décès, c'est un crime très sérieux, mais ça n'a rien à voir avec le meurtre d'un inspecteur de haut rang.

Comme je ne mords toujours pas à l'hameçon, il joint ses mains sur la table.

— Allez, Hart. Vous savez comment ça fonctionne.

— En vérité, non.

Je lui lance un autre petit sourire.

— C'est ma première arrestation. Félicitations. Vous avez attrapé le chef du tristement célèbre gang Phantom. C'est une belle médaille, inspecteur Hackman.

À la mention de son nom, ses narines se dilatent.

— J'imagine qu'une promotion est au programme, ajouté-je. Que vont-ils vous offrir ? L'unité des enquêtes spéciales ? Peut-être qu'ils ne vous laisseront même pas choisir... J'ai entendu dire que le poste du Cap était une affectation très convoitée...

Ses épaules osseuses deviennent rigides.

— On a fait ses devoirs, à ce que je vois !

Je hausse les épaules.

— Je voulais savoir qui terrorisait ma femme.

Il cligne des yeux. Coupable ! Se tournant vers le flic posté à la porte, il dit :

— Allez chercher une tasse de café pour monsieur Hart. J'ai le sentiment qu'il parlera plus librement avec de la caféine dans l'organisme. N'est-ce pas, monsieur Hart ?

— Oui, dis-je d'une voix traînante, jouant son jeu.

L'agent frappe à la porte. Quand elle s'ouvre, il s'en va. La clé tinte dans la serrure de l'autre côté.

— Ne tentez rien, m'avertit Hackman. Vous n'en sortirez pas vivant.

— Ne vous en faites pas, dis-je avec un sourire moqueur. Je suis bien conscient des faits.

Je ne prévois pas de me faire tuer, ce ne serait pas dans l'intérêt de Cas que je meure.

Il prend son téléphone dans sa poche et ordonne sèchement de couper la caméra. Il n'aurait pas pu donner un plus fort aveu de culpabilité.

Écartant son téléphone, il me dit :

— Nous sommes en privé. Parlez.

— Vous étiez d'accord avec les méthodes de Wolfe ? demandé-je en le regardant attentivement.

Il cligne à nouveau des paupières avant de prendre une mine renfrognée.

— C'est moi qui pose les questions ici.

Je joins les mains devant mon visage.

— Je me demandais juste... Comment saviez-vous qu'il se passait des choses au chalet ?

Ses lèvres se retroussent.

— Vous avez un problème d'audition ! J'ai dit que c'était moi qui posais les questions !

— Voilà comment ça va marcher... dis-je en m'adossant de nouveau contre le mur. Vous me donnez quelque chose et je vous donne autre chose en retour. C'est simple.

Sa mâchoire tressaille lorsqu'il serre les dents.

— Vous allez tomber pour meurtre.

— Vraiment ? Personne ne m'a vu tirer sur Wolfe. Vous n'avez pas l'arme du crime. Vous êtes en train de vous baser sur des suppositions, inspecteur Hackman.

À ses poings serrés, je sais que Cas n'a rien avoué. Que dalle. Il bluffait.

Au bout d'un moment, il dit :

— Bien. Je veux savoir ce que faisait là-bas l'inspecteur Wolfe, seul.

— Je vous le dirai quand vous aurez répondu à ma question. Comment saviez-vous qu'il se passait quelque chose à Kloof ?

Il soupire.

— Monsieur Mint Vesser a rapporté un cambriolage. Il a dit que mademoiselle Joubert l'avait tenu en joue et dérobé un sac de diamants

dans son coffre. Quand un gardien de Kloof a signalé un incendie, j'ai trouvé cela étrange, quelques heures après un sérieux cambriolage au lieu même que vous utilisiez comme cachette autrefois...

— Et vous avez décidé de vérifier ça.

— Oui. À votre tour. Que faisait là-bas l'inspecteur Wolfe tout seul ?

Je croise les bras.

— Monsieur Visser ne vous l'a pas dit ?

— Il a dit qu'il avait appelé Wolfe pour le prévenir de la visite de mademoiselle Joubert.

Je tapote mon nez du doigt.

— Mais vous avez flairé un truc. Vous saviez qu'il y avait plus que ça.

— Je vous ai dit ce que vous vouliez savoir. Bordel, que se passe-t-il, Hart ?

Aspirant à travers les dents, je le dévisage.

— Il faut que je sache autre chose... Pourquoi étiez-vous d'accord avec le plan de Wolfe, celui où Cas devait m'espionner ?

Il remue sur sa chaise.

— Vous savez de quoi ça aura l'air pour vous si cette information sort d'ici, dis-je. Ce que vous avez fait était illégal. Ça pourrait gâcher vos chances d'entrer à l'unité spéciale après tout... La retraite au Cap ne sera définitivement pas une option.

Il jette un coup d'œil à la porte.

— J'étais contre.

— Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez rien dit quand Wolfe a fait cette proposition ridicule ? Oh, attendez... Ce n'était pas une proposition. Il a fait du chantage et menacé Cas d'obtempérer. Vous ne lui avez pas laissé le choix...

Il tire sur sa cravate.

— Écoutez, je n'aimais pas ça, mais Wolfe était un grand parmi les détectives et j'étais...

Il hésite.

— J'étais intimidé. Au début, ajoute-t-il précipitamment.

— Que s'est-il passé ? demandé-je d'une voix traînante. Votre conscience vous a rattrapé ?

Son visage devient rouge.

— Vous avez dit que vous coopéreriez si je vous disais ce que vous vouliez savoir. Pas question que je reste assis là à me faire interroger et juger par un putain d'assassin de flic !

— Calmez-vous, Hackman. On dirait que vous allez faire une attaque. Je vous dirai ce que vous voulez savoir.

Il lève un doigt.

— Est-ce un genre de jeu malsain...

— On est loin d'être dans un jeu.

— Je suivrai le mouvement, peu importe ce que c'est... pour l'instant. Mais sachez une chose : si vous jouez avec moi, je m'assurerai qu'ils vous mettent à l'isolement tous les deux, vous et votre copine, quand ils vous feront coffrer pour le restant de vos jours.

— Je suis presque certain que c'est illégal, ça aussi, dis-je d'un ton narquois.

Étendant ses griffes sur le bureau, il se penche en avant.

— C'est vrai, mais qui le saura ? C'est toute la beauté de l'isolement. Vous n'avez personne à qui vous plaindre.

Je ricane.

— Les menaces ne vous mèneront nulle part, inspecteur. Au contraire, vous jouez au même jeu que Wolfe. Vous pouvez sortir d'ici maintenant et espérer le meilleur. Je vous assure, j'ai un très bon avocat.

— Même le meilleur avocat du monde ne pourra pas vous faire sortir cette fois. Vous allez purger tous les deux.

— Pour vol, peut-être. Vous devez encore prouver que nous sommes coupables de meurtre.

Il frappe du poing sur le bureau.

— Après la disparition de mademoiselle Joubert, j'ai dit à l'inspecteur Wolfe que je ne ferais rien de plus qui puisse nous revenir droit dans la tête. Quoi qu'il en soit, j'étais uniquement impliqué dans les crimes ayant eu lieu dans ma zone géographique. À la minute où mademoiselle Joubert nous a glissé entre les doigts, Wolfe est rentré au siège et a continué avec son affaire. J'ai suivi sa progression pour voir s'il y avait la moindre nouvelle preuve concernant le braquage à Sun City ou le meurtre du directeur de banque, mais tout ce que j'ai eu, c'est la vilaine suspicion que Wolfe cachait quelque chose.

Après ce long discours, il reprend son souffle.

— Voilà. Je vous ai donné ce que vous vouliez. Je ne vous le redemanderai pas... Pourquoi l'inspecteur Wolfe est-il allé seul au chalet ? Pourquoi n'a-t-il pas appelé les renforts ?

J'ai un bon sixième sens pour les mensonges, et ce n'est pas ce que me sert Hackman. Tant mieux, parce que ce que j'ai en tête ne fonctionnera pas si j'ai en face un policier véreux. Si je veux m'en tirer, j'ai besoin de quelqu'un qui joue selon les règles.

— Vous savez ce que je crois ? dit-il. Je crois que vous avez posé un piège pour l'inspecteur Wolfe. Mademoiselle Joubert a volé les diamants, sachant que monsieur Visser appellerait Wolfe. Ce dernier a dit à monsieur Visser ne pas appeler la police locale, qu'il s'en occuperait. Seulement, Wolfe n'a pas rapporté ce vol. Heureusement pour moi, Visser était bien trop préoccupé par ses diamants pour ne faire confiance qu'à un seul détective. Il a appelé le poste de police et déclaré le vol. Il est clair que vous vouliez que Wolfe vienne à vous. C'est pourquoi vous êtes retournés à Kloof. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi.

Bien sûr, si mon téléphone n'avait pas été éteint, j'aurais su que Mint avait appelé la police locale. La police n'a pas trouvé le mouchard au magasin, autrement Hackman l'aurait mentionné. S'ils font leur boulot

aussi bien qu'ils le devraient, ils le trouveront quand ils chercheront les empreintes digitales et passeront le magasin au peigne fin. D'ici là, ça n'aura plus d'importance, car Hackman saura déjà pourquoi nous l'y avons mis.

Lui jetant un coup d'œil, je dis :

— Vous avez raison. C'était un piège. Nous espérions que Wolfe viendrait seul. Vous voulez savoir pourquoi ? Parce que Wolfe allait nous tuer s'il nous trouvait en premier.

Il rit.

— Vous êtes cinglé.

— Cas avait une preuve accablante contre Wolfe, un élément qui n'allait pas seulement prouver que mon gang était innocent du meurtre du directeur de banque, mais aussi la culpabilité de Wolfe là-dedans.

Il me fixe du regard comme si j'étais un extra-terrestre venant de m'écraser sur le toit avec mon vaisseau spatial.

— Ça, c'est une sacrée accusation...

— Comme je l'ai dit, nous avons la preuve qui la confirme.

— Quelle preuve ?

— Une photo provenant de la caméra de sécurité prise le jour du vol. Le meurtrier portait des boutons de manchette de l'unité d'enquêtes spéciales.

Hackman blêmit. Le silence s'étire pendant qu'il digère l'information. Après une autre fraction de seconde, il inspire profondément et expire par le nez.

— Si ce que vous dites est vrai, ça va causer un sacré merdier au bureau, avec des proportions que vous n'imaginez pas.

— Vous pouvez vous en charger ?

Il baisse la tête et se pince l'arête du nez. Quand il me regarde à nouveau, il a l'air plus résigné qu'en colère.

— Oui.

Il arbore une expression limpide, véritable carte routière de ses pensées profondes. Il ne ferait clairement pas un bon joueur de poker. Ses pensées transparaissent partout sur ses traits, qui ne montrent pas de tromperie ni de faux-semblant, uniquement de l'acceptation.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-il, tapotant son stylo sur le bureau. Si vous espérez un marché, je ne peux pas vous en donner de bon. C'est la prison à vie. Vous aurez de la chance si vous obtenez la liberté conditionnelle dans cinquante ans.

— Voilà comment ça va fonctionner, rétorqué-je, reposant les coudes sur mes genoux. Je vais vous accorder mes aveux complets, tout ce que vous voulez savoir. J'admettrai chaque braquage et crime commis, dont le meurtre de l'inspecteur Wolfe.

Il cesse de jouer avec son crayon et le laisse tomber.

— Y compris l'identité des membres de votre gang ?

— Ils sont tous les deux morts. Je vous avouerai les avoir tués aussi.

Il me fixe de ses yeux cupides.

— Et concernant l'argent blanchi avec vos partenaires ?

— Pas de partenaires. Je ne balance personne d'autre que moi. C'est ça, le deal. À prendre ou à laisser.

Il s'avance sur le bord de sa chaise.

— Que voulez-vous en retour ?

— La liberté de Cas. Pas d'arrestation, pas de casier.

— C'est un défi de taille, Hart. Elle a simulé sa propre mort, volé des diamants à hauteur de plusieurs millions et été impliquée dans le meurtre d'un policier.

— Primo, elle n'a pas appuyé sur la détente. Secundo, le vol des diamants était mon idée, j'en prends l'entière responsabilité. Vous et moi, nous savons très bien que si elle est ici, c'est uniquement parce que je l'ai traînée dans ce merdier. Je l'ai kidnappée, pas une fois, mais trois. Quatre, si on compte cette fois-ci. Elle est innocente depuis le début. Wolfe a tué le

directeur de banque pour faire chanter Cas, la menaçant de l'arrêter comme complice de meurtre. Il s'est servi de ce meurtre pour avoir la priorité sur mon cas. Cas a fui parce que vous ne lui aviez pas laissé le choix. On lui a tiré dessus parce que j'ai été trop stupide pour le voir venir. Elle m'a abandonné, et le monde entier a cru qu'elle était morte. C'était trop dangereux pour elle. Elle a découvert par hasard la preuve qui incriminait Wolfe et elle s'en est servi pour lui faire du chantage après nous avoir retrouvés. Voilà pourquoi Wolfe est venu seul, il espérait nous empêcher de parler pour de bon. Nous représentons un risque qu'il ne pouvait pas prendre.

Je lui accorde un moment pour qu'il absorbe les faits.

— Elle n'a jamais rien mérité de tout ça. Laissez-la partir et je vous donnerai ce que vous voulez vraiment. Moi.

Tambourinant des doigts sur le bureau, il réfléchit à mon offre en deux secondes.

— Je veux que mon nom reste en dehors de la conduite de l'inspecteur Wolfe envers mademoiselle Joubert.

— Je peux m'en accommoder.

Je ne lui pardonnerai pas son implication dans la menace envers Cas, mais j'ai besoin de lui pour lui garantir la liberté. J'ai besoin de lui pour qu'elle s'en tire.

— Vous avez votre marché... répond-il enfin d'un air dubitatif. Mais si vous merdez avec moi...

— Je n'ai jamais manqué à ma parole. Je ne vais pas commencer maintenant.

Il acquiesce.

— Dans ce cas, nous avons une longue nuit devant nous.

— Je veux qu'elle soit relâchée maintenant.

Il sort son téléphone.

— Quelqu'un va s'en charger.

— Non, dis-je.

Hackman fronce les sourcils.

— Je veux que ce soit vous qui supervisieez.

Il y a une menace tacite dans mes paroles lorsque j'ajoute :

— Je vous en tiens personnellement responsable.

— Bien !

Abattant les paumes sur le bureau, il se lève.

— Je m'en occupe.

— J'ai votre parole ?

— Vous l'avez.

— Avant de commencer... Je veux une douche et un repas, et toutes les photos de Cas et moi que vous avez prises à la piscine, chaque copie électronique et papier qui existe.

— Les photos ne posent pas de problème. Wolfe ne voulait pas qu'elles quittent l'unité tant qu'il pouvait se servir de Cas pour arriver jusqu'à vous. Il les a laissées en ma possession. La douche sera plus problématique... Le seul moyen pour vous d'en avoir une, c'est sous les verrous. On devra vous amener dans un centre correctionnel de haute sécurité. Le plus proche est à Pretoria.

D'un signe de tête, je montre mon assentiment.

Hackman marche jusqu'à la porte et frappe. Il m'accorde un dernier regard avant de partir, refermant à jamais la porte sur ma liberté.

Peu de temps après m’avoir interrogée, l’inspecteur Hackman revient avec mon sac à dos. Il ne prend pas de chaise comme plus tôt, mais laisse tomber mon sac sur le coin du bureau et reste là, les bras croisés.

— Je vous donnerai une dernière occasion de me répondre, dit-il. Où sont les diamants ?

— Ils étaient dans mon sac à dos, répété-je pour la dixième fois, pointant le sac à ses pieds. Vous me l’avez confisqué. Vous auriez dû les trouver.

L’impatience se lit sur son visage.

— Comme je vous l’ai déjà dit, ils ne sont pas dans votre sac.

— Ça n’a pas de sens ! Je les ai mis dedans, j’en suis certaine.

— Peut-être les avez-vous laissés au chalet ?

— Non, dis-je avec obstination. Je les ai pris quand nous sommes partis.

— Alors où sont-ils ? demande-t-il d’un air sombre.

Je fronce les sourcils.

— Peut-être qu’ils sont tombés quand j’ai grimpé à l’arbre... Ils auraient pu tomber quand nous étions en train de courir. Maintenant que j’y pense, Ian m’a portée pendant un temps. Le sac a été renversé. À un moment, il a glissé de mon épaule.

— C’était où ?

— À côté d'un grand acacia sur la berge, près de la cascade.

Les yeux toujours rivés sur moi, il prend son téléphone dans sa poche et compose un numéro. Il continue de me dévisager en attendant que la liaison s'établisse.

Quand la personne à l'autre bout du fil décroche, il dit :

— Ratissez le sentier le long de la rivière. Et bouclez les lieux jusqu'à nouvel ordre. Il ne faut pas que des randonneurs piétinent le chemin avant qu'on ait vérifié chaque rocher et chaque caillou.

Après avoir écouté la réponse, il reprend :

— Monsieur Visser ne doit *absolument* pas fouiller la zone, sortez-le de là, c'est une scène de crime, nom d'un chien ! Et vérifiez l'herbe sous les arbres !

Il raccroche et met son téléphone de côté.

— Vous allez subir une fouille corporelle. Une policière vous accompagnera.

Quand il ouvre la porte, je me mets debout.

— Où est Ian ?

— En cellule de détention provisoire.

Une femme en civil entre au même moment. Il s'agit de la femme que j'ai vue avec Mint quand il est venu déclarer notre vol de voiture.

Elle indique du bras une porte, de l'autre côté de la réception.

— Mademoiselle Joubert, par ici, s'il vous plaît.

Je la suis jusqu'aux sanitaires. Le carrelage est ébréché et le miroir cassé. Au moins, ça a l'air propre.

Elle referme la porte et déclare sur un ton professionnel :

— Veuillez ôter vos vêtements. Les sous-vêtements aussi.

Inutile de protester, je m'y attendais. Et je m'attends à bien pire. Ce qui me tue, c'est de ne pas savoir ce qui arrive à Ian.

Je me déshabille, laissant mes vêtements sur le meuble du lavabo pendant qu'elle enfile une paire de gants en latex.

Après avoir passé en revue chaque vêtement, elle remet la pile sur le meuble.

— Vous pouvez vous rhabiller.

Je remets mes vêtements tachés sans trembler. Je me suis suffisamment reposée pour que mon rythme cardiaque soit redevenu normal. On m'a laissé me laver le visage et les mains en arrivant au poste, mais j'ai encore du sang dans les cheveux. Ma peau me gratte sous mon t-shirt, là où le sang de Wolfe a séché. J'ai commis des crimes... je n'ai pas peur d'en assumer les conséquences. Ce que je n'arrive pas à assumer, c'est que Ian ait été attrapé à cause de moi. Sans moi, il serait parvenu à l'hélicoptère et se serait enfui.

Quand j'ai fini de m'habiller, la femme m'escorte de nouveau dans le bureau où patiente toujours Hackman.

— Rien, lui dit-elle. Elle est clean.

Il hoche la tête. L'autre s'en va en marmonnant :

— C'était un plaisir, connard.

Hackman désigne la porte d'un signe de tête.

— Vous êtes libre de partir.

Un instant... quoi ?! J'ai dû mal entendre...

— Pardon ?

— Vous pouvez partir. C'est terminé.

Je le regarde fixement.

— Je ne comprends pas.

Le coin de sa bouche s'affaisse.

— Monsieur Hart a déclaré qu'il était responsable du vol et du meurtre.

Un grondement se fait entendre dans mon oreille, comme lorsqu'on presse un coquillage contre son oreille.

— Il a fait quoi ?

— Nous avons une déposition. Nous n'avons plus besoin de vous.

J'ai du mal à comprendre ce qu'il est en train de me dire.

— Vous me laissez partir ?

— C'est ce que j'ai dit.

Ça n'a pas de sens !

— Et ma déposition ?

Je n'ai encore rien avoué, mais je ne vais pas laisser Ian porter seul cette charge.

— Et ma culpabilité ?

Il met les mains dans ses poches et me lance un regard acerbe.

— Vous n'êtes pas coupable, si ? Considérez ça comme une rétribution pour la position dans laquelle l'inspecteur Wolfe et moi-même vous avons mise.

Son sourire devient ironique lorsqu'il ajoute :

— De toute façon, Cassandra Joubert est décédée. Une personne décédée ne peut pas être jugée coupable, mademoiselle Dreyer...

Il fait référence à la fausse carte d'identité retrouvée dans mon sac à dos. Il ramasse ce dernier et me le tend.

Je le prends par automatisme.

— Et les diamants ?

— Franchement, je n'en ai rien à faire des diamants de monsieur Visser. Vu ce que monsieur Hart m'a raconté, j'ai des problèmes bien plus gros à gérer.

Je serre le sac contre ma poitrine.

— Il vous a tout dit sur l'inspecteur Wolfe ?

— Oui, répond-il avant de souffler. Après ce que m'a raconté monsieur Hart, j'ai vérifié avec l'unité spéciale la preuve qu'avait envoyée Wolfe après le meurtre de Nick Kruger. Il s'avère que l'inspecteur Wolfe n'a jamais remis les enregistrements de la caméra de sécurité ni les photos du braquage de banque... Apparemment, ces images se sont volatilisées... Elles ont été *remplacées*, dit-il en mimant des guillemets à ce mot. Cependant, comme j'ai été nommé à cette affaire, j'ai gardé une série de

copies, ce qu'ignorait Wolfe. J'ai vérifié les allégations de monsieur Hart. Il se trouve que vous avez raison à propos des boutons de manchette avec le logo de l'unité. En soi, ça ne prouve rien, je ne peux pas prouver que Wolfe les portait ce jour-là, mais c'est incriminant, en effet.

Il soupire à nouveau.

— Je savais qu'il préparait quelque chose, mais je vous assure, je n'avais aucun idée de ses plans. Je n'avais pas connaissance de sa visite au Zimbabwe ni de sa raison de s'y rendre.

— Je veux voir Ian.

— Partez, mademoiselle Dreyer... ou peu importe qui vous avez décidé d'être. Mon conseil, c'est de vous trouver un autre pays de résidence. Si j'étais vous, je tiendrais à ce que peu de gens sachent que je suis en vie.

— Mint m'a vue. Comme Olga.

— Je m'occuperai de monsieur Visser et de son assistante, fait-il avant de se redresser. Bon, eh bien...

Il me regarde comme s'il allait en dire plus, mais il tourne les talons et quitte le bureau sans un autre mot.

Je reviens à moi lorsqu'il atteint la réception. M'élançant après lui, je lui dis :

— Je veux voir Ian. Il ne peut pas faire ça. Je dois lui parler.

Il s'arrête pour me jeter un coup d'œil agacé par-dessus son épaule.

— On a conclu un marché.

Un marché ? La liberté de Ian contre la mienne ! L'évidence me frappe.

— Non...

Je refuse que Ian atterrisse en prison par ma faute. Ian est comme moi, il lui faut de l'espace. Une cellule de prison le tuera !

— Vous n'avez pas le choix, dit-il avant de revenir vers moi. Prenez cette offre et essayez de vivre votre vie, d'une bonne façon. Vous ne vous seriez pas trouvée sur cette voie si Ian Hart ne vous avait pas enlevée la nuit du braquage de Sun City.

Il prend une clé dans sa poche et la laisse pendre devant mon visage.

— Je vous offre un petit tour dans un hôtel où vous pourrez vous laver.

— Qu’y gagnez-vous dans ce marché ? Le silence sur votre présence quand Wolfe m’a fait du chantage et menacée avant de me mettre un bracelet avec un tracker ?

Il me saisit par le poignet et me conduit jusqu’à la porte.

— Si j’étais vous, je garderais ma bouche fermée et serais reconnaissante de partir libre. Je suis d’accord avec monsieur Hart, vous avez été embarquée innocemment dans cette histoire. Ne me faites pas changer d’avis...

Baissant la voix, il continue :

— Vous êtes une malheureuse vacancière qui se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment, mademoiselle Dreyer. Nous n’allons pas garder de charges contre vous.

Il me libère le bras et conclut en insistant :

— *Vous en avez terminé ici. Allons-y.*

Trop abasourdie pour protester, je le suis comme un mouton jusqu’à la sortie du poste et monte dans la Toyota blanche quand il ouvre la portière. Gelée par le choc et pétrifiée par ce que le marché implique pour Ian, je reste assise comme une marionnette jusqu’à ce qu’il me dépose à l’hôtel.

— Vous avez besoin d’argent ? demande-t-il.

Je secoue la tête.

Nous ne nous disons pas au revoir. Je sors de la voiture, cache mes cheveux sous ma casquette, enfile un pull par-dessus mon t-shirt sale pour dissimuler le sang et entre précipitamment dans le hall. Prenant la clé sans mémoriser le numéro de la chambre, je suis le bagagiste jusqu’au premier étage. Il s’attarde, m’expliquant comment fonctionnent les équipements. Il en est à la moitié de sa démonstration de l’emploi de la télécommande de la télévision quand je glisse un pourboire dans sa main et lui demande de partir.

Enfin seule, je verrouille la porte. Adossée contre le vantail, je commence alors à trembler. J'inspire à plusieurs reprises pour me calmer. J'ai trop chaud, je suffoque sous ces couches de vêtements. Retirant brutalement la casquette, je la jette dans la poubelle. J'arrache les vêtements, déchirant la dentelle de mon soutien-gorge dans l'action. Je me précipite sous la douche et ouvre le robinet. Quand l'eau est suffisamment chaude, je me glisse sous le jet et me récurve le corps. Je me frotte vigoureusement la peau et me lave les cheveux deux fois jusqu'à ce que l'eau soit claire et non plus rosée.

Après un dernier rinçage, je me sèche avec une serviette et enfile les vêtements de rechange tirés de mon sac à dos. Tout en me démêlant les cheveux, j'envisage mes options. Comment aider Ian ? Que puis-je faire ?

Putain...

Je mets de côté la brosse à cheveux d'une main tremblante et prends mon téléphone dans mon sac. Sans trop savoir qui appeler d'autre, je compose le numéro que j'ai appris par cœur à Johannesburg.

Ce n'est pas Lina qui répond, mais Damian.

— Cas ? Est-ce que tout va bien ?

Je bafouille.

— Je ne voulais pas ennuyer Lina...

— Elle donne son bain à Josie. Que se passe-t-il ?

Je me laisse tomber sur le lit, mon front dans ma main.

— Ian a été arrêté, dis-je avant de déglutir. Il a tué un inspecteur de l'unité d'enquêtes spéciales.

Damian semble rester serein, ce qui m'exaspère.

— Je vois...

— Il a conclu un marché. Il s'est rendu pour garantir ma liberté. On doit faire quelque chose.

Un silence.

— Damian ? demandé-je, submergée par un vent de panique.

— J'ai peur qu'il n'y ait rien à faire.

Je me lève d'un bond.

— Je refuse d'accepter ça !

— De toute évidence, il savait ce qu'il faisait en passant ce marché. Il ne l'aurait pas fait s'il ne l'avait pas voulu.

Faisant les cent pas dans la chambre, je tire sur la racine de mes cheveux.

— Je ne vais pas le laisser porter le chapeau pour moi.

— Cas...

Son intonation sèche m'intime le silence.

— Si tu fais quelque chose de stupide comme un aveu, poursuit Damian, tu iras en prison tout comme Ian. Son sacrifice ne doit pas être inutile.

Ses mots m'atteignent. Ils expulsent d'un coup de poing l'air dans mes poumons. Je cache mon sanglot derrière ma main.

— Tu connais un bon avocat ?

— Le meilleur.

— Tu peux l'appeler ? Maintenant ? dis-je en réprimant un autre accès de larmes. S'il te plaît ?

— Où est-ce qu'ils retiennent Ian ?

— Je ne sais pas... J'étais dans un poste de police, mais on a refusé de me dire où on l'a emmené.

— Cas, reprend-il avec précaution, aucun avocat du pays ne lui obtiendra moins d'une triple condamnation à perpétuité. Si ce n'était pas un criminel célèbre, peut-être que nous aurions plus de chance, mais la police et le gouvernement feront de lui un exemple. Aucun juge ne le libèrera sous caution et ils s'assureront que le juge nommé pour cette affaire ne puisse pas être soudoyé.

— Qu'es-tu en train de me dire ? demandé-je, les joues baignées de larmes.

— Je suis en train de te dire que tu ne devrais pas avoir trop d'espoirs.

— Putain...

Je donne un coup de pied sur la table, l'envoyant s'écraser contre la porte. Quelqu'un dans la chambre d'à côté frappe contre le mur.

— Où es-tu ? demande-t-il.

— Dans un hôtel à Rustenburg.

— J'enverrai un homme te chercher. Il vaut mieux faire profil bas pendant un temps. Quand ça se sera tassé, on te fera sortir du pays.

— Je ne veux pas mettre ta famille en danger.

Il ricane.

— Je sais comment gérer le danger. Et puis, il y a quelque chose que je dois te donner, quelque chose que Ian voulait que tu aies.

— On doit avertir Léon.

— Je m'occupe de Léon. J'imagine que tu n'as pas d'arme ?

— Non.

— Assure-toi que ton téléphone soit chargé au cas où mon gars aurait besoin de te contacter. Il s'appelle Russel Roux. Il est à l'étranger pour l'instant. Il ne pourra pas être là avant demain.

Je serre le poing.

— Je n'abandonnerai pas Ian.

Damian soupire.

— J'ai peur que tu n'aies plus le choix.

Quand la peine capitale était encore pratiquée, le couloir de la mort se trouvait au centre de la prison centrale de Pretoria, nichée dans la colline. La peine de mort n'est plus accordée et la prison a été renommée Services Correctionnels de Kgosi Mampuru II, mais l'ancienne partie avec le couloir de la mort, surnommée « la marmite », accueille encore les plus dangereux criminels.

Je me trouve dans une cellule de cette section C-Max, le diminutif pour sécurité maximale, où des criminels réputés attendent leur procès, assis sur le matelas nu d'un lit de camp. Être enfermé dans une pièce d'à peine quatre mètres carré est pire qu'une peine de mort... Soixante ans à vivre comme ça, en admettant que j'aie la malchance de tenir jusqu'à cet âge, ce serait l'enfer, mais je n'ai jamais été un mauvais perdant... J'ai pris les risques en étant conscient des conséquences. La raison pour laquelle je fais ça, c'est ce qui rend le marché tolérable : imaginer Cas libre et heureuse, à planter des légumes et élever des vaches quelque part. Ça suffit à me mettre un sourire sur le visage.

Étant donné la position du soleil, je suis dans cette cellule depuis deux bonnes heures quand un gardien ouvre la porte. Deux autres attendent à l'extérieur.

— Lève-toi, dit-il.

Les fers à mes pieds émettent un bruit de ferraille quand je me mets debout.

Il me prend par le bras et me conduit à la porte.

— On y va.

Ça me fait bizarre de marcher. Avec la courte longueur de la chaîne, je dois faire de petits pas. Ils m'escortent jusqu'à une salle d'eau au bout du couloir, dans laquelle je prends une douche pendant qu'ils montent la garde. J'enfile une combinaison orange, puis on me passe à nouveau les chaînes autour des chevilles et je suis emmené dans une cellule avec lit de camp, lavabo et toilettes.

Le dîner est livré par une ouverture dans la porte, une sorte de ragoût sur du riz. J'occupe les heures du début de soirée en faisant des pompes et des tractions, me servant des barreaux à la fenêtre. Je n'arriverais jamais à dormir. Une multitude de pensées tourbillonne dans ma tête. Où est Cas ? Quels sont ses plans ? A-t-elle déjà franchi la frontière ?

Au matin, un petit-déjeuner est servi à base de porridge. J'arpente la pièce et fais des squats, me vidant déjà la tête. Après le déjeuner, je suis escorté jusqu'à une pièce avec bureau où un homme en costume rayé m'attend. Il est petit et trapu, avec des boucles blondes coupées court et des sourcils broussailleux.

Il se met debout quand j'entre, mais voyant que mes mains sont menottées, il prend la sage décision de ne pas me tendre la sienne pour se présenter.

— David Peters.

L'as des avocats de Damian... Bien sûr, quand j'ai dit à Hackman que j'avais un bon avocat, je bluffais, tout simplement. Je n'ai jamais rencontré d'avocat de ma vie. Sans mon petit frère, j'aurais dû me contenter d'un commis d'office, nommé par l'État pour ma défense. Ce n'est pas comme s'il y avait grand-chose à défendre, cela dit... Peter est simplement là pour assurer que Hackman respecte le marché jusqu'au bout.

Je traîne des pieds jusqu'au bureau et prends la chaise.

— Merci à vous d'être venu.

Il me jette un coup d'œil par-dessus la monture de ses lunettes Gucci.

— Il n'y a absolument pas de quoi me remercier pour ce que je fais. Je ne suis là que pour l'argent.

Un homme qui ne raconte pas de sornettes ! Je l'apprécie déjà.

Il met en ordre une pile de papiers et aligne deux stylos l'un à côté de l'autre.

— Nous plaiderons coupable à toutes les charges et demanderons une sentence plus clémentine pour le meurtre de l'inspecteur Wolfe, causée par des facteurs atténuants, dont les circonstances exceptionnelles concernant l'implication du détective. Nous nous servirons de la corruption de Wolfe pour nous attirer la compassion du public et permettre aux médias de s'en donner à cœur joie. Plus nous pourrons mettre de pression sur le juge grâce à la majorité, plus nous aurons de chance d'obtenir une peine allégée.

— Vous trouvez que la compassion est un bon moyen de procéder ? demandé-je en riant.

Il fronce le nez comme si mon odeur était abominable.

— Vous semblez avoir des supporters. Nos sondages montrent que le public est *très* compatissant envers vous. Être coffré pour meurtre, celui d'un membre de l'unité d'enquêtes spéciales, rien de moins, ça jouera certainement en votre faveur.

Je remue sur ma chaise en réfléchissant à cette information.

— Quelle différence ça fera, une peine réduite ? Je vais avoir une double, voire une triple condamnation à perpétuité. J'aurai une liberté conditionnelle dans vingt-cinq ans et vu mon historique, j'aurai beaucoup de chance qu'elle me soit accordée. Ne le prenez pas mal, mais vous perdez votre temps. Tout ce qui m'importe, c'est que Hackman tienne sa parole concernant mademoiselle Dreyer.

Il feuillette les pages, lisant tout en parlant d'une voix désintéressée :

— Il ne s'agit pas seulement de réduire le temps que vous allez purger, mais également dans quelle prison vous allez finir. Avec trois condamnations à perpétuité, vous allez atterrir au C-Max. Vous avez déjà eu un aperçu des conditions là-bas... Grâce à une peine réduite, vous serez envoyé à la prison de Johannesburg. Là, vous aurez une cellule privée et un accès à un ordinateur, à des livres...

Levant les yeux, il déclare :

— Votre frère a purgé une peine à Johannesburg.

Aucun doute que Damian a des relations sur place. Cela jouera clairement en ma faveur d'être dans un endroit où certaines personnes seront de mon côté. Je ne me fais pas d'illusions sur la façon dont on traite les tueurs de flics en prison...

— Je crains que ce soit le mieux que je puisse faire, conclut-il froidement.

C'est déjà plus que ce que j'aurais pu espérer. Damian n'était pas obligé de m'envoyer son avocat, il aurait pu me laisser pourrir ici.

Peters joint les mains sur la table.

— Commençons par ce que nous devons attendre de la part du procureur...

— Quand le procès ira au tribunal ?

— Très bientôt. L'audience pourrait arriver aussi rapidement que... la semaine prochaine.

Il retire ses lunettes et les nettoie avec un mouchoir qu'il sort de sa poche.

— Cette affaire est trop médiatisée pour la faire traîner. Vous gagnez en popularité de jour en jour, l'État voudra étouffer le buzz aussi vite que possible.

— Qu'avez-vous besoin que je fasse ?

— Comportez-vous convenablement. Dites que vous regrettez les meurtres. Les membres de votre gang peuvent passer pour des actes

passionnels, les suites d'une colère que vous avez pu ressentir pendant des moments incontrôlables, mais le meurtre de l'inspecteur Wolfe était prémédité. Paraissez tourmenté. Le public a toujours aimé les âmes tourmentées.

— Je ne vais pas jouer de rôle pour plaire aux autres. Ils auront la vérité. Je ne suis pas désolé d'avoir égorgé Ruben et je ne suis pas moins désolé d'avoir envoyé une balle dans la cervelle de Wolfe.

Personne n'essaie de blesser Cas sans s'en sortir impunément. Hors de question que je trahisse mes sentiments et mente au monde sur ce que je ressens pour elle. Je ne vais pas faire croire que ces sentiments sont insignifiants juste pour bénéficier d'une cellule privée et d'un ordinateur. J'emmerde tout ça. Rien au monde ne réussira à me faire mentir sur ce qu'elle représente pour moi.

L'avocat pince les lèvres.

— Si vous ne jouez pas le jeu, ils ne...

— Je ne jouerai pas de putain de jeu.

— Bien.

Il prend un stylo et en retire le capuchon.

— C'est votre vie, ajoute-t-il.

Il a foutrement raison.

Et il se trouve que j'aime Cas plus que ma propre vie.

Le coup que je m'attends à entendre sur la porte de ma chambre d'hôtel survient le matin suivant. Je lisse les plis de mon t-shirt dans lequel j'ai passé une nuit blanche. Ma main tremble quand je la passe sur ma tête pour dompter mes cheveux. Le tremblement n'est dû qu'à mes nerfs. Comme je n'ai aucun appétit, je n'ai pas pris de dîner ni de petit-déjeuner. Mon corps m'indique qu'il lui faut du carburant.

— Qui est-ce ? demandé-je en jetant un coup d'œil par le judas, l'estomac tordu par l'anxiété.

Un homme aux cheveux blond vénitien et aux traits carrés me regarde droit dans l'œil.

— Russel Roux. C'est Damian qui m'envoie.

Dans un souffle frémissant, je déverrouille la porte et l'ouvre pour tomber sur sa grande et large carrure. Le costume noir ne dissimule pas les muscles sous le tissu ; il ressemble à un mercenaire ou à un body-builder.

Son ton est amical :

— Je peux entrer ?

J'ouvre plus grand la porte et fais un pas sur le côté.

— Bien sûr.

Il franchit le seuil, fait une rapide évaluation de la chambre. Je patiente calmement pendant qu'il fait le tour, vérifiant les meubles, les lampes, les

bouches d'aération. Il finit par dévisser les deux combinés du téléphone.

— Des mouchards, dit-il avec un bref sourire en remettant le tout en place.

Se redressant de sa position accroupie à côté de la table de chevet, il prend une enveloppe dans sa poche et me la tend.

— C'est la clé magnétique d'un appartement que Damian a sécurisé pour vous. Vous pouvez y rester quelques jours, le temps qu'on organise votre sortie du pays. Il y a trop de regards posés sur Damian pour qu'on vous emmène chez lui.

Je lui sors la même tirade qu'à Damian et à l'inspecteur Hackman :

— Je n'abandonnerai pas Ian.

— Ian va aller en prison.

Il ajoute, avec une lueur de compassion dans ses yeux ambrés :

— Damian a mis le meilleur avocat du pays sur le coup, mais il y a de fortes chances que Ian n'ait pas de droits de visite, pas avec ses antécédents.

Serrant mon collier dans ma main, je recule d'un pas instable. Les arêtes du médaillon de Nyami Nyami se pressent contre ma paume alors que, lentement, le choc du coup porté par Russel retombe.

— Ils ne peuvent pas faire ça.

— Ils peuvent lui refuser des visiteurs, et croyez-moi, ils le feront.

— Vous n'en savez rien, dis-je d'une voix faible.

— Damian est intimement familier avec le système. On peut être certains qu'il parle par expérience.

— Non, rétorqué-je avec un regard assassin. Vous ne pouvez garantir que c'est ce qui se passera.

— Je ne dis pas ça pour vous faire du mal. Je vous dis qu'il est inutile de rester dans le coin.

Si ce que dit cet inconnu est vrai, je ne reverrai plus jamais Ian. La dernière image que j'aurai sera à jamais lui à genoux, ses mains derrière la

tête, forcé de se rendre comme un magnifique animal sauvage que l'on a attrapé et enchaîné.

— Vous devez penser à vous, dit-il. C'est ce que voudrait Ian.

Ce que voudrait Ian... Et moi, alors ? Je ne veux pas de ça pour Ian ! Jamais je n'ai voulu ça ! Voilà pourquoi j'ai fui la première fois, je ne voulais pas le dénoncer ni qu'il se fasse pincer. Et pourtant, c'est exactement ce que j'ai fait. Je l'ai ralenti. La même phrase tourne en boucle dans ma tête.

C'est ma faute.

— Venez, dit Russell. Plus vite on bougera, mieux ça vaudra. Il y a deux personnes en ville qui ont déclaré vous avoir vue. Moins de gens vous repéreront, plus ce sera facile de tourner cette déclaration en fausse rumeur.

— Mint et Olga...

J'entortille la lanière de cuir autour de mon doigt tout en réfléchissant à ce que cela implique.

— C'est aux infos ?

— La police a essayé de neutraliser la rumeur de votre vol à la bijouterie, mais ça a fuité sur les réseaux sociaux. L'inspecteur Hackman soutient que vous êtes morte. On peut espérer que cette histoire ne sera bientôt rien de plus qu'une légende urbaine.

— Si c'est une légende urbaine, comment expliquent-ils le vol ?

L'humour fait pétiller ses yeux.

— Puisque les diamants n'ont pas été retrouvés, on spéculé que monsieur Visser et son assistante ont inventé l'histoire de vol pour toucher l'argent de l'assurance.

— Les médias sont tombés dans le panneau ?

— Comme je l'ai dit, tout n'est que spéculation pour le moment, mais c'est une histoire à sensations qui garantit de vendre des journaux. Les médias vont clairement saisir la balle au bond si seulement ça booste le nombre de leurs tirages.

Il ouvre le placard et jette un œil à l'intérieur.

— Combien de temps vous faut-il pour faire vos bagages ?

J'hésite.

Il traverse la pièce et s'arrête devant moi.

— Vous devez quitter la ville. C'est le plus intelligent. Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour Ian.

Ian... Russell a raison. Je ne peux rien pour lui, coincée à Rustenburg.

Je soulève mon sac du lit. Il n'est pas lourd, mais l'effort que cela réclame à mon épaule me rappelle que ma blessure n'est pas complètement guérie.

Russell me tient la porte. Il ouvre la voie jusqu'au parking souterrain. Après s'être assuré qu'il était bien désert, il déverrouille une citadine noire. Une casquette et des lunettes de soleil se trouvent sur le siège passager.

— Au cas où vous n'en auriez pas, dit-il en désignant les objets tout en démarrant le moteur.

Je dissimule mes cheveux sous la casquette et chausse les lunettes alors qu'il sort du parking. L'heure de pointe matinale est terminée. Par le barrage d'Hartbeespoort, il ne faut pas plus de quatre-vingt-dix minutes pour arriver à Johannesburg.

— Damian habite près du fleuve Vaal, me dit Russell, jetant un bref coup d'œil dans le rétroviseur extérieur tandis qu'il emprunte la bretelle de sortie pour Braamfontein. Vous resterez en ville, c'est plus facile de se cacher parmi la foule que dans une propriété de luxe sur la rive.

Je me fiche de l'endroit où je vais, du moment que je peux retrouver mon chemin jusqu'à Ian. M'affaissant davantage dans mon siège, je remarque la gare ferroviaire sous le pont tandis que nous traversons la ville.

— Damian est propriétaire de l'immeuble, continue Russell. L'appartement ne paie pas de mine, mais vous serez en sécurité là-bas.

Au cœur de Braamfontein, il passe devant les immeubles de bureaux et s'arrête devant une résidence. Je me penche pour récupérer mon sac à

l'arrière, mais il s'en charge avant moi.

Il est près de midi. La rue est bondée. Beaucoup s'apprêtent à prendre leur déjeuner de bonne heure. Personne ne nous lance le moindre regard quand nous entrons dans un grand hall avec seul un bureau dans un coin éloigné. Le concierge lève les yeux, puis le pousse à l'intention de Russell. Ce dernier lui rend sa salutation par un bref hochement de la tête. Il me conduit dans un ascenseur qui doit dater des années soixante et enfonce le bouton du dixième étage. L'ascenseur sort de sa veille et amorce son ascension en bringuebalant.

Quand les portes s'ouvrent, il sort devant moi, analyse le couloir et avance jusqu'au bout. Le bâtiment est vieux, mais bien entretenu. La peinture sur les murs est récente et les sols brillent.

Devant la dernière porte, il s'arrête.

— C'est chez vous.

Prenant la carte magnétique dans ma poche, je déverrouille la serrure électronique et entre dans un studio. Russell me suit à l'intérieur. L'unique espace de vie comporte un lit, un bureau, une chaise, une kitchenette et une télévision au mur. Une porte latérale donne accès à la salle de bain.

Il pose mon sac à dos sur le lit.

— Vous pouvez utiliser votre téléphone pour contacter Damian, en cas d'urgence. La ligne est sécurisée. Il y a de quoi manger dans le frigo. Si ce n'est pas à votre convenance, il y a une épicerie au bas de la rue, mais je vous suggère de ne pas vous balader dans le coin. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, contactez Simon, en bas. Il fera les commissions pour vous.

Il me montre un interphone au mur.

— Appuyez sur 9. Ça vous enverra à la réception.

Je marche jusqu'à la fenêtre, qui offre une vue sur l'hôtel Braamfontein.

— C'est quoi, cet endroit ?

— Un refuge pour les prisonniers sortant de prison. C'est un endroit intermédiaire où séjourner le temps de s'acclimater. Il y a une cantine au premier étage, mais comme je l'ai dit, vous ne devriez pas vous promener dans les parages où des gens pourraient vous voir.

— Bien.

Les mains sur le rebord de fenêtre, je regarde la rue en contrebas. Il n'y a pas de balcon. J'ai déjà l'impression de suffoquer. Quand j' imagine Ian dans une cellule de prison, ma poitrine se serre tant qu'il m'est difficile de respirer.

— Si vous avez besoin de moi...

— J'appellerai.

— Oui, répond-il à mon dos, de sa voix toujours aussi amène.

Dans un effort, je me retourne et lui souris.

— Merci.

Ce n'est pas sa faute si je me sens comme une moins que rien.

— Il n'y a pas de quoi. Damian s'attelle à affréter un vol pour vous. Quelle destination avez-vous en tête ?

— Ce ne sera pas nécessaire.

Une ride profonde se creuse entre ses sourcils.

— J'ai mes contacts, dis-je. Damian en a déjà assez fait.

Il donne l'impression de vouloir me contredire, mais il répond :

— Comme vous le voudrez.

Il incline la tête et se dirige vers la porte.

— Attendez, lancé-je quand il pose la main sur la poignée. Des nouvelles de l'avocat ?

— Non.

Je me mords la lèvre.

La prudence est manifeste dans son regard.

— Comme je vous l'ai dit, ne misez pas trop sur vos espoirs. L'État veut faire de Ian un exemple.

Comment ose-t-il condamner Ian avant que son procès ne commence ? Quand il dira la vérité sur Wolfe, le juge aura au moins un peu de clémence. Ian a tué Ruben parce qu'il m'avait tiré dessus. Il a tué Wolfe pour me protéger. C'était de l'auto-défense, mais le fait que Wolfe l'ait piégé et se soit mis à notre poursuite plaidera sûrement en faveur de Ian...

— Prenez soin de vous, ajoute Russell sur le seuil. Si vous changez d'avis et acceptez de recevoir un coup de main pour disparaître, faites-le savoir à Damian. Il sera ravi de vous aider.

— Je garderai ça en tête.

Il hésite.

— N'allez nulle part pendant un jour ou deux. Laissez les choses se tasser.

Je le salue.

— J'ai pigé.

Pourtant, il ne bouge pas.

— Ne faites rien de stupide.

— Petite maline, c'est mon surnom.

Ses lèvres remuent :

— Bien.

Après avoir tapoté des doigts sur le chambranle, il s'en va.

La porte se referme dans un déclic. Un bip retentit lorsque le verrou électronique s'active. Le réfrigérateur ronronne dans son coin.

Puis le silence retombe.

Je demeure sur place, calme. Pour la première fois depuis le début des événements, je ne fais pas les cent pas, je ne suis pas fébrile au fond de mon lit, je ne triture rien entre mes doigts. J'encaisse, tout simplement. Le plus dur, c'est quand cela me frappe.

Alors, mes jambes cèdent. Retenant un sanglot derrière mon poing, je tombe à genoux. Croire que j'aurais pu avoir une vie entière et heureuse avec Ian était une idée vaine. Quand la vengeance me guidait, je ne

ressentais pas le vide du découragement solitaire dans mon âme. La vengeance occupait mes actes et mes pensées, mais ce n'était rien d'autre qu'une diversion, un écran de fumée pour cacher mes véritables sentiments. Savoir que Ian est vivant et que je ne pourrai jamais le revoir me tuera aussi sûrement qu'une balle, mais d'une façon différente, tuant mon âme et laissant mon cœur en sang pendant que mon corps n'aura pas d'autre choix que de continuer.

Mon pendentif à la main, je me berce tout en regardant bien en face la plus blessante, dévastatrice et destructrice des vérités. La grandeur de la légende de Nyami Nyami, de ces deux âmes destinées à être séparées pour toujours, me pénètre. Nous n'avons rien à voir avec cette histoire ; dans la vraie vie, la tragédie entaille bien plus profondément, surtout quand elle a été causée par votre propre main.

Le pire, c'est de prendre conscience que je n'ai aucun pouvoir dans la balance. À partir du moment où le verdict de Ian a été marchandé, il n'y avait plus de retour en arrière possible. Je vivrai heureuse ici à jamais, attendant ces rares instants où je parviendrai à le voir, ne serait-ce qu'à travers une vitre pare-balles pour entendre sa voix via un combiné de téléphone. Mais il n'y aura plus de moments partagés... Je dois ramasser les morceaux et honorer son sacrifice en continuant ma vie, appréciant la liberté qu'il m'a donnée à la place de la sienne.

Je pensais que ma pire crainte était terminée. Je pensais que faire le deuil de mon bébé était la pire des tristesses. Et pourtant, la vie a décidé de m'inculquer d'autres leçons, m'apprenant qu'il y avait toujours pire. Elle m'a appris à être reconnaissante même dans les mauvais moments, car avec le recul, ces moments n'étaient pas si mauvais qu'on pouvait le croire.

J'aimerais pouvoir pleurer. Le besoin de verser des larmes me brûle la poitrine, mais mes yeux restent secs. Je n'ai vécu qu'un court instant avec Ian, le plus heureux de ma vie. Difficile de faire mieux que ce bonheur-là. Rien ne sera jamais mieux, et voilà pourquoi cela devait se terminer.

Avance machinalement. Suis une routine simple.

Quand on commence, le reste suit. Comme une roue en mouvement, les rouages tourneront jusqu'à ce qu'exister redevienne une seconde nature.

Me remettant debout, je me dirige vers le réfrigérateur et prends l'un des plats micro-ondables. Je fais réchauffer les pâtes au soja émincé et mange sur le bureau. Après avoir rincés les couverts, je m'allonge sur le lit et regarde fixement les ombres au plafond. Elles s'allongent. La pièce devient sombre. La lumière provient des immeubles environnants, chassant l'obscurité dans laquelle j'essaie de me cacher.

Dans la rue que je surplombe, la lumière des phares projette des faisceaux sur les façades. Comme des bandes élastiques, elles s'étirent puis craquent. Du rouge et du vert se joignent à la partie quand les lumières de la circulation changent. Bloquée ici dans le noir pendant que la lumière danse au gré des voitures qui déambulent dans la rue, j'ai l'impression d'être toute seule. Elles finissent par m'abandonner, et seuls les phares d'un taxi éclairent la route de temps à autre.

Bondissant hors du lit, je claque la main sur l'interrupteur. La luminosité soudaine me fait mal aux yeux. Je ferme les volets pour ne rien voir de la liberté extérieure, et l'isolement que je ressens me dévore de l'intérieur. Après mes parents, je n'ai pas gardé beaucoup d'amis. Peu à peu, j'ai cessé de les appeler, de retrouver de vieux camarades et des filles du boulot. Je me suis dit que c'était parce que je m'entendais mieux avec les hommes, mais les amitiés que j'ai liées avec Shona, Keeya et Lesedi au Zimbabwe démentent cela. Je ne voulais pas m'exposer à la déception, voilà tout, je ne voulais plus être proche de quiconque. En cet instant, alors que je me retrouve sans amis et seule, je regrette cette décision.

Inutile d'essayer de dormir. Je déclenche la bouilloire et me prépare un thé. Alors que j'allume la télévision et sélectionne une chaîne d'actualités locale, on frappe à la porte. Je sursaute. Laissant tomber la télécommande sur le lit, je pose les mains sur la porte et regarde par le judas.

Damian.

Je suis surprise de le voir, il est près de minuit. Mon estomac se tord, formant une boule. M'apporte-t-il de mauvaises nouvelles ?

Ouvrant la porte, je demande :

— C'est Ian ? Il lui est arrivé quelque chose ?

Il entre avec un sac en papier brun dans une main et referme la porte.

— Ne t'en fais pas. Rien de mal. Je m'excuse de venir si tard, mais je me suis dit que tu ne dormirais pas. Josie fait ses dents en ce moment, dit-il avec un sourire fier, et nous avons eu du mal à la mettre au lit.

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Ça va aller.

Il sort une bouteille de vin du sac en papier et la pose sur le bureau.

— J'ai pensé que tu aurais besoin d'un verre.

— Merci, c'est gentil. Et merci de m'héberger ici.

Il s'appuie contre le bureau et croise les chevilles. Sa posture me rappelle tellement Ian que c'est comme remuer le couteau dans la plaie.

— Une idée de là où tu iras ensuite ? demande-t-il.

— Je trouverai.

Il me dévisage.

— Russell m'a dit que tu voulais t'en occuper toi-même...

Je hausse les épaules.

— J'ai des contacts, j'ai les moyens. Je n'ai jamais compté sur personne d'autre que moi-même.

Il croise les bras.

— Je respecte ça.

— Qu'a dit l'avocat ? Il a vu Ian ?

L'expression de Damian s'assombrit.

— Ian n'aime pas jouer à la balle... Il n'a jamais laissé les autres jouer avec lui quand il était gosse.

Mon cœur se serre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il n'est pas enclin à laisser mon avocat dicter sa conduite, même si c'est dans son intérêt.

— Que va-t-il se passer, alors ?

— Nous ferons de notre mieux pour l'envoyer à la prison de Johannesburg, c'est là que j'ai le plus de contacts et où je pourrai lui assurer de meilleures conditions.

En me mordillant l'ongle, je le fixe un moment du regard avant d'aborder le sujet que j'ai en tête.

— Tu y étais de l'intérieur, tu sais comment ça fonctionne. C'est facile d'en sortir ?

Il se raidit et secoue la tête.

— Personne n'en sort. Les systèmes d'aujourd'hui sont trop sophistiqués.

— Et Léon ? S'il peut créer une application qui découpe une clé en scannant le trou d'une serrure, on ne peut pas s'en servir ?

Il m'adresse un sourire patient.

— Il faudra plus que ça pour passer diverses portes.

Je me frotte les muscles de la nuque pour soulager la tension.

— Il doit sûrement y avoir un moyen...

— S'il y avait un moyen de le faire évader, j'aurais déjà un plan. J'ai passé six ans là-bas. Si j'avais pu en sortir plus tôt, je n'aurais pas hésité.

Je ne veux plus écouter de propos négatifs. Je dois me raccrocher à l'espoir, même s'il consiste seulement à ce qu'on l'autorise à recevoir des visites.

Damian prend une enveloppe rembourrée dans la poche intérieure de sa veste et me la tend.

— Je suis venu te donner ça. Ian voulait que tu le reçoives.

Je le regarde dans les yeux tout en déchirant l'enveloppe pour l'ouvrir et en sortir le contenu. Un sac de velours glisse jusqu'à ma paume. Ma bouche

s'ouvre dans une exclamation silencieuse.

Les diamants.

— Tout le monde les recherche, dis-je dès que j'ai retrouvé ma voix. Comment a-t-il réussi à te les remettre ?

— Il me les a envoyés de Rustenburg. Ils ont été livrés ce matin.

Quand Ian les a-t-il envoyés ? Quand il est parti pour vérifier le périmètre des alarmes ? Il s'est absenté pendant longtemps, mais pas à ce point... Cela n'a aucun sens. J'aimerais pouvoir le lui demander...

— Ce sont de belles pierres que tu as là, dit Damian. Que vas-tu faire avec ?

— Je n'y ai pas réfléchi. Je croyais qu'on les avait perdus.

De toute façon, les diamants n'ont jamais fait partie de mon objectif. C'était un acte impulsif, attisé par la colère.

— S'il te faut un acheteur, dis-le-moi. Je peux te recommander quelqu'un en France.

Secouant le sac, je le soupèse dans ma main.

— Je m'en souviendrai.

— Bon, je ferais mieux de partir. Je reste à ta disposition si tu changes d'avis pour qu'on t'aide à sortir du pays.

— Je peux rester ici combien de temps ?

— Deux jours. Au-delà, ce serait trop risqué. Les autres résidents pourraient te remarquer.

— Je fais quoi de la clé ?

— Laisse-la à Simon, à la réception.

Il prend un pistolet à sa ceinture et me le remet.

— Ian m'a dit que tu savais t'en servir. Ça pourrait t'être utile.

— Merci.

Je vérifie le récepteur – le numéro de série a été effacé.

— Salue Lina de ma part.

— Prends soin de toi.

Avec un dernier sourire las, il se dirige vers la sortie.

Juste après son départ, je reporte mon attention sur la télévision. L'arrestation de Ian est sur toutes les chaînes. La présentatrice, en reportage devant le bâtiment de la Haute Cour de Justice de Johannesburg, estime que le procès pourrait avoir lieu dans moins d'une semaine.



QUAND MES DEUX JOURS ARRIVENT À LEUR TERME, JE NE QUITTE PAS LE pays comme je suis censée le faire. Je quitte la résidence de Damian, traverse la rue et réserve à l'hôtel Braamfontein. La chambre est au deuxième étage. Elle comporte un grand lit avec un matelas moelleux et une moquette luxueuse.

Je lis toutes les informations concernant le procès de Ian qui me tombent sous la main. Il aura lieu dans deux jours à partir d'aujourd'hui, vendredi.

Dans l'après-midi, je quitte ma chambre pour m'acheter à manger dans un magasin au bas de la rue. M'aventurant un peu plus loin, je repère un magasin de vêtements où j'achète une robe jaune et des chaussures assorties. Chez un coiffeur africain près de l'hôtel, je trouve une sélection de perruques. Optant pour une coupe dégradée de cheveux roux, j'achète aussi des filets et des épingles pour m'en servir sous la perruque. Dans un grand magasin, je complète le tout avec du maquillage et des faux cils.

Le jour du procès, je me lève très tôt afin de peaufiner mon apparence. Après quoi, je ne me reconnais même pas dans le miroir... La femme qui me renvoie mon regard a les cheveux roux et les yeux marron. Les lentilles de contact sont un accessoire de mode bon marché disponible dans n'importe quelle pharmacie.

J'ai des nœuds dans l'estomac quand je prends mon sac en simili cuir d'autruche et quitte ma chambre d'hôtel. Le palais de justice est à

seulement deux kilomètres, mais comme je ne veux pas prendre le risque de déambuler dans la ville, je prends un taxi.

Le procès de Ian est public. Les journalistes forment une foule à l'extérieur quand j'arrive. Je traîne derrière un groupe de fans du gang Phantom venus assister au procès, jusqu'à ce que les portes s'ouvrent. Nous nous engouffrons à l'intérieur. Je suis le groupe jusqu'au contrôle de sécurité et donne ma fausse carte d'identité pour vérification. J'ai l'air différente sur la photo, mais je peux toujours dire que je me suis teint les cheveux.

J'adresse un grand sourire au garde de sécurité et il me laisse passer. Le stress me donne la nausée, j'ai l'impression que je pourrais vomir, mais je ne manquerais cette journée sous aucun prétexte, surtout si c'est l'une de mes dernières chances de voir Ian. Je risque de me faire prendre en profitant de cette occasion, pénétrant furtivement avec le reste de la foule après avoir été fouillée pour prendre place dans la tribune à l'arrière, derrière un homme de grande taille.

L'avocat de la défense est déjà en place. La procureure entre avec une pile de dossiers et une mallette. Selon les médias, c'est une vraie lionne au tribunal, mais dans ce procès, elle n'aura pas à porter le coup de grâce : Ian est déjà passé aux aveux. Le verdict sera juste une question de formalité. Chaque chaîne d'infos se demande pourquoi Ian n'a pas passé de marché. Ce qu'ils ne peuvent pas savoir, c'est qu'il l'a fait. Il a conclu un marché pour ma liberté, ce qui l'a laissé sans moyen de négocier pour lui-même. La durée de sa peine de prison dépendra du degré de compassion du juge qui atténuera les facteurs de cette affaire. En tout cas, c'est ce qu'on dit aux actualités. Les journalistes juridiques estiment qu'il écoperait au minimum de deux réclusions à perpétuité.

Un murmure parcourt la foule lorsque s'ouvrent les portes du fond de la salle. Je m'agrippe au dossier du banc devant moi. Une silhouette grande et imposante apparaît dans l'encadrement. Des chuchotements excités

s'élèvent au moment où un homme en combinaison orange fait son entrée. Ses larges épaules sont carrées et son dos bien droit. Ses traits sont durs, mais la lueur qui brille dans ses yeux bruns est moqueuse. Sa coupe de cheveux rebelle a disparu, ses cheveux ont été rasés. Ses mains sont menottées devant lui.

Fier et arrogant, l'homme le plus recherché du pays entre dans la salle d'audience. Les chaînes cliquettent quand il traverse la pièce à petits pas pour prendre place à côté de son avocat. Son apparition resserre des chaînes invisibles autour de mon cœur et asphyxie mes poumons. Malgré tout, je ne cède pas au désespoir, il est trop magnifique, trop grand pour la compassion. Cet homme majestueux, indomptable même enchaîné, balaie du regard la foule de la salle d'audience.

OceanofPDF.com

La salle d'audience est pleine à craquer. Tous les yeux sont braqués sur moi. J'ai envoyé un message à Damian par le biais de son avocat, lui demandant de ne pas venir. Il vaut mieux que ma famille reste en dehors du spectacle. C'est déjà assez fâcheux de devoir supporter l'attention des médias. Ce que je n'ai jamais voulu pour eux est en train de se produire tandis que l'histoire de notre famille est disséquée dans chaque journal et magazine, imprimés comme en ligne.

Les articles ont déjà commencé lorsque mon identité a été découverte. Ce n'était déjà pas terrible à cette époque, mais ce n'était rien en comparaison avec aujourd'hui. Peters m'a montré ce qui a été publié... Les gens ont toujours aimé les histoires nées dans la pauvreté pour finir dans la richesse. Damian est considéré comme une sorte de prince, et Zoé est surnommée la Cendrillon de l'Afrique du Sud. Léon, avec sa fausse histoire de voyage autour du monde, est celui qui s'en sort avec le moins de détails. Je me suis attiré pas mal de partisans, pour la plupart des femmes de bonne famille souhaitant se marier avec moi et porter mes enfants.

Porter mes enfants... Putain, que doit penser Cas de tout ça ? Ma seule consolation, c'est qu'elle doit être loin désormais.

— Levez-vous, s'exclame le shérif.

Un bourdonnement parcourt la foule quand tout le monde se met debout. Le juge fait son apparition, vêtu de la toge noire coutumière. Il rappelle le public à l'ordre en prenant place sur le banc.

— Comment vous ont-ils traité ? me demande Peters à voix basse.

— Bien.

Surprenant, quand on y pense.

— J'ai fait appel de la décision de ne pas vous laisser assister à votre procès en tenue de civil, dit-il dans sa barbe. Avec de la chance, vous porterez un costume demain. Même si vous êtes jugé coupable, c'est très contraire au règlement, ajoute-t-il en désignant ma tenue de prison.

Rien dans mon cas n'est conforme au règlement, et je doute qu'un costume joue en ma faveur, mais Peters a une opinion différente ; selon lui, c'est l'habit qui fait le moine en toute circonstance.

Le procès est entamé. La procureure va d'abord livrer son discours d'introduction. Elle me regarde d'un œil perçant avant d'aller parler au juge. Je me mets autant à l'aise que possible sur la chaise en bois inconfortable. La journée s'annonce très longue.

Sa performance est bonne. Elle dresse la liste de mes crimes et des dégâts que j'ai causés aux sociétés et aux individus, tout comme les coûts qu'a subis l'État dans ses diverses enquêtes. Elle se base sur des faits incontestables, mais cherche aussi à susciter des émotions d'iniquité et d'injustice. Brillante ! À la fin de son discours, tous ceux qui ont un cœur parmi l'auditoire doivent me détester.

La déclaration liminaire de Peters se concentre sur la corruption au sein des forces de police et comment ces circonstances ont transformé un voleur en meurtrier. Le public hait le crime, mais il déteste encore plus la corruption. C'est l'orientation qu'a choisie Peters ; le public semble déjà divisé.

On ne m'appellera pas à la barre. Puisque j'ai déjà fait ma déclaration, mon témoignage n'est pas nécessaire. Pour le moment, mon boulot consiste

à garder la bouche fermée, les yeux baissés et d'avoir l'air tourmenté. C'est juste un grand et beau spectacle. On ferait tout aussi bien d'accélérer jusqu'au verdict et d'éviter à tout le monde l'attente insupportable de devoir endurer jusqu'au bout des formalités de plusieurs jours, mais les procédures doivent être suivies à la lettre. C'est comme ça que fonctionne la loi. Je serre les dents et endure ce pour quoi j'ai signé.

À l'heure du déjeuner, la séance est suspendue. Je me lève comme on m'a ordonné de le faire et bouge quand on me dit de le faire. C'est alors que je la vois. Une rousse assise au dernier rang sur la gauche. Je ne l'ai remarquée que parce que le grand type devant elle s'est levé et qu'il est sorti avec les autres visiteurs. Mon cœur subit un électrochoc. Incapable de m'en empêcher, je soutiens son regard. Elle me fixe droit dans les yeux. La connexion avec mon âme est directe. Je la ressens dans un lieu où la logique n'existe pas, des tréfonds inexplicables où naissent les intuitions et les prémonitions.

Je ralentis le pas. C'est elle. C'est la façon dont elle se tient, dans son menton dressé et la pente subtile de ses épaules. Dans le frémissement léger de ses lèvres. Dans la réaction de mon propre corps, même en costume et enchaîné. Je jure qu'elle est la seule femme pour qui j'éprouverai du désir. Elle m'a jeté un sort. Elle m'a ensorcelé au moment où j'ai posé les yeux sur elle. Désormais, j'en subirai les conséquences pour le reste de ma vie. Et avec joie.

Je ne devrais pas attirer l'attention sur elle en la dévisageant, mais je ne peux détourner le regard, tout comme je ne peux cesser de l'aimer. Le fait qu'elle soit là et non pas à des kilomètres est une déclaration d'amour comme aucune autre. Avec avidité, je me saisis de cette offrande. Elle ne l'a dit qu'une fois, et aujourd'hui pourrait être ma dernière chance. Quand ce sera terminé et qu'ils me mettront sous les verrous, je ne reverrai plus jamais ce superbe visage.

Le moment est aussi pesant que le jour où je me suis tenu devant la porte de sa chambre d'hôtel à Pretoria, décidant de lui voler sa vie. Je ne regrette rien, ni à ce moment-là, ni aujourd'hui. Je donnerais ma liberté dix fois pour son bonheur. Je donnerais ma vie. N'importe quoi.

Nos regards restent croisés alors que je traîne des pieds jusqu'à la porte. Dans ma vision périphérique, Peters, qui marche à côté de moi, fronce les sourcils. Il suit la direction de mon regard. Le gardien qui patiente à la porte dit quelque chose. Peters répond. Je n'entends rien, si ce n'est le martèlement de mon cœur dans ma poitrine. Dans la foule, nous sommes isolés. Rien qu'elle et moi, comme ça a toujours été écrit.

Chaque pas que je dois faire est un coup de poignard à mon âme. C'est à la fois la marche la plus longue et la plus courte de ma vie – longue car le temps s'est arrêté et trop courte car ce ne sera jamais assez. Encore trois secondes et je serai à la porte. Ses yeux ne sont pas de la bonne couleur, mais le message y est clair ; même si la détresse est peinte sur son visage, ses yeux m'offrent la sérénité. Ses lèvres s'entrouvrent. Elles sont teintées d'un prune éclatant, ma couleur préférée sur elle.

Je t'aime, prononce-t-elle sans bruit.

Je m'arrête net. Dieu sait que je ne mérite pas ces mots ! Je ne les ai jamais mérités, mais bon Dieu, je les accepte avec bonheur ! La douleur et la joie sont indissociables. Ça me fait mal, et en même temps, ma poitrine enfle. Je me sens comme l'adolescent que je n'ai jamais été, tombant amoureux pour la première fois. La chronologie n'est pas bonne, tomber amoureux après l'avoir déjà aimée, mais pour nous c'est cohérent. Je l'ai désirée dès la première seconde et aimée à la minute où elle a extrait une balle de mon épaule. Déjà à ce moment, je savais qu'elle était faite pour moi. Je savais qu'elle m'appartenait. Je lui ai fait cette promesse la première fois que j'ai possédé son corps. Quand j'ai dit qu'elle m'appartenait, j'ai promis d'être à elle et je prends mes promesses très au sérieux. Je les emmène dans la tombe.

Je lui ai aussi promis que je ne retirerais jamais le collier qu'elle m'avait donné. Je veux qu'elle sache qu'elle peut croire en moi, qu'elle peut me faire confiance pour toujours, car je ne reviens jamais sur ma parole. Il est vital qu'elle le sache, parce qu'elle va devoir s'accrocher à cette certitude quand les mois deviendront des années et que le souvenir de notre amour s'usera. Le temps fait son office, il efface les souvenirs. Quand elle se réveillera un matin et qu'elle aura des difficultés à se rappeler mon visage, cette certitude l'aidera. Quand elle se demandera si je l'aime toujours, elle n'aura qu'à se souvenir que j'ai toujours été un homme de parole.

Peters se tait. Il me donne un petit coup de coude pour que j'avance. C'est maintenant ou jamais. Faisant mine de me gratter, j'ôte le bouton du haut de ma combinaison et écarte le col. Le tatouage de Nyami apparaît, au centre de mon sternum. C'est une œuvre d'art grossière, faite avec une épingle et l'encre d'un feutre, des objets empruntés à Peters et dont je me suis servi pendant sa visite.

Ses yeux flamboient, me faisant savoir qu'elle a vu ce que je voulais qu'elle voie. Le brun de ses iris scintille comme des pierres précieuses, mais elle est courageuse. Elle retient ses larmes et m'adresse un sourire. C'est le sourire auquel je me raccroche quand le gardien me prend par le bras et m'aide à franchir la porte. Quand il la referme sur le visage de Cas, j'imprime dans mon cœur cette image d'elle, libre et bien vivante.

Alors oui, tout ça en valait clairement la peine !

Je ne resterai *pas* là, à regarder Ian aller en prison, pas même en échange de ma liberté. J'aime trop cet homme. Ces mots que j'ai articulés en silence ne suffisent pas. Je veux une dernière chance de lui dire ce que je ressens en face. Le bien et le mal n'ont pas d'importance, pas dans mon cœur. Je mérite une dernière chance. Tout comme lui. Sans moi, il n'aurait pas de menottes aux poignets et aux chevilles. Si mon cœur n'était pas faible, si je courais plus vite, si j'étais parvenue jusqu'à l'hélicoptère, si Ian n'avait pas trahi son identité en se faisant tirer dessus, s'il ne m'avait jamais vue... Si, si, si ! Tout ça est ma faute.

Putain.

Je donne un coup de pied dans la chaise de ma chambre d'hôtel.

Putain de merde !

Ça fait trop mal.

Je sautille sur un pied, arrachant la perruque pour la jeter contre le mur.

Des épingles tombent au sol quand je retire brutalement le filet de mes cheveux devant la fenêtre. La rue est bondée. Des vendeurs à la sauvette écoulent leurs journaux et des produits de contrefaçon au feu rouge. Une femme tenant un garçon par la main s'arrête pour acheter une cagoule Phantom. Le garçon l'enfile pendant que la femme paie le vendeur. Le masque a des trous découpés pour les yeux et un embout triangulaire en

plastique avec une grille de ventilation pour respirer sur le nez et la bouche. C'est une imitation bon marché que l'on trouve en vente partout. Certains entrepreneurs sont suffisamment malins pour se faire de l'argent sur l'engouement entourant le procès en cours. Chaque gamin en âge de jouer aux gendarmes et aux voleurs veut un masque. Même des adultes en portent, principalement des fans de Phantom qui se rassemblent devant le tribunal chaque matin et après-midi pour entrapercevoir Ian que la police escorte à l'entrée et à la sortie du bâtiment.

Quelques geeks, masques en main, remontent la rue en provenance du tribunal. Deux filles les suivent, leurs masques toujours sur le visage. Elles portent toutes les deux des costumes orange avec le bouton du haut défait, dévoilant de généreux décolletés. Ian a toujours eu beaucoup de supporters, mais jamais autant de groupies amoureuses qu'aujourd'hui.

Que dégage-t-il pour leur faire désirer un criminel ? Ce n'est pas seulement son beau visage ou sa forte carrure. Cela va au-delà de la coupe de cheveux rebelle – qu'ils ont tristement rasée en prison – et des tatouages. C'est la façon dont il se comporte, son sens de l'humour et sa confiance en lui. Il ne perd jamais ses nerfs au tribunal, ni le respect avec lequel il s'adresse à la procureure, même si c'est une vraie garce envers lui. C'est un savoir inné, un sixième sens féminin que chacune possède instinctivement. C'est ce que dégage Ian. Nous le ressentons toutes : Ian est un homme qui fait de sa femme une reine. Il n'y a rien qu'il ne ferait pas pour elle. Il irait jusqu'au bout pour la protéger. C'est ce qu'il m'a dit le soir où il m'a fait conduire la Porsche de Mint, et le fait qu'il soit derrière les barreaux et enchaîné est la preuve qu'il pensait chaque mot.

Tout en me rongant l'ongle, je suis du regard le groupe d'hommes et de femmes jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans un magasin de vêtements. Le mannequin devant l'entrée porte un costume orange et arbore l'une de ces imitations de masque Phantom. Certains trouvent cela exaspérant que les déguisements se vendent comme des petits pains, tandis que ceux qui ont

rejoint le mouvement les trouvent inspirants. On n'a plus vu de telle cohésion depuis l'année où l'Afrique du Sud a gagné le mondial de rugby.

Pourquoi une foule apporte-t-elle son soutien à un voleur ? Parce qu'il est beau, poli et plein d'humour. Parce qu'ils sont en colère, désabusés par la corruption. Parce qu'à côté de Ian, Wolfe paraît mauvais. Parce que Ian est malin et futé, injustement sympathique, et qu'il est facile de l'admirer.

J'abandonne la vue pour me diriger vers le mini-frigo. Il est presque vide. Après avoir dissimulé mes cheveux sous une casquette, je descends les escaliers et rejoins l'épicerie du coin, où j'achète des fruits et du pain. Sur le chemin du retour, je m'arrête à la boutique de vêtements. Le costume orange est si éclatant que ça fait mal aux yeux de le regarder. Est-ce pour cette raison qu'ils habillent les prisonniers de cette couleur ? Ça se démarque comme une tache noire sur du blanc. On ne peut clairement pas se fondre dans le décor avec ça.

Je frotte le tissu entre mes doigts. C'est fin, on dirait une voile pour parachute. Selon l'étiquette du prix, le masque comme le costume sont vraiment bon marché. Pas étonnant que n'importe qui puisse se permettre de les acheter.

C'est à ce moment-là que ça me frappe. Mon plan.

Il n'est pas sophistiqué, mais comme mon père le disait, les meilleures solutions ne sont pas les plus complexes. Il y a celles qui vous frappent en plein visage, celles que l'on néglige car elles sont trop évidentes.

— Est-ce que ça vous dérange si je prends une photo ? demandé-je au vendeur appuyé contre la porte en train de fumer une cigarette.

Il jette son mégot d'une pichenette en direction du mannequin.

— Allez-y.

Je prends une photo avec mon téléphone et retourne précipitamment à ma chambre. Une fois à l'intérieur, je laisse tomber mon sac en plastique sur le sol sans prendre la peine de le déballer et me pelotonne sur le fauteuil près de la fenêtre avec mon téléphone. Il ne me faut que quelques swipes

pour créer un faux compte. Accédant au site de fans des Phantom, je télécharge la photo sous mon faux nom. Après quoi, j'appelle Damian.

Il me répond avec prudence :

— Dis-moi que tu m'appelles de Namibie...

— Est-ce que la ligne est sécurisée ?

— Bien sûr.

— Il faut que je te voie.

Il soupire.

— J'avais tant espéré recevoir une carte postale de Windhoek...

— Où pourrait-on se voir en toute sécurité ?

— C'est à propos de quoi, Cas ?

— Je te le dirai quand je te verrai. J'ai besoin que Léon soit là aussi.

— Attends, dit-il d'une voix grave qui ressemble beaucoup à celle de Ian. Que se passe-t-il ?

— Je n'en parlerai pas au téléphone. Donne-moi une heure et un lieu.

Il jure dans sa barbe.

— J'ai promis à Ian que je ferais attention à toi, mais...

— Alors fais-le. Quand ?

Sa voix se durcit.

— Je n'apprécie pas qu'on me donne des ordres.

— Ce n'est pas un ordre, c'est une requête. Écoute, si tu n'es pas partant, je le ferai seule.

— Ah, putain... Ne m'incite pas à t'enfermer, parce que je te promets que si je dois le faire, je le ferai !

— Je n'apprécie pas qu'on me menace non plus. Donne-moi une heure ou rien du tout. Si tu décides de ne pas le faire, tu ne me reverras plus jamais.

Il lâche un autre soupir.

— Des putains de promesses... Je savais que ça reviendrait comme un boomerang.

— Alors ? insisté-je en retenant mon souffle.

— Où es-tu ?

— Je suis toujours à Braamfontein.

— Mon bureau sera plus sûr. J'enverrai Russell te chercher vers huit heures. Il s'assurera que vous n'êtes pas suivis. Donne-moi ton adresse.

Puisque je n'ai aucune raison de me méfier de lui, je lui mentionne mon hôtel et mon numéro de chambre. Avant de raccrocher, j'insiste à nouveau :

— Il faut que Léon soit là.

Comme j'ai deux heures à tuer, je mange une banane et un sandwich, puis me prépare une tasse de café. Je sirote la boisson chaude sur le lit en regardant les actualités. Quand il est près de vingt heures, je prends une douche et me change. Je suis prête lorsque Russell frappe enfin à la porte.

Il fronce les sourcils en me voyant.

— Vous devriez être partie depuis longtemps maintenant. Vous prenez un risque.

— Merci pour ce conseil que je ne vous ai pas demandé.

Je prends mon sac contenant l'arme, claque la porte et avance devant lui.

— Où est votre voiture ?

Il fait un signe de tête vers la sortie de secours.

— Venez.

Nous descendons les escaliers et sortons par une porte latérale. Il regarde autour de nous pendant que je monte dans sa voiture.

Le trajet est rapide jusqu'à l'immeuble de Damian à Newton, à seulement quelques pâtés de maisons dans la partie rénovée de la ville. Nous nous garons dans le parking souterrain.

— Est-ce que Damian a mis la main sur Léon ? demandé-je alors que Russell vient m'ouvrir la portière.

Me conduisant jusqu'à l'ascenseur, il dit avec un sourire contrit :

— On m'a demandé de vous amener en sécurité ici, rien de plus.

— Vous travaillez pour Damian ?

Il appuie sur le bouton pour appeler l'ascenseur.

— Je travaille pour une compagnie à laquelle Damian fait appel.

Quand la porte s'ouvre, nous nous y engouffrons et patientons. Comme il n'y a aucun bouton de contrôle, quelqu'un doit opérer de l'intérieur. Damian est vraiment à cheval sur la sécurité, mais je ne peux pas le lui reprocher.

Nous atteignons le hall d'entrée familial, avec ses statues et ses peintures au dernier étage. Il n'y a pas si longtemps, Ian et moi vivions ici. À cette époque, je pensais que je ne pouvais pas le laisser revenir dans mon cœur, mais j'étais bien bête. Quoi que je fasse, je ne serai jamais capable de le rayer de ma vie. Il restera une partie permanente de mon être jusqu'au jour de ma mort.

Russell ouvre la voie. Les doubles portes du bureau de Damian sont ouvertes.

Une voix familière lance :

— Je pourrais aussi. J'aurais pu pirater ton petit ascenseur en dix secondes chrono.

Léon !

Russell avance devant moi. Je m'arrête à la porte. Damian est perché sur le bord de son bureau, l'expression à la fois fermée et énervée. Léon est face à lui, les pouces enfoncés dans les boucles de sa ceinture. Malgré notre histoire, je suis tentée de le prendre dans mes bras. Dans une grande ville pleine d'inconnus, cet homme est une figure familière qui relève d'une période heureuse de ma vie.

Le contraste entre les deux frères est frappant. S'ils se ressemblent dans les traits – ils ont les mêmes cheveux noirs, le teint bronzé et les yeux marron – leurs styles ne pourraient être plus éloignés. Damian porte un costume noir et une chemise blanche, sa cravate argentée parfaitement nouée. Pas un cheveu ne dépasse. Léon, lui, est en jean, t-shirt délavé et

veste en cuir. Ses cheveux sont ébouriffés, hirsutes. Damian porte une épingle de cravate en diamant et des diamants noirs en guise de boutons de manchette tandis que Léon arbore des bracelets en cuir et des chaînes en argent. Damian paraît sophistiqué, alors que son frère aîné fait plus naturel. Les bras de Léon sont plus épais et son torse plus large que dans mes souvenirs, il doit faire de la musculation. Ils sont de la même taille, mais Léon est plus volumineux au niveau des muscles. Ses traits trahissent son âge. Damian a les mêmes rides profondes du nez jusqu'à la bouche, une caractéristique que les trois frères partagent, mais les pattes d'oie au coin des yeux du cadet sont moins prononcées.

— J'aimerais bien te voir essayer, rétorque Damian, goguenard.

— Je n'aurais pas à essayer, frangin, répond Léon en se carrant sur ses jambes écartées. Donne-moi dix secondes et cet ascenseur n'obéira qu'à moi.

Il penche la tête et ajoute :

— Je lui donnerai aussi une voix de femme plus sexy.

Damian, qui ne prend pas son frère au sérieux, émet un rire froid.

— Tiens, notre invitée d'honneur est arrivée.

Léon ne se tourne pas tout de suite. La tension s'installe lentement dans ses épaules. Il les fait rouler avant de me faire face.

— Cas ! C'est vraiment toi ?

— Bonjour, Léon.

Je perçois une lutte derrière ses yeux noirs tandis qu'il passe la main dans les boucles de ses cheveux, les ébouriffant davantage.

— Je ne l'ai su qu'il y a quelques jours... Ian me l'a dit.

Russell ferme les portes.

J'avance de plusieurs pas, m'arrêtant au milieu de la grande pièce.

— Pour ce que ça vaut, je suis désolée.

Alors que les taches ambrées des yeux de Ian lui donnent de la chaleur, le brun de ceux de Léon est si sombre qu'ils ont presque l'air noirs. Un noir

plus amer, comme du cacao pur.

— Tu es désolée ? reprend Léon. Ruben n'avait aucun droit de faire ce qu'il a fait. Il a eu ce qu'il méritait.

Il marche jusqu'à moi, ses pas résonnant sur le marbre.

— Ian, d'un autre côté, ne méritait pas ce qu'il a traversé.

À ces mots, il me foudroie du regard.

— As-tu la moindre idée de ce qu'un deuil provoque chez un homme ?

Levant le menton, je ne me défile pas.

— Ce n'est pas comme si je te devais des explications, mais je croyais que Ian me souhaitait morte.

— Oh mais si, tu m'en dois.

Il pose les mains sur ses hanches et me dévisage, les yeux plissés.

— Putain, qu'est-ce qu'on fiche ici ?

— Du calme, frangin, dit Damian avec un rictus. J'ai beau adorer les bagarres, je préférerais retourner auprès de ma femme et de mes enfants.

— Léon a raison, dis-je en soutenant son regard. Vous méritez de savoir pourquoi vous êtes ici.

Détournant enfin les yeux, j'alterne entre les deux frères.

— On va aider Ian à s'évader.

Peters fulmine un peu, car sa demande pour me laisser porter le costume a été rejetée. Je suppose que la colère est d'une grande rébellion à ses yeux. Ce type ne craque jamais, il fait tout avec modération. A-t-il déjà vécu une journée de folie dans sa vie ?

Quand les gardiens me mènent à la salle d'audience, je cherche son visage parmi la foule. Elle est assise au même endroit, avec les mêmes cheveux roux et les mêmes lentilles de contact. Nous avons eu des tas de conversations durant ces trois derniers jours, rien que par le regard.

Tu tiens le coup, poupée ?

Ne t'inquiète pas pour moi, Ian. Je sais me débrouiller.

Où est-ce que tu habites ? Tu es en sécurité ? Tu prends soin de toi ? Tu ne devrais pas venir ici. Mais putain, je suis heureux de te voir !

Le sourire culotté et espiègle qu'elle n'affiche que pour moi exprime :

Je ne manquerais ça pour rien au monde.

Même des chevaux sauvages ne pourraient pas me traîner loin de toi, Cas.

Telles sont mes pensées lorsque l'avocat de la défense s'adresse au juge. C'est ce que mes yeux lui disent quand la procureure fait le compte de mes crimes. Dans ma tête, je me trouve entre les jambes de Cas, tout en

obéissant à ma promesse faite à Hackman, celle de lui donner ce qu'il voulait.

Après la lecture de ma déclaration, nous faisons une pause déjeuner. Je n'apprécie pas de ne pas voir son visage pendant une heure. Égoïstement, je voudrais qu'elle reste sur ce banc inconfortable pendant ces huit heures de procès chaque jour. Cela attise mes fantasmes et assouvit mon appétit, emplissant mon esprit d'images de son visage, de souvenirs à garder pour plus tard.

Peters me passe un sandwich sur une assiette en carton après que le gardien a vérifié entre les couches et découpé le pain en petits morceaux. Un homme comme Peters ne glissera jamais de lame à mon intention, mais le protocole, c'est le protocole. Pendant que je mange et descends une bouteille d'eau les mains menottées, il me dit qu'il se réjouit de l'attention des médias. Les sondages astucieusement effectués par son cabinet montrent que ma popularité a augmenté, même si je m'en fiche royalement. Il n'a jamais été question de cela.

Peters essuie les miettes sur ses genoux et se lève.

— Il est temps.

Il se rend aux sanitaires réservés aux visiteurs libres pendant que les gardiens m'emmènent aux toilettes du sous-sol. Nous refaisons surface au rez-de-chaussée, près d'une fenêtre voûtée. Des manifestants avec des pancartes sont massés dans la rue. Ils agitent leurs panneaux faits maison en scandant : « Libérez Ian ! »

L'un des gardiens m'ordonne d'avancer. Je traîne les pieds enchaînés tout du long jusqu'à la salle d'audience. J'ai vraiment l'impression d'être arrivé à la *fin*, comme celle écrite en majuscules, ce mot que l'on voit apparaître à la fin d'une histoire, suivi par une page blanche...

Sans même une remise à zéro.

Juste le vide, comme tomber du bord de la Terre.

Et ils vécurent heureux pour toujours.

J'entre, cherchant immédiatement son visage dans la foule. Le grand gaillard devant elle cache ses traits, mais je peux déceler le halo de ses cheveux roux dans le soleil qui filtre par la fenêtre. Je ne me dévisse pas le cou pour la regarder quand je m'assieds, mais sa présence irradie. Si je ferme les yeux et me ferme à tout le reste, je parviendrai à saisir un parfum de fleur d'oranger dans l'air. C'est mon esprit qui me joue des tours, mais ces illusions me suffisent. Je suis certain que je n'aurai rien de plus.

Je me mets debout quand le juge me l'ordonne. Les visages parmi le public de la tribune sont empreints de compassion, ce qui n'est jamais bon signe. Le juge, un type de la vieille école, ancien étudiant de l'Université de Pretoria qui s'est assis sur plusieurs commissions des droits de la personne, me jette à peine un regard quand il me juge coupable de prison à perpétuité sans liberté conditionnelle ni amnistie pour cent ans.

Le visage de Peters s'affaisse. Il avait prévu une double peine à vie, une triple au pire.

Pour moi, le verdict n'est pas un choc. C'est malgré tout une déception, mais je ne peux pas dire que je ne m'y attendais pas. Une exclamation discrète, provenant d'une femme, s'élève au fond de la salle. Je tourne légèrement la tête. Le grand type a bougé sur la gauche et je croise le regard de Cas tandis qu'elle se balance sur son siège, s'accrochant au dossier du banc devant elle. Je souris, lui offrant le meilleur des réconforts possible. J'ai adoré ces moments secrets, même si je ne voulais pas qu'elle vienne. Je les ai mis dans ma poche pour les ressortir et les apprécier plus tard, lorsque le désir deviendra trop insupportable.

Tout ce que je peux lui offrir, c'est mon cœur. Je le dépose dans sa paume alors que je marche dans la salle d'audience en direction de ma cellule de détention. Je ne veux pas retourner à celle de la prison locale où ils m'ont gardée pendant la durée de l'audience. Je retournerai à Pretoria.

Maintenant, je découvre la vraie musique. L'audience était un spectacle pour apaiser les médias et le public, leur donnant un faux sentiment de

justice. Comme me l'a dit le gardien de prison ce matin, des accidents arrivent là-bas... Le gouvernement n'a pas l'intention que j'en sorte vivant.

OceanofPDF.com

Quand je sangle à ma cheville le Colt Python que Damian m'a donné, je pense à Ian. C'est plus fort que moi... Je me souviens de la nuit où il m'a emmenée à la fête d'anniversaire d'Oliver et comment la vue du pistolet attaché à ma cuisse sous ma robe l'avait allumé. Ce souvenir transperce mon cœur, mais je le repousse. Ce n'est pas le moment d'être sentimentale.

Concentre-toi, Cas.

Je mange une barre énergétique et avale mes pilules avec une bouteille d'eau, jetant un coup d'œil à ma montre à chaque instant, comme si cela pouvait faire avancer l'aiguille des secondes plus vite.

Quand il est enfin temps, je mets le masque imitant celui des Phantom sur ma tête. Malgré l'air conditionné au maximum dans ma chambre, un filet de sueur coule entre mes omoplates. C'est un bon plan, mais même les bons plans ont des défauts.

Je regarde par la fenêtre. Le fan-club Phantom a fait son travail : une file régulière de manifestants afflue vers le pont Nelson Mandela, agitant leurs banderoles pour faire appel d'une décision irréversible. Cette marche semble futile, en tout cas pour Ian, mais les partis de l'opposition ont saisi l'occasion de marcher contre la corruption. Le fan-club a fait preuve d'une formidable chaîne de communication. En quelques heures, les nouvelles de

cette protestation sont devenues virales. Déjà, une énorme foule composée de costumes orange et de masques Phantom dansent le toyi-toyi devant le tribunal.

À 20 h ce soir, Ian sortira de la cellule de détention du tribunal et sera transporté à la prison Kgosi Mampuru II à Pretoria. Nous sommes au courant grâce aux contacts de Damian. Le service correctionnel veut attendre que l'heure de pointe soit passée et la nuit tombée. Leur but est de déplacer Ian rapidement, calmement et sans histoire... enfin, devrais-je dire, leur *ancien* but. Maintenant, une foule est réunie dans chaque rue en face du bâtiment du tribunal. Les journalistes de la télévision sont arrivés pour faire leurs reportages sur place, ce qui veut dire que la police sera extrêmement attentive. Déjà accusés de corruption, ils ne peuvent pas se permettre de tirer des balles en caoutchouc ni de blesser de *paisibles* manifestants.

Je mets sur mon dos le sac contenant mes affaires les plus essentielles : un faux passeport, des munitions, mes pilules, de l'argent, des vêtements de rechange, et bien évidemment, les diamants. La lanière n'attise plus les blessures à mon épaule. Les trous se sont refermés des deux côtés et les points de suture se sont résorbés. La perruque et le reste de mes vêtements se trouvent déjà dans une benne à ordures dehors. J'ai réglé la note de ma chambre une heure plus tôt. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est me joindre aux manifestants et descendre jusqu'au tribunal.

Je descends les escaliers et entre dans le rang d'un petit groupe. Quand ils hèlent un minivan faisant office de taxi, je monte avec eux.

La vue qui m'attend au coin des rues Pritchard et Kruis m'arrache une exclamation silencieuse : il y a plus de gens que je ne m'y attendais. Ils dansent et chantent, la majorité attendant à la sortie du parking souterrain le fourgon blindé de la police qui transportera Ian.

C'est facile de se perdre dans la foule. Étonnamment, les battements de mon cœur sont stables. Je me suis rétablie après avoir été blessée. Je suis

stressée, mais bien reposée. Cette fois, je ne vais pas faillir. Je ne permettrai pas à mon cœur de m'abandonner.

Les journalistes agitent leurs micros devant le visage des gens, demandant la raison de cette manifestation pacifique. Ma concentration est orientée vers les agents armés gardant la sortie et créant une barrière pour maintenir les manifestants à distance.

Le fourgon apparaît plus tôt que prévu. Cet événement est censé prendre tout le monde par surprise... sauf nous.

Je me mets en position. Quand les portes s'ouvrent, les motos partent en premier, ouvrant le convoi. Le fourgon suit après les motos. C'est là que mon cœur se met à galoper... enfin, ça devient réel.

De l'autre côté de la route, Léon lance les clous dès que les motos sont passées. Au même moment, les hommes plantés parmi la foule tirent des fléchettes sur les gens. Quand une première personne tombe au sol, les pneus avant du fourgon explosent.

La confusion éclate. La file de policiers n'est pas assez forte pour contenir la foule. Les manifestants défoncent la barrière, faisant reculer les agents de sécurité protégés de boucliers. Les gens courent dans toutes les directions sous des tirs de fléchettes surgies de nulle part. Les policiers assistent au chaos, impuissants, pointant leurs armes sans savoir quoi viser. Les policiers à moto font demi-tour, mais les gens qui hurlent courent sur la route.

Les clous font exploser les pneus du second convoi qui devait suivre le fourgon, nous faisant gagner du temps. Le véhicule fait une embardée. Du côté de la route, Léon tire le missile qui atterrit sur le toit du fourgon. Ses aimants s'y agrippent pendant que le gaz explose et se diffuse dans le vent.

À la minute où le fourgon dérape avant de s'immobiliser, son poids basculant à cause des pneus à plat, Léon est en place. Nous sommes temporairement noyés dans une mer orangée. La panique qui règne nous

apporte une certaine couverture, mais nous n'avons pas beaucoup de temps. La foule fuit pour échapper aux fléchettes.

J'agis rapidement. Léon couvre mes arrières pendant que je tire pour ouvrir les portières du fourgon. Le gaz a fait son boulot. Les deux gardes armés ainsi que Ian se sont évanouis. Le gaz n'a pas atteint la cabine conducteur, mais de toute manière, le verre est pare-balles. Même si le chauffeur ou le gardien du siège passager nous tirent dessus, nous sommes protégés.

Comme moi, Léon porte un filtre à gaz sous son masque Phantom. Il saute dans le véhicule et passe les mains sous les bras de Ian, le traînant dehors pendant qu'à mon tour, je couvre ses arrières. Une ouverture apparaît dans la foule des fuyards. L'un des agents de la brigade à moto trouve refuge derrière un pot de fleurs en béton et ouvre le feu. De nouveaux cris fusent.

Quelqu'un s'écrie :

— Cessez le feu !

Nos hommes tirent des fléchettes sur les policiers. L'un après l'autre, ils tombent comme des mouches. Impossible de dire d'où proviennent ces fléchettes. L'homme que nous avons payé pour l'occasion saisit les pieds de Ian. Ils le portent rapidement jusqu'au fourgon grimé en véhicule de police qui patiente au coin de la rue. Je me mêle à la foule, courant aux côtés des gens pour me mettre à couvert au sud du tribunal.

Des sirènes retentissent au loin. Le bruit d'un hélicoptère se fait entendre. J'arrive au coin juste à temps pour voir le faux fourgon s'en aller, sirènes hurlantes.

— Cas, me dit Léon en me prenant le bras. Par ici.

Nous détalons vers la moto garée dans une petite rue. Les hommes avec fusils tranquilisants s'éparpillent parmi la foule en train de s'échapper, disparaissant dans les rues. Ceux sur qui nous avons tiré les fléchettes et les gardes que nous avons gazés se réveilleront dans quelques minutes – le

tranquillisant est léger. Quand Ian se réveillera, le fourgon sera dans le parking souterrain d'un bâtiment abandonné. Une moto et des vêtements de rechange l'attendent là-bas. Après avoir sectionné ses menottes et ses chaînes aux pieds, le chauffeur du fourgon donnera pour instructions à Ian de prendre la route secondaire vers l'immeuble de Damian. Le chauffeur abandonnera le fourgon et s'en ira en voiture.

Pendant ce temps, Léon et moi emprunterons le chemin des bureaux de Damian. De là, Ian et moi prendrons un hélico jusqu'au Zimbabwe. Léon se fera oublier un temps dans l'immeuble de Damian – une forteresse inviolable – jusqu'à ce qu'il soit moins dangereux de bouger. Au cas où la police interrogerait Léon, son alibi est en béton : il a déjà téléchargé l'enregistrement d'une caméra de sécurité de la rue, le montrant en train de traverser la place de Sandton à des kilomètres d'ici, au moment même de la fuite de Ian. Damian était chez lui, à profiter d'un barbecue avec sa famille et voisins.

C'est un bon plan.

C'est un plan génial.

Ça a marché !

Ma respiration est irrégulière alors que je retire le costume et le masque. Léon en fait de même. Nous roulons en boule nos déguisements, que nous mettons dans une benne de la rue avant d'enfiler nos casques. Léon démarre la moto tandis que je mets mon sac à dos. Quand je m'installe à l'arrière, il met les gaz.

Je m'autorise enfin un souffle tremblant.

Ça a marché...

Je n'en reviens toujours pas. Un rire nerveux m'échappe.

Léon accélère sur la route menant à Newtown. Les décorations de Noël de la rue passent à toute vitesse. Les lumières jaunes du pont menant à l'autoroute se mêlent avec les blanches. C'est un kaléidoscope d'éclats mouvants, une belle incarnation reflétant l'euphorie de mon cœur. La

température est agréable. C'est une nuit d'été parfaite. L'air qui m'inonde alors que nous accélérons vers l'intersection rafraîchit ma peau brûlante.

Sur une courte distance, nous suivons le faux véhicule de police. Au virage suivant, nous tournons à gauche. Sa lumière bleue est un phare dans la nuit. Il s'arrête au feu rouge, projetant des éclats saphir sur les immeubles obscurs. Juste avant qu'il ne s'engage sous le pont, une explosion ébranle le fourgon.

OceanofPDF.com

N^{on} !

Léon fait une embardée. Son corps se raidit, mais il ne ralentit pas. Au lieu de se diriger vers les flammes, il prend un virage serré à gauche et accélère vers les usines abandonnées de la partie en ruines de la ville.

— Retourne là-bas ! hurlé-je, tapant du poing sur son épaule.

Il est sourd à mes cris, immunisé contre mes coups.

— Fais demi-tour, nom d'un chien !

Sans me prêter attention, il trace sa route dans la ville vers l'Oriental Plaza jusqu'à ce que le gratte-ciel de Damian soit en vue. Je penche la tête. La lumière orange et la fumée sont cachées par les immeubles.

Léon fait un détour jusqu'à Mayfair. Quand la voie est libre du côté de Newtown, il revient par Fordsburg. Comme convenu, le volet roulant du parking souterrain se lève à notre arrivée. Léon entre et se gare près de l'ascenseur.

Je trébuche en descendant de la moto, perdant l'équilibre et me rattrapant avec peine. Je suis en hyperventilation sous le casque. Je me débats avec le fermoir jusqu'à ce qu'il cède et retire brutalement le casque de ma tête. Aspirant des bouffées d'air laborieuses, je fais les cent pas devant l'ascenseur.

Léon est comme un élastique sur le point de se rompre. Il retire son casque et écrase sa paume sur le bouton de l'ascenseur.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, bordel ? m'exclamé-je, les mains sur mes genoux pour ne pas chavirer.

— Si je le savais, putain ! grogne-t-il. Et merde !

Il décoche un coup de pied dans la porte de l'ascenseur.

Je crois que je vais vomir...

— Il faut qu'on y retourne.

— On ne peut pas y retourner, merde !

Il frappe à nouveau la porte. Ses cheveux sont en bataille à cause du casque et il passe les doigts dans ses boucles sauvages.

— Il ne reste rien auprès de quoi retourner.

Je refuse d'y croire, de l'accepter. Me redressant en inspirant une goulée d'air, je lui dis :

— Donne-moi la clé.

Il cogne de nouveau sur le bouton.

— Tu veux te faire choper ?

Je le bouscule.

— Donne-moi cette putain de clé !

Me prenant par les bras, il me secoue.

— C'est fini, Cas !

Non. Je secoue la tête, essayant d'échapper à sa poigne, mais il ne compte pas me laisser partir.

— C'est fini, répète-t-il.

Dans ses yeux brûle un feu noir et glacial.

Enfin, la porte s'ouvre.

Il m'entraîne à l'intérieur. Avec les talons, je me cramponne à l'encadrement, mais il me tire d'un coup sec contre le miroir avant que la porte ne se referme sur moi. Quand l'ascenseur s'élève sans heurts, il me relâche.

Je tourne en rond comme un animal en cage, un rugissement coincé dans ma cage thoracique.

— Que s'est-il passé ? maugréé-je, m'adressant plus à moi-même qu'à lui. Qu'est-ce qui a mal tourné ?

— Ils n'avaient aucune intention de le laisser s'en tirer vivant, répond Léon en grinçant des dents.

Serrant les poings si fort que mes ongles m'entament la paume des mains, je décris des cercles dans la cabine.

— Quelqu'un nous a mouchardés. Qui ? Qui savait ? Je croyais que Damian avait dit qu'on pouvait faire confiance aux hommes qu'il avait engagés.

— En quoi c'est important ? demande Léon d'un ton mordant.

— Ça l'est ! Je vais tuer ce putain de salopard...

Léon ne dit rien quand l'ascenseur s'arrête et que les portes s'ouvrent sur le couloir. Me prenant le bras, il me fait traverser le vestibule jusqu'à la sortie du toit.

— Je ne partirai pas, décrété-je en essayant de me dégager le bras. Je ne partirai pas seule au Zimbabwe.

— Nous n'avons pas fait ça pour rien.

Quand le garde ouvre la porte, Léon me fait traverser la salle aux portiques de détection jusqu'au couloir.

— Il n'est pas mort pour rien, tu m'entends ?

C'est à ce moment que les larmes se frayent un chemin jusqu'à mes yeux. C'est à ce moment que ça me percute de plein fouet. Je comprends alors ce que Ian a dû traverser quand il a enterré un cercueil avec mon arme à l'intérieur. Elle est paralysante, cette douleur. Je titube. Léon me garde debout, mais il ne ralentit pas.

Un autre garde attend à la sortie donnant sur le toit. Il m'accorde un regard compatissant.

— Le pilote est prêt.

Je m'affaisse dans les bras de Léon. Aucune importance. Plus rien n'a d'importance.

Le garde ouvre la porte et se tient sur le côté le temps que nous sortions. La brise est plus forte au sommet de l'immeuble, soulevant les cheveux autour de mon visage et m'obscurcissant la vue. J'écarte les mèches. Quand ma vision redevient claire, je m'immobilise. Un grand hélicoptère noir se dresse sur l'héliport, et devant lui, Ian.

C'est impossible ! Et pourtant, en jean, t-shirt et veste en cuir, il a l'air très réel.

Léon s'immobilise. L'incompréhension éteint mon cerveau. Nous prenons racine sur place. Léon me relâche si brutalement que je vacille. Avant que je puisse recouvrer mes sens, il fond comme une tornade vers Ian. Agitant le bras, il écrase son poing sous la mâchoire de Ian.

L'impact fait voler son visage sur le côté. Il ne combat pas en retour, mais quand Léon se prépare à lui assener un nouveau coup, il lui attrape le poing.

— C'est quoi, ce bordel ?! s'écrie Léon.

— C'était l'idée de Damian.

Léon retire violemment son poing de la main de Ian.

— De faire exploser le fourgon ?

— De simuler ma mort, apparemment.

Ian capte mon regard par-dessus la tête de Léon – le sien est doux, désolé.

— Il a placé un cadavre menotté aux mains et aux chevilles à l'arrière et un autre sur le siège conducteur, pour faire croire que le chauffeur avait fait sauter le fourgon avec des explosifs.

— Putain de fils de pute, lâche Léon en secouant le poing. Il aurait pu nous le dire, merde !

— Il ne voulait pas que l'info fuite par accident, même s'il avait confiance en ses hommes. Il voulait que l'accident paraisse réaliste. Au cas

où vous vous seriez fait prendre, il fallait que même vous, vous pensiez que j'étais mort.

— C'était qui ? demande Léon avec un regard assassin. Qui a fait exploser le fourgon ?

— Russell, continue Ian sans me quitter des yeux. C'est le seul homme à qui Damian aurait confié sa vie.

Léon serre les poings.

— Comment a-t-il réussi une telle cascade ?

Ian rompt finalement notre contact visuel pour regarder son frère.

— Il nous a interceptés avec un autre fourgon quand nous nous sommes arrêtés à un feu rouge. Un homme qui travaille avec Russell nous suivait dans un pick-up avec les corps à l'arrière. Le chauffeur et moi avons conduit le fourgon de Russell jusqu'au parking souterrain pendant que son pote et lui plaçaient les corps et les explosifs. Russell a dit qu'ils étaient partis avec le pick-up avant la détonation. C'était sacrément bien coordonné. Ça ne leur a pris que trente secondes pour faire tout ça. Nous avons vu l'explosion juste au moment où nous arrivions au bâtiment où vous aviez laissé le coupe-boulons, la moto et les vêtements pour moi. Le conducteur a abandonné le fourgon et est parti avec l'outil, les chaînes et ma combinaison dans une voiture qui était déjà là, puis j'ai pris la moto jusqu'ici. Le chauffeur a dit qu'il avait pour instructions de jeter le coupe-boulons dans le lac Bruma et de brûler la combinaison. J'imagine maintenant que Damian a envoyé quelqu'un récupérer le fourgon, ou peut-être qu'il a marchandé avec les criminels du secteur pour qu'ils s'en chargent à sa place.

— Putain, mais où Damian a-t-il trouvé des cadavres ? demande Léon.

— À la morgue. Apparemment, il a envoyé deux de ses hommes pour falsifier les identités de corps que personne n'a réclamés. Ils ont signé le registre de sortie des cadavres, prétextant qu'ils allaient enterrer leurs parents morts.

— C'est Frankenstein, votre histoire... grommelle Léon en roulant des épaules. Qui va revendiquer la responsabilité de l'attaque ? Il va y avoir une chasse aux sorcières...

— Un kamikaze fanatique qui combattait pour la justice, répond Ian. Damian a filmé un homme masqué endossant la responsabilité de l'attaque et a envoyé la vidéo aux médias. L'homme affirme avoir orchestré ma fuite pour m'exécuter, puisque l'État ne condamne plus les meurtriers à la peine de mort qu'ils méritent. Puisqu'il est mort dans l'explosion, il n'y aura pas de sorcière à chasser.

— Propre et net, dit Léon d'un ton sec. Tout concorde. Et maintenant ? Tu es juste... mort ?

Ian affiche un rictus.

— Je veux de belles funérailles, avec couronnes de fleurs et tout le tralala. Pourpre. C'est devenu ma couleur préférée.

— Va te faire voir ! s'exclame Léon en crachant sur le sol.

— Merci de m'avoir couvert. Je t'en dois une.

Puis Ian tend la main vers moi.

— Bon, on ferait mieux d'y aller.

Mes membres reviennent à la vie maintenant que la stupeur est passée. Je m'approche de Ian, puis mon bras prend son élan et je plante mon poing dans sa mâchoire.

Aïe ! Merde !

Ça fait mal ! La douleur palpite dans mes jointures alors que lui n'a pas bougé d'un poil.

Remuant sa mâchoire de gauche à droite, il me regarde, les yeux plissés.

— Bordel, c'était quoi, ça ?

— Pour m'avoir fait mourir dix fois pendant ces dernières minutes.

Il passe une main sur sa mâchoire.

— Je n'étais pas au courant de tes plans ni de ceux de Damian, tu te souviens ?

Non, le coup de poing aurait dû être donné à Damian, mais je me sens quand même mieux grâce à ça.

Ian passe un bras autour de moi. D'une façon irrationnelle, je suis furieuse contre lui. Je voudrais le repousser, mais le soulagement chasse la colère, et avec elle, ma force. Mes jambes cèdent à cause de mes genoux flageolants.

Il embrasse mon oreille.

— Tout va bien. Ça va aller.

Il tend une main à Léon.

— On fait la paix ?

— Je me vengerai de Damian pour ça, dit Léon. Je le jure.

Ian laisse retomber sa main.

— Tu peux retourner au Zimbabwe avec nous...

Quelque chose vacille dans les yeux de Léon. Ça ne dure qu'une minute, mais cela ressemble beaucoup à de la détermination. Comme celle que j'ai appris à reconnaître dans les yeux de Ian. Il existe un mot pour ce genre de détermination, on appelle ça de l'obsession. Je pourrais même croire que Léon a rencontré quelqu'un. Une femme.

— Non, répond ce dernier. J'ai un bon boulot ici.

Ian hoche la tête.

— Tu sais où nous trouver si la ville t'en demande trop.

— Prends soin de toi, enfoiré, dit Léon en frappant Ian sur l'épaule. Toi aussi, Cas.

— Merci pour ton aide.

Je m'appuie contre Ian, laissant sa chaleur m'apaiser.

— Je sais que je t'en ai beaucoup demandé.

Léon esquisse un demi-sourire.

— À quoi servirait la famille, sinon ?

— Si tu changes d'avis... commence Ian.

— Je saurai où vous trouver, l'interrompt Léon.

Ian me guide jusqu'à l'hélicoptère, jette mon sac à dos sur la banquette arrière et m'aide à monter. Il accorde un dernier regard à Léon en remontant prendre place à côté de moi. Il attache ma sangle et pose un casque sur mes oreilles pendant que le pilote commence à faire tourner les hélices.

Lorsqu'il a enfilé le sien, nous nous élevons dans les airs. Léon est debout sur le toit, son visage levé tandis que nous décollons. Avec ses traits sombres, son teint hâlé et ses cheveux noirs voletant dans toutes les directions, il a l'air plus diabolique qu'humain. Au fond, c'est le cas de tous les frères Hart.

Nous gagnons de l'altitude jusqu'à ce que le visage de Léon ne soit plus discernable. L'hélicoptère vire de bord et prend la direction du nord. Le panorama des lumières de la ville rapetisse au loin. Les tours emblématiques de Johannesburg sont remplacées par les gratte-ciel récents de Sandton, puis l'autoroute et les banlieues de Midrand avant que les champs ne deviennent obscurs sous nos yeux.

Une main chaude se pose alors sur la mienne, attirant mon attention. Je regarde le visage de Ian. Il paraît plus âgé de dix ans, mais pas moins invincible.

Sa bouche affiche sa lassitude alors qu'il dit au pilote :

— Un peu d'intimité, s'il vous plaît.

Le pilote appuie rapidement sur un interrupteur, se coupant probablement des communications communes des casques.

Ian caresse la veine de mon poignet avec son pouce, son regard dardé sur le mien.

— Si tu refais une combine de ce genre à l'avenir...

— Quoi ? lui demandé-je sur un air de défi.

Un sentiment de possession brille dans ses yeux bruns.

— Essaie et tu verras ce qui se passe.

— Ça a marché, non ?

Un muscle tressaute sur sa mâchoire.

— Tu aurais pu te faire tuer.

— Ce n'est pas arrivé.

— Cas...

— Comment as-tu réussi à transmettre les diamants à Damian ?

Son pouce décrit des cercles sur ma paume.

— C'était juste une mesure de sécurité.

Je ne peux m'empêcher de succomber quand il caresse le point de pression entre mon pouce et mon index.

— Au cas où j'aurais été attrapée, dis-je.

— Je ne voulais pas qu'on trouve ces diamants sur toi. Je savais que je pouvais faire confiance à Damian pour te les donner au cas où...

Il hésite avant de reprendre :

— Au cas où les choses ne se seraient pas déroulées comme prévu.

— J'étais sûre de les avoir mis dans mon sac à dos.

— Je les ai pris quand j'y ai mis tes pilules.

Je le dévisage.

— Quand les as-tu envoyés, alors ? Après m'avoir laissée dans l'arbre, tu n'aurais pas réussi à aller jusqu'au bureau de poste en ville et revenir, sauf si tu m'as caché le superpouvoir de voler.

Il caresse chacun de mes doigts quand il me répond :

— Ils ont un bac pour le courrier au bureau de Kloof. L'un des membres du personnel vide le bac chaque après-midi et apporte le courrier jusqu'au bureau de poste en ville. Je me suis fait passer pour un touriste en randonnée dans le coin et je suis entré à l'intérieur pour demander des infos concernant leurs chambres. Quand la réceptionniste m'a tendu une brochure, je lui ai demandé une photocopie de la liste des prix. Quand elle est partie à l'arrière pour en faire une, j'ai volé l'une de leurs enveloppes rembourrées sur le bureau. Tout ce que j'avais à faire, c'était écrire l'adresse de Damian sur l'enveloppe et la glisser entre deux courriers sur leur plateau. J'avais gardé un œil sur le bureau avant de t'emmener au

chalet la première fois, pour mémoriser la routine des gardiens. C'est comme ça que j'ai su que le courrier était ramassé tous les jours.

— Tu as pris un risque.

— Un risque calculé.

Son expression s'assombrit.

— Toi, cependant...

Me penchant en avant, je le fais taire d'un baiser.

— Je n'allais pas te laisser pourrir en prison.

— Tu es trop courageuse quand tu t'y mets. Tu le sais ?

— Dans ce cas, dis-je avec un sourire sensuel, nous allons bien ensemble. Mais ne meurs plus tant que je serai là. Je ne crois pas que je survivrai à une autre disparition.

Posant une main sur ma nuque, il m'attire si près de lui que nos lèvres s'effleurent lorsqu'il dit :

— Je peux te dire la même chose.

— Je promets de ne plus me faire passer pour morte. Content ?

— Très.

Il resserre les doigts sur mon poignet.

— Enfin, on devra faire quelque chose à propos de ton épouvantable nom.

— C'est quoi le problème avec Cindy ? m'exclamé-je avec une moue faussement indignée.

— Je préfère Cassandra Hart.

Sa bouche ébauche un rictus sensuel.

— Bien plus.

Je sens mon estomac se retourner à ces mots.

Il frôle ma bouche dans le plus tendre des baisers avant de suçoter ma lèvre inférieure.

— Hmm... murmure-t-il. Cette bouche insolente m'avait manqué.

J'inspire rapidement alors qu'un feu se propage dans mon ventre.

Déposant un autre léger baiser sur mes lèvres, il demande :

— C'est un oui ?

Il n'y a qu'une seule réponse. Il n'y a jamais eu qu'une seule réponse, depuis le tout début.

— Oui.

OceanofPDF.com

Mes cheveux sont encore humides de ma douche après la musculation quand j'arrive au bureau. Des journalistes forment une horde dehors. Je serre les dents. J'ai horreur des vautours, mais j'ai besoin d'eux. Je ne simule pas les sourires, me frayant un chemin à travers cette meute en essayant de ne pas renverser mon café sur mon costume hors de prix.

— Monsieur Hart, dit quelqu'un en agitant son micro devant mon visage. Des commentaires sur la mort de votre frère ?

Je m'arrête.

— Comme pour tout le monde dans le pays, ça a été un choc.

— Comment vous sentez-vous quant à son décès ? interroge quelqu'un d'autre.

Je plisse les yeux quand un flash m'éblouit.

— Nous étions brouillés.

— Quand auront lieu les funérailles ?

Je serre les dents. Devoir traverser ce défilé est encore une épine dans mon pied, même si tout était mon idée. Après tout, c'est moi qui ai éliminé Ian.

— Samedi.

— Est-ce que ce sera public ?

— Non. La famille souhaite une cérémonie privée.

Dieu m'en préserve, on ne peut pas se permettre un autre rassemblement de masse comme celui orchestré par Cas. Chaque femme célibataire du pays pleure la *mort* de Ian Hart. Qu'est-ce qu'elles ont bien pu trouver à mon frère aîné ?

Une femme donne un coup de coude à un journaliste maigrichon pour l'écarter de son chemin.

— Votre sœur sera présente ?

— Ma sœur est enceinte de huit mois.

Comme le sait chaque personne ayant suivi l'histoire de Ian. Toute notre histoire a été étalée dans les médias.

— Je veux dire plus tard, insiste la femme. Peut-on s'attendre à sa visite en Afrique du Sud ?

— Pas dans un avenir proche.

Impossible que Maxime la laisse poser un pied dans un avion jusqu'à ce que le bébé ait au moins dix mois. Tu parles d'un mec hyper protecteur, celui-là... M'interdire de voir mon neveu avant qu'il ait presque un an ! Ça me tape sur les nerfs, même si je ne peux pas le lui reprocher. Moi non plus, je n'aurais pas risqué la vie de Lina ni celle de Josie. Qui sait quels microbes on peut attraper dans un avion ? Mieux vaut attendre que le système immunitaire de la mère comme du bébé soient plus forts.

Le type qui a reçu le coup de coude lutte pour revenir dans ma ligne de mire.

— Allez-vous leur rendre visite pour la naissance ?

Absolument pas. Cette période-là est sacrée. Ils auront besoin de temps pour s'adapter et se lier à leur bébé. Je ne sais que trop bien à quel point j'étais jaloux de mon temps avec Lina quand elle a accouché. Putain... À la seule pensée de ma femme dans une telle douleur me secoue. La prochaine fois, elle aura une péridurale. Il n'y aura pas de discussions.

— Plus de commentaires, dis-je en me frayant un chemin jusqu'à l'intérieur du bâtiment.

Les portes se referment derrière moi, me coupant du bruit. C'est comme pénétrer dans un monde différent, un monde de silence. Merci mon Dieu !

— Bonjour monsieur, lance ma secrétaire avec une tasse chaude de l'autre côté des portiques pour remplacer le café déjà tiède dans ma main.

Elle est nerveuse, et elle a raison de l'être. Mes secrétaires ne restent jamais très longtemps. Aucune ne semble survivre à ma susceptibilité ni à mon perfectionnisme.

Quand je franchis les portiques, elle me prend le gobelet et me tend la tasse.

— Vous avez un rendez-vous à 9 h avec le département des Ressources Énergétiques et Minérales.

Elle jette le gobelet à la poubelle alors qu'il est encore à moitié plein.

Je me mords la langue pour ne pas critiquer cet acte... Le café aurait dû être vidé, puis le gobelet partir dans la poubelle recyclable. Il y a un juste ordre des choses.

Trottinant à mes côtés, elle ne cesse de parler de mes rendez-vous du matin. Je me déconnecte du son de sa voix. Tout est noté dans mon calendrier.

Incapable de supporter plus longtemps ses palabres, je l'interromps quand nous nous arrêtons devant l'ascenseur.

— Mavis.

Elle déglutit.

— Oui, monsieur ?

— Je n'ai pas besoin d'un rappel de tous mes rendez-vous. C'est moi qui les ai pris. Je sais qui je dois rencontrer.

— Oui, monsieur.

Les portes s'ouvrent. Je la laisse monter en premier.

Quand elles se referment, elle se tord les mains devant elle, fixant le haut de la porte comme si le numéro allait y apparaître.

Avec un soupir, je fais l'effort conscient de me montrer plus affable.

— Merci pour le café.

— Oui, monsieur.

— Dernier étage, dis-je.

L'ascenseur se met en branle et je me renverse du café chaud sur la main.

— Putain de merde, marmonné-je en passant une main sur les gouttes tombées.

La manchette de ma chemise blanche est tachée de brun. Pour l'amour du ciel ! Je vais devoir me changer avant mon rendez-vous.

Un instant... Sommes-nous en train de descendre là, putain ?

— Dernier étage ! m'écrié-je.

L'ascenseur continue de descendre. Puis nous sommes secoués en arrivant au premier niveau du parking souterrain. Mavis perd l'équilibre et trébuche sur le côté en poussant un cri. Le café déborde à nouveau de ma tasse, me brûlant le poignet.

— Pour l'amour de...

Je finis par ravalier mes jurons tandis qu'une autre secousse nous ébranle.

Mavis se met à crier. Putain, ça me brise le tympan. Je la saisis par le coude et l'aide à retrouver l'équilibre avant qu'elle ne soit éjectée à l'autre bout de l'ascenseur.

Mon irritation est en train de bouillir. J'ai l'impression d'être dans un putain de bateau sur une mer déchaînée.

— Salle de contrôle, dis-je.

Ils feraient mieux de s'occuper de cette merde, et vite !

Le système de communication ne réagit pas à ma commande vocale. Cette fois, c'en est trop. Je fourre la tasse dans la main de Mavis et sors mon téléphone de ma poche. Bien sûr, pas de réseau mobile dans l'ascenseur.

— Génial !

Nous atteignons le second niveau du parking souterrain dans une secousse qui me fait même faire un pas de côté.

Nous attendons. Rien. L'ascenseur est encore secoué, puis s'élève à une vitesse qui fait remonter mon estomac jusqu'à ma gorge.

Mavis fait dégringoler la tasse et s'agrippe à la rampe. Le café se répand sur les dalles, éclaboussant mes chaussures. L'anse se brise et, mutilée, roule sur sol et s'arrête contre le mur.

— Fils de...

L'ascenseur parcourt les étages comme une fusée et s'arrête au sommet. Je sais où nous nous trouvons uniquement parce que les numéros s'affichent sur mon téléphone – une mesure de sécurité que j'ai ajoutée, que je pensais utile à l'époque. Maintenant, j'ai l'impression d'avoir la tête de mon technicien sur un plateau.

— Ouvre, ordonné-je.

Une voix de femme sensuelle me répond alors :

— Demandez-le-moi gentiment.

Mavis en avale presque son dentier.

— C'est quoi, ce bordel ?

— Demandez-le-moi gentiment, répète la voix.

C'est une blague ! Oublions le technicien... Quand je mettrai la main sur Léon, ce petit con... Je ne trouverai aucun châtiment suffisamment sévère.

— S'il vous plaît, prononcé-je, les dents serrées.

— S'il vous plaît, Candy ! me reprend la femme.

Mavis regarde le plafond, complètement perdue.

— S'il vous plaît, saleté de Candy, répété-je.

— Juste « s'il vous plaît, Candy » suffira.

— Ouvre la porte ou tu vas clairement le regretter !

— Ce n'est pas une façon de dire bonjour, proteste Candy. Avez-vous apprécié la balade ? Vous pourriez me remercier pour cette petite aventure.

— Si tu ne me laisses pas sortir...

— Tss, tss ! Pas de menaces, monsieur Hart ! Vous allez me blesser...

Retroussant les lèvres, je dis :

— Bien, Candy ! Merci pour la balade. S'il vous plaît, laissez-moi sortir !

— C'est mieux, répond-elle.

Les portes s'ouvrent enfin. Mavis sort précipitamment de l'ascenseur comme si sa veste était en feu. Elle ne parvient à se calmer qu'une fois que nous sommes dans le couloir.

— Dois-je contacter le service informatique, monsieur ?

— Non, dis-je en marchant d'un pas raide jusqu'à mon bureau. Je m'en occupe. Et laissez tomber le « monsieur ».

— Bien, monsieur Hart.

Levant les yeux au ciel pour faire appel à la clémence divine, j'abats ma main sur la porte et déboule dans mon bureau tout en composant le numéro de Léon par commande vocale.

— Frangin ? répond-il d'une voix traînante.

— Répare mon putain d'ascenseur.

— Admets-le, s'esclaffe-t-il. J'ai gagné.

Je laisse tomber ma sacoche à côté de ma chaise.

— Tu as gagné.

— Tu vois ? Ce n'était pas difficile de pirater ton ascenseur. J'ai même réussi à le faire à distance !

— Je veux savoir comment.

— Demande-le-moi gentiment, dit-il, hilare.

— S'il te plaît, ânonné-je d'un ton monocorde.

— Bien. Tu peux retrouver ton ascenseur. Mais Candy reste.

— Si tu oses...

— Ah, ah, pas de menace ! Tu dois laisser un peu de place à l'humour dans ton ennuyeux bâtiment.

— *Plus de Candy !*

Léon pousse un soupir excessif.

— Comme tu voudras, mais ça va te coûter...

Je passe un doigt sous mon col. Déjà, je vois rouge.

— Es-tu en train de me faire un putain de chantage ?

— Tss tss, souviens-toi de ce qu'a dit Candy sur les insultes.

Je m'enfonce dans ma chaise et appuie brutalement sur le bouton pour démarrer mon ordinateur.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Une jolie parure de boucles d'oreilles en diamants.

Quand l'application s'ouvre, je vérifie les chiffres du jour ; le coût du carat a grimpé de dix pour cent. Bien.

— Tu es sérieux ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, dit-il, la bouche pleine, mâchant effrontément son petit-déjeuner.

— J' imagine que tu veux du quatre carats.

— Non, quelque chose de plus petit, rien de prétentieux.

— Si je t'obtiens ces diamants, je veux savoir comment tu es parvenu à pirater mon système.

Un bruit de bouche se fait entendre, puis il répond :

— Je t'enverrai un rapport complet.

— C'est ça, dis-je, sur le point de raccrocher quand la curiosité finit par me cueillir : Léon ?

— Hmm ?

— Pourquoi me ferais-tu du chantage pour des diamants que tu peux facilement acheter dans n'importe quelle boutique ?

— C'est plus rigolo comme ça, répond-il en ricanant.

Secouant la tête, je mets fin à l'appel et compose le numéro de ma secrétaire.

— Oui, mon... monsieur Hart ?

— Envoyez-moi Tony quand il aura un moment. Dites-lui de m'apporter le design d'entrée de gamme de notre collection de bijoux.

— Oui, monsieur Hart.

Mon téléphone m'annonce l'arrivée d'un message. Je le lis. Ian et Cas ont atterri comme prévu au Zimbabwe. Me passant la main sur les yeux, je m'adosse dans ma chaise.

Je ne dirais pas que nous sommes de nouveau amis, maintenant que Ian et Léon ont refait surface depuis le passé. Je doute qu'on le soit vraiment un jour. Je ne leur en veux pas d'être partis de la maison comme ils l'ont fait. Je leur en veux de ne pas être restés en contact ensuite, mais je comprends pourquoi. Sans Zoé, j'aurais fait la même chose. À la place de Léon et Ian, j'aurais réfléchi à deux fois avant de quitter le taudis qu'on appelait maison, mais je le pensais en disant que le sang est plus épais que l'eau... Il n'y a rien que je ne ferais pas pour l'un d'entre eux.

Faisant pivoter mon siège, je regarde par la fenêtre les décharges minières jaunes au loin. Sacré Léon... un sourire me monte aux lèvres. Enfin, un rire lourd et bruyant jaillit de ma poitrine. Léon a du talent, c'est certain ! Qui aurait pu deviner que ce gosse à cent pour cent geek qui adorait jouer aux échecs deviendrait un criminel développeur d'applications ? Et Ian... C'est un voleur né. Il faisait du vol à l'étalage longtemps avant de savoir traverser la route tout seul. Il mourra voleur, voilà pourquoi je garde mes diamants sous clé, très loin de lui quand il est dans le coin. Zoé est naïve, innocente, mais elle a Maxime qui s'occupe d'elle. Même si je n'aime pas ce Français, je dois admettre qu'il fait du bon boulot. Et moi ? Je ne suis pas né avec des talents de pickpocket ni des compétences en informatique. Je suis né avec de l'ambition. Ian a son complexe hôtelier, Léon son application et Zoé ses croquis. Moi, on pourrait dire que j'ai mes diamants, mais il n'a jamais été question de cela. Il a toujours été question d'une femme. Pour moi, mais aussi pour Ian... et

si ces boucles d'oreilles ont un rapport avec le même sujet, pour Léon également.

De tous, je suis le salopard le plus chanceux, parce que j'ai Lina à mes côtés.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

IAN

Le maïs est haut dans les champs le long du fleuve. Les brins luisent du vert des jeunes feuilles à la lumière du soleil. Ce que les femmes coupent à la faucille tombe en rythme sur l'herbe. Leur chant cadencé s'élève dans le ciel et rencontre les eaux rugissantes de la rivière. Une vache meugle sur la colline. Les bruits sont paisibles, sereins. Ils n'ont rien à voir avec la circulation et les trains de la ville. Les choses se déroulent à un rythme plus lent ici. Je me suis toujours senti chez moi à l'hôtel, mais désormais, je m'y sens aussi en paix.

Les cheveux platine de Cas brillent dans la lumière dorée. Elle est penchée sur un sillon labouré et la terre se répand à travers ses doigts. Ils plantent du gombo cette année.

Les villageois vont bien. Vimbo ira au lycée de la ville en janvier. Nous ne sommes qu'en août, mais Lesedi l'a déjà inscrit pour lui assurer une place. Shona s'occupe toujours de la cuisine et Wataida de la terre. Banga a fini par rencontrer un jeune homme du Malawi qui vit avec lui sur la propriété.

De l'autre côté de la frontière, Oliver gère le casino de Livingstone d'une main de fer. Il fait encore du blanchiment d'argent pour nous de temps en temps, quand j'ai besoin de convertir du liquide en d'autres devises. Les deux rousses l'ont finalement quitté pour un cheikh qu'elles

ont rencontré à l'une de ses fameuses fêtes d'anniversaire. Depuis, il est ronchon comme un ours mal léché. Qui aurait cru que ces femmes étaient si importantes pour lui ? J'imagine que son cas illustre le dicton : on ne sait pas ce que l'on a jusqu'à ce qu'on le perde.

Nous sommes revenus il y a six mois. Notre retour a engendré une certaine agitation... Shona et Banga ont suivi ce qui est arrivé en Afrique du Sud aux actualités. D'abord, ils ont cru voir deux fantômes. Il a fallu un certain temps de les convaincre que Cas était bien réelle et que j'étais toujours un homme en chair et en os. Quand on leur a raconté ce qui s'était passé, les villageois ont retrouvé Danai au village près de Kadoma. Shona lui a rendu visite... Peu après, nous avons appris que Danai était morte des suites de la morsure d'une vipère. Apparemment, le serpent a été retrouvé dans son lit.

Les animaux vont parfaitement bien. Le guépard a eu un petit, les antilopes et les zèbres se sont multipliés. La ferme prospère. Cas et moi vivons dans le grand bungalow et prenons nos repas dans le bâtiment principal. Il y a toujours quelqu'un du village pour passer au déjeuner ou au dîner. Je ne peux pas dire qu'on s'ennuie, mais ces dernières semaines, j'éprouve une certaine impatience. Je n'en avais jamais souffert auparavant. En même temps, je ne me suis jamais retrouvé au même endroit aussi longtemps.

Cas lève la tête en prenant conscience que je la regardais de là où je me trouve, adossé contre la Jeep, sur le sommet de la colline. Nous sommes toujours aussi connectés. Je n'ai pas à la voir, à l'entendre ni à sentir son parfum pour savoir qu'elle entre dans une pièce. Je la sens dans ma peau. C'est une présence permanente dans ma poitrine. Depuis que nous avons quitté Johannesburg, nous sommes devenus inséparables. Je ne peux aller nulle part sans elle. La moindre séparation engendre une grande crise d'angoisse. Peut-être est-ce parce que j'ai failli la perdre. Peut-être est-ce un besoin égoïste de l'avoir rien que pour moi. Même quand elle rend visite à

Lesedi, je traîne dans le poulailler, prétextant une réparation de clôture. Si Cas veut aller au bistrot de fortune, je suis le premier à lui proposer de l'y conduire.

Se remettant debout, elle retire la poussière de son jean. Son sourire m'atteint bien avant elle tandis qu'elle rebrousse chemin.

— Salut ! dit-elle, essoufflée d'avoir gravi la colline.

Je m'écarte de la Jeep.

— Salut.

— Que fais-tu si tôt ici ?

— J'ai fini ton studio de danse.

— Merci, dit-elle, ses yeux bleus étincelant. J'ai hâte de l'essayer.

— Il devrait te maintenir en forme.

Elle se mord la lèvre avant de sourire.

— Hmm... c'est important de rester en forme.

Pendant un temps, nous restons simplement comme ça, à nous délecter de la présence l'un de l'autre.

— Tu veux aller faire une balade ? demandé-je, repoussant ce sentiment agaçant qui ne me lâche pas ces jours-ci, comme une épine dans le pied.

— Oui !

Elle me sourit, me donne la main.

Je l'aide à s'installer sur le siège du conducteur et prends le siège passager, parce que ma petite femme aime bien conduire. Comme si souvent, surtout au coucher du soleil, elle se dirige vers le point de vue et se gare à côté de la croix. Ma poitrine se serre. Le jour où je regarderai cette croix sans ressentir de chagrin n'arrivera jamais, mais tout va bien. C'est ma façon de rendre hommage à notre enfant mort-né. C'est difficile pour Cas aussi, mais elle gère bien mieux ses émotions que moi. Je suppose que les laisser sortir est une façon saine de supporter la tristesse. Je porte la mienne en moi. C'est comme ça que je fonctionne, voilà tout.

Elle sort et marche jusqu'à la croix, d'où elle contemple le fleuve.

— Il n’y a pas d’hippopotames aujourd’hui, dit-elle quand je m’arrête à côté d’elle.

Je suis son regard.

— Garai les a repérés près de la jetée.

Croisant les bras, elle se tourne pour me faire face.

— Que se passe-t-il ?

Je détourne le regard de l’eau, lui accordant toute mon attention.

— Qui a dit qu’il se passait quelque chose ?

— Je te connais, Ian Hart. Quelque chose te ronge.

J’écarte de mon visage le côté long de ma chevelure. Comment le lui dire ? Je ne veux pas lui donner une mauvaise impression et lui faire croire que je ne suis pas heureux d’être ici avec elle, car rien ne serait plus loin de la vérité.

— Dis-le simplement comme tu le sens, poursuit-elle. Je peux encaisser.

J’y réfléchis. Oui, j’essaie encore de savoir ce qu’elle ne peut pas encaisser... Elle conduit, manie les armes, cultive et gère l’hôtel à mes côtés. Après tout, elle a organisé toute seule mon évasion ! Bien sûr, Damian et Léon l’ont aidée, et ensuite Damian a saboté l’affaire, mais c’était son idée. Sans cette belle et courageuse femme, je ne serais pas là aujourd’hui.

Je lui dis la vérité, elle ne mérite rien de moins.

— Je crois que je me sens comme un gitan installé sur la même parcelle de terre depuis des mois.

Sa bouche s’entrouvre.

— Tu t’ennuies ?

— Je ne sais pas si on peut appeler ça de l’ennui. Peut-être que je me sens un peu comme un lion en cage.

Elle ricane.

— Dit l’homme qui voulait m’enfermer dans son bungalow pour le restant de mes jours.

Posant la main sur sa nuque, je l'approche de moi.

— Tu sais que je n'aurais jamais été capable de faire ça. J'ai du mal à passer une heure sans toi.

La lueur dans ses jolis yeux bleus s'adoucit.

— Partons en voyage.

Je caresse sa nuque du pouce, appréciant la sensation de sa peau douce.

— En voyage ?

Elle frissonne.

— Oui, en vacances. Aux Maldives ou à Tahiti, ajoute-t-elle avec enthousiasme.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Tu veux aller aux Maldives ?

Elle passe les bras autour de ma taille.

— Je suis parfaitement heureuse ici, mais je serais ravie d'aller où tu voudras.

Je la rapproche encore plus, lui faisant sentir combien elle me fait de l'effet.

— Je pensais plus à l'Europe.

Elle fronce les sourcils.

— L'Europe ?

— Tu as encore ces diamants à vendre. On peut trouver un acheteur à Paris et voir la tour Eiffel. Faire d'une pierre deux coups.

— Toi, tu veux dérober quelque chose, dit-elle sur un ton impassible.

— Oui, avoué-je. Et je crois que tu es prête.

Des étincelles pétillent dans ses yeux.

— Qu'allons-nous dérober ?

— Une autruche.

Elle laisse retomber ses bras et recule d'un pas, me regardant comme si j'étais devenu fou.

— Une autruche ?!

— Pas n'importe quelle autruche... Celle du cheikh Omar.

Elle reste bouche bée.

— Que fiche le cheikh Omar avec une autruche ?

— Il organise des courses. Les paris sur ce type de courses atteignent des millions. Il l'appelle son autruche dorée. Cet oiseau n'a jamais perdu une seule course.

— Il perdra un paquet d'argent si on lui vole son autruche dorée, mais qu'est-ce qu'on y gagne ? Excepté cette autruche, ajoute-t-elle.

— Des autruches pour la ferme.

Elle plisse les yeux.

— Il te faut une femelle pour ça.

— Je peux en avoir une à Oudtshoorn.

Les mains sur ses hanches, elle me regarde d'un air sévère.

— Tu peux avoir un mâle à Oudtshoorn aussi. Tu as des comptes à régler avec le cheikh ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce qu'on y gagne vraiment ?

Je lui adresse un large sourire.

— Un défi.

Comme son visage ne se déride pas, je continue :

— La course a lieu à Paris. Le cheikh va faire venir son oiseau par avion privé. On pourra facilement le subtiliser à l'aéroport.

Tout en riant, elle me lance :

— Je n'en reviens pas que tu essaies de me convaincre de voler un oiseau !

Je hausse un sourcil.

— L'oiseau sera bien plus heureux ici. Il n'aura plus jamais à courir. Sauf s'il le souhaite, bien sûr.

— Sauf si un lion le prend en chasse.

Enroulant mes doigts autour de son poignet, je la ramène à moi.

— C'est la nature. Tu ne peux pas changer ça. Et puis, les autruches font d'excellents chiens de garde.

— Comme les crocodiles...

— Les crocodiles ne marchent pas jusqu'aux barrières.

— Ian Hart, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?

— Fais cette mission avec moi... Si ça marche, on fera quelque chose de plus gros.

— De plus gros, hein ?

— Le Louvre peut-être !

Elle me frappe le bras.

— Honte à toi ! C'est pour ça que tu veux me traîner jusqu'à Paris. Ça n'a rien à voir avec l'autruche... C'est pour repérer le Louvre.

— Faire de la reconnaissance, dis-je posément. Une partie importante de cette mission.

Elle affiche un sourire jusqu'aux oreilles.

— D'accord, tu as gagné. Je suis partante.

Je pose la main sur sa hanche.

— C'est vrai ?

— Oui, dit-elle en riant tandis que je l'attire au sol.

Elle cesse rapidement de rire quand je prends possession de ses lèvres.

Je lui vole un baiser, lui donnant un aperçu de ce que j'ai en tête.

— Je pars pour un long voyage, poupée. Tu ferais mieux d'y croire.

— J'y crois.

Elle tend la main. Le diamant sur son doigt reflète les rayons du soleil couchant.

— J'ai la bague qui le prouve.

L'asseyant sur mes genoux, je la maintiens en équilibre avec un bras autour de sa taille.

— Je peux trouver un autre moyen de le prouver...

— Alors fais-le, dit-elle, me mettant au défi.

Nous nous étendons au sol. Je me fiche de la terre, de la poussière. Je me fiche de tout, aussi longtemps que je suis avec elle.

— Tu sais quoi ? demandé-je en m’attaquant à ma braguette.

— Dis-moi, répond-elle, me prenant le visage entre les mains.

Je le fais. J’embrasse cette petite partie si douce derrière son oreille et lui répète une fois encore :

— Tu es à moi.



L’aventure de Ian et Cas se termine ici ; merci d’avoir suivi leur épopée amoureuse. Si vous avez apprécié cette trilogie, n’hésitez pas à laisser un avis.

Accro aux romances sombres et tourmentées de Charmaine Pauls ? Découvrez ses autres livres [ICI](#).

Vous souhaitez être prévenu lorsque notre prochaine histoire torride sera disponible ? Rendez-vous sur www.greyeaglepublications.com/fr/ et inscrivez-vous à notre newsletter.

Si vous avez apprécié ce livre, vous aimerez aussi [Un amour si sombre](#) par Anna Zaires & Charmaine Pauls et [Un prince cruel](#) par Sophie Lark. Tournez la page afin de découvrir un extrait passionnant de chaque livre !

OceanofPDF.com

EXTRAIT DE UN AMOUR SI SOMBRE PAR
ANNA ZAIRES & CHARMAINE PAULS

Il était une fois un tueur russe qui, par une nuit froide et sombre, m'a enlevée dans une ruelle.

Si je suis dangereuse, cet homme est redoutable.

Je me suis déjà échappée.

Il ne me laissera pas recommencer une deuxième fois.

C'est sa vengeance.

Ma trahison.

Et je dois lui mentir pour protéger les gens que j'aime.

Nous sommes faits du même bois, tous les deux. Impitoyables. Abîmés.

Dans ses bras, je trouve l'enfer et le paradis. Sa caresse d'une tendresse cruelle me détruit et me ravit à la fois.

On dit qu'un chat a neuf vies, mais un assassin n'en a qu'une seule.

Et Yan Ivanov possède désormais la mienne.



— J'y travaille depuis quelques mois, dis-je d'une voix faible.

C'est facile de paraître terrifiée, puisque je le suis réellement.

Je suis avec deux hommes qui veulent peut-être ma mort, et je ne suis pas en état de me défendre.

La seule chose qui me permet d'espérer, c'est qu'ils ne l'ont pas déjà fait. Ils auraient facilement pu m'assassiner dans la ruelle, pas la peine de m'amener ici pour ça. Bien sûr, il y a aussi une autre possibilité, celle que chaque femme doit envisager.

Ils ont peut-être l'intention de me violer avant de me tuer, auquel cas c'est parfaitement cohérent de m'avoir traînée jusqu'ici.

Cette idée me retourne l'estomac et de vieux souvenirs menacent de remonter à la surface. Mais sous la peur et le dégoût se trouve un sentiment plus sombre, infiniment plus troublant. L'élan ponctuel de désir qui m'a traversée au bar n'était rien en comparaison avec ce que j'ai ressenti lorsque le dangereux inconnu m'a prise au piège contre le mur, caressant mon visage avec une tendresse cruelle. Mon corps – ce corps faible et à bout de nerfs que je déteste depuis un an – s'est réveillé avec une telle force qu'on aurait dit des feux d'artifice sous ma peau, liquéfiant mon entrejambe et emportant toutes mes inhibitions.

A-t-il pu le sentir ?

Sait-il à quel point j'avais envie qu'il continue de me toucher ?

Oui, je crois. Et pire encore, je crois qu'il en avait envie, lui aussi. Ses yeux d'un vert émeraude glacial n'ont cessé de m'observer avec l'intensité redoutable d'un prédateur. Il a perçu chaque frémissement de mes cils, chaque inflexion de mon souffle. Si nous étions seuls, il m'aurait peut-être embrassée... ou tuée sur place.

Avec lui, difficile à dire.

— Et ça te plaît ? De travailler au bar ? demande l'homme tatoué, ramenant mon attention sur lui.

Lui, en revanche, est facile à comprendre. Il y a un intérêt masculin indéniable dans sa façon de me regarder, une lueur évidente dans ses yeux

verts.

Un instant. *Des yeux verts ?*

— Vous êtes frères, tous les deux ? demandé-je spontanément avant de me le reprocher amèrement.

Je suis tellement fatiguée que mes pensées s’embrouillent. La dernière chose dont j’ai besoin, c’est qu’ils imaginent que je cherche à glaner des informations à leur sujet ou...

— Oui.

Un sourire éclaire son visage large, adoucissant ses traits taillés à la serpe.

— Jumeaux, même.

Bon sang, je n’avais pas besoin de le savoir. Bientôt, il va me dire comment il...

— Je m’appelle Ilya, au fait, dit-il en tendant une grande paluche. Et mon frère, c’est Yan.

Oh, putain. Je suis foutue. Ils vont bel et bien me tuer.

— Ravie de faire votre connaissance, dis-je mollement en lui serrant la main par automatisme.

Ma poigne est aussi éteinte que ma voix, mais ça ne fait rien. Je joue la demoiselle en détresse, et plus je serai convaincante, mieux ça vaudra.

Cela dit, ces derniers temps, ce n’est plus vraiment un rôle de composition.

Ilya me serre timidement la main, comme s’il craignait de me briser les os par inadvertance, et l’espoir renaît en moi. Il ne prendrait pas de gants s’ils avaient l’intention de me violer sauvagement et de me tuer, n’est-ce pas ?

Comme s’il lisait dans mes pensées, il m’offre un nouveau sourire, plus gentil cette fois, et me dit d’un ton bourru :

— Désolé pour mon frère. Il voit des ennemis dans tous les coins. Tu sortiras d’ici indemne, je te le promets, *malyshka*. On doit seulement te

garder pour la nuit, simple précaution, c'est tout.

Curieusement, je le crois. Ou du moins, je crois qu'*il* ne me veut aucun mal. Mon opinion n'est pas encore tranchée au sujet de son frère, qui choisit ce moment précis pour entrer avec une tasse de thé dans une main et deux bières dans l'autre.

Je retiens mon souffle lorsqu'il – Yan – pose les boissons sur la table basse devant nous et s'installe sans ménagement entre Ilya et moi, à l'étroit sur le canapé. Instinctivement, je me décale sur le côté, aussi loin que me le permet l'accoudoir, mais ça ne fait que six centimètres et ma jambe se retrouve plaquée contre la sienne. La chaleur de son corps me brûle la peau, même à travers nos vêtements.

Il a retiré le manteau d'hiver en daim qu'il portait tout à l'heure, et à présent, il est habillé comme au bar, avec son pantalon élégant et sa chemise de ville. Si ce n'est que ses manches sont retroussées, révélant des avant-bras musclés parsemés de poils sombres.

Il est fort, ce ravisseur impitoyable. Fort et bien bâti. Son corps est une arme redoutable sous ces vêtements parfaitement taillés.

— Du thé, fait-il d'une voix grave et suave, si différente du timbre plus abrupt de son frère. Comme l'a commandé la princesse.

— Merci, bredouillé-je en prenant la tasse.

Le tremblement de mes mains est évident, j'ai le souffle court et je suis en nage. Cette fois, ce n'est pas surjoué. Je sens le parfum propre et viril de son eau de toilette, à la fois sensuel et évanescent, mélange de poivre et de bois de santal. Sa proximité me trouble et mon ventre se noue, entre peur et désir. Même si cet homme n'était pas le danger personnifié, je serais attirée par sa beauté magnétique, mais en sachant ce que je sais à son sujet – ce qu'il fait et ce qu'il pourrait me faire –, je ne peux contrôler ma réaction viscérale en sa présence.

Même ma fatigue perd du terrain, me laissant fébrile et la tête légère comme si j'avais avalé deux litres d'expresso.

Je suis intensément consciente de son regard sur moi lorsque je porte la tasse à mes lèvres et bois une gorgée, réprimant un sifflement à cause de l'eau bouillante. J'essaie de ne pas le regarder et de me concentrer sur mon thé, mais je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à ses mains quand il s'empare d'une bouteille de bière. Ses doigts sont longs et masculins, et même si ses ongles sont bien entretenus, les callosités sur les côtés de ses pouces démentent son raffinement apparent.

Cet homme a l'habitude de faire des choses atroces avec ces mains-là.
Des choses terribles et violentes.

Une femme normale devrait être révoltée par cette pensée, mais mon cœur bat plus fort et une douleur lancinante palpite entre mes jambes, ma culotte détrempée par une chaleur liquide. Les ténèbres qui l'habitent m'appellent et je me sens vivante comme jamais.

De même que ce qui se ressemble s'assemble, mon côté malsain désire le sien.

Ilya prend la dernière bouteille entre ses mains épaisses et tatouées. Il n'y a pas de faux-semblants chez lui, aucune tentative de cacher ce qu'il est derrière un masque élégant.

— Aux nouveaux amis, dit-il en entrechoquant sa bouteille contre celle de son frère puis, plus doucement, contre ma tasse de thé.

Je risque un coup d'œil vers lui, mais c'est le regard vert implacable de Yan que je rencontre.

Je m'empresse de détourner les yeux, mais la chaleur qui monte dans mon cou et se propage sur mes joues me trahit.

— Aux nouveaux amis, répété-je, les yeux baissés sur ma tasse comme si je pouvais lire mon destin dans les feuilles de thé.

Je ne suis pas sûre de vouloir que Yan sache quel effet il me fait, même si c'est probablement déjà le cas.

Je ne suis pas au mieux de ma forme ce soir.

— Oui, aux nouveaux amis, murmure Yan en posant sa grande main sur mon genou, qu'il serre tout doucement.

Stupéfaite, je lève les yeux vers lui et je le regarde incliner sa bouteille de bière. Sa gorge puissante tressaute lorsqu'il déglutit. C'est un spectacle étrangement sensuel et mon ventre se noue quand il baisse la main et darde sur moi un regard sombre et déterminé. En même temps, la main sur mon genou remonte de quelques centimètres sur ma cuisse, se rapprochant de mon entrejambe humide et presque douloureux.

Oh, mon Dieu.

Il a compris.

C'est évident, il a compris.

— Ilya, dit-il posément sans me quitter des yeux. Tu veux bien nous préparer des sandwiches ? Je crois que Mina a faim.

— Ah bon ?

Ilya semble perplexe, mais il se lève et je constate qu'il fronce les sourcils. Plus précisément, il regarde ma cuisse, où la main de Yan est posée dans une attitude possessive. Lentement, son corps imposant se raidit et il serre les poings le long de son corps. Ses yeux remontent alors vers le visage de son frère.

— Je ne pense pas qu'elle ait faim, lâche-t-il d'une voix basse et sèche.

Il me foudroie du regard en demandant :

— Tu as faim, Mina ?

J'avale péniblement ma salive sans trop savoir que répondre. Si je comprends bien, Yan vient de me revendiquer, en quelque sorte, ce que je risque de confirmer si j'entre dans son jeu et déclare avoir faim.

Est-ce vraiment ce que je veux ?

Renvoyer le frère qui s'est montré charmant avec moi pour pouvoir rester seule avec l'homme qui a proposé de jeter mon corps dans le fleuve ?

— Un... un sandwich, ça me plairait.

J'ai l'impression que ces paroles ne m'appartiennent pas, et pourtant c'est ma voix qui les prononce, alors même que mon cerveau s'évertue à en comprendre toutes les implications.

— Enfin, si ça ne pose pas trop de problèmes.

Ilya pince les lèvres.

— D'accord. Je vais voir ce que nous avons dans le frigo.

Puis il tourne les talons et s'éloigne d'un pas lourd, me laissant sur le canapé avec son frère.



Envie d'en lire plus ? Cliquez [ICI](#) pour commander votre exemplaire dès aujourd'hui !

OceanofPDF.com

EXTRAIT DE UN PRINCE CRUEL PAR SOPHIE LARK

Il n'a rien d'un prince charmant...

Callum Griffin est l'héritier de la mafia irlandaise. Il est impitoyable, arrogant, et il veut me tuer.

Nous sommes partis du mauvais pied, tous les deux, quand j'ai allumé un (tout petit) feu dans sa maison.

Nos familles estiment qu'un pacte nuptial est le seul moyen d'empêcher une guerre ouverte.

Je crois que je vais devoir l'assassiner dans son sommeil.

Ce serait bien plus facile si Callum n'était pas aussi beau.

Mais je protège mon cœur dans une boîte fermée à double tour. Parce que même si je suis forcée de l'épouser...

Je ne pourrais jamais aimer un prince cruel.



— Pourquoi n'es-tu pas habillée ? demande-t-il avec colère. On est censés partir dans vingt-cinq minutes. Seigneur, tu ne t'es même pas encore coiffée !

— Je ne porterai pas ça, dis-je d'un ton catégorique.

— Si, tu vas la mettre, lance-t-il d'un air renfrogné. Mets-la. Immédiatement.

— Tu l'as volée dans le placard d'Imogen ?

— *Non*, grogne-t-il. Je l'ai achetée spécifiquement pour toi.

— Bien. Alors, tu peux la rendre.

— Pas avant que tu l'aies portée ce soir.

— Ça n'arrivera pas, insisté-je en secouant la tête.

— Va te laver, aboie-t-il. On va être en retard.

Je marche vers la douche avec lenteur pour l'agacer. Je n'ai pas besoin de plus d'une demi-heure pour me préparer. Je ne suis pas une putain de reine de beauté.

Je suis tentée de rester sous l'eau chaude pour le laisser mijoter. Je ne mettrai pas cette robe ; je peux remettre la jaune que j'avais lors de la fête de fiançailles. Tant pis si Callum fait une syncope.

Lorsque je sors de la cabine, je vois qu'il a ramassé les vêtements que j'ai laissés en un tas froissé sur le sol de la salle de bain. Sympa.

Je m'enroule dans une grande serviette pelucheuse. On peut dire tout ce qu'on veut sur les Griffin, ils ont au moins un goût excellent en matière de linge. Je me rends dans le dressing pour aller m'habiller.

C'est alors que je vois que mon côté a été vidé. Des cintres libres pendouillent dans des angles étranges, certains se balançant encore de l'arrachage sauvage dont ils ont été victimes.

J'ouvre les tiroirs, vides aussi. Il a pris tous mes habits jusqu'au dernier, y compris mes sous-vêtements.

Quand je me tourne, les épaules larges de Callum sont dans l'embrasure de la porte ; il croise les bras sur son torse et un rictus se dessine sur son beau visage.

— C'est la robe ou rien, déclare-t-il.

— Je choisis rien alors, dis-je en lâchant la serviette en un tas à mes pieds et croisant mes propres bras pour l'imiter.

— Comprends bien ceci, dit-il calmement. Tu vas venir à ce dîner ce soir, même si je dois te hisser sur mon épaule et te porter comme le ferait un homme des cavernes. Je le jure devant Dieu, Aida, je te traînerai à poil et te ferai asseoir devant tout le monde. Ne teste pas ma patience.

— Tu serais plus embarrassé que moi.

Je peux sentir malgré tout le rouge me monter aux joues. Les yeux de Callum sont plus sauvages que jamais. Je pense qu'il est sérieux. C'est là le degré de sa détermination à me faire plier.

Les secondes défilent entre nous. Des secondes qui nous mettent de plus en plus en retard pour cette levée de fonds. Malgré tout, Callum ne bouge pas de la porte. Il n'en démordra pas : ce sera cette horrible robe perlée ou rien.

— Très bien ! aboyé-je enfin. Je vais mettre cette stupide robe.

Son rictus me donne envie de retirer immédiatement ce que j'ai dit. Ou de le cogner dans l'œil. Si je dois aller au dîner dans cette robe toute pourrie, il peut bien y aller avec un joli coquard.

Je suis si en colère que j'en tremble presque. J'enfile le vêtement raide et rêche et me tiens droite tandis qu'il ferme le dos. On dirait qu'il noue un corset. Je dois rentrer le ventre, une fois la robe fermée, je ne peux plus le relâcher. Ce qui me fait plus ou moins regretter le pop-corn que j'ai mangé.

— Où as-tu caché mes sous-vêtements ?

Je sens ses doigts s'arrêter en haut de la fermeture.

— Tu n'as pas besoin de sous-vêtements.

Quel connard ! Il prend son pied ! Je le savais !

Bien évidemment, quand je me tourne, il a un regard avide, comme s'il avait envie de m'arracher la robe à nouveau. Il ne le fera pas. Il va savourer et me contempler en train de bouger comme ça toute la nuit.

Je suis si furieuse que je pourrais crier. En particulier quand il brandit les chaussures qu'il espère me faire mettre.

— Et comment je suis censée les enfiler ?! m'exclamé-je. Je ne peux même pas m'asseoir, avec cette putain de camisole !

Callum lève les yeux au ciel.

Il fait alors quelque chose qui me surprend totalement.

Il se met à genoux devant moi, plaçant ma main sur son épaule pour que je garde l'équilibre. Il lève mon pied et le glisse dans le talon aiguille, comme s'il était le prince charmant de Cendrillon. Ses mains sont étonnamment douces alors que ses doigts touchent la voûte de mon pied. Il attache la lanière, puis me fait enfiler la seconde chaussure.

Quand il se relève, nous sommes proches l'un de l'autre, si proches que je dois pencher la tête pour le regarder.

— Voilà, dit-il d'une voix rauque. Je vais envoyer Marta pour t'aider à te préparer.

Marta est une assistante personnelle pour la famille, et il s'avère qu'elle est douée aussi avec les cheveux et le maquillage, donc elle aide fréquemment Riona et Nessa à s'apprêter pour les événements. Imogen s'occupe toute seule de son ravalement, ou elle va dans un institut.

— Comme tu veux.

Callum descend pour chercher Marta, et je commence à boitiller en talons vertigineux jusqu'à la salle de bain.

Je ne sais pas si c'est l'absence de sous-vêtements ou autre chose, mais je peux sentir une humidité inconfortable entre mes jambes. Je suis chaude et palpitante, je ne cesse de penser à ce regard excité sur le visage de Callum. Et la sévérité de son air quand il m'a ordonné d'enfiler la robe.

Qu'est-ce qui cloche chez moi, putain ?

Ça doit être dû au fait que je n'ai pas couché depuis plus d'une semaine. Il est impossible que je sois excitée par ce Callum autoritaire. C'est dingue. Je déteste qu'on me donne des ordres !

— Aida ? appelle une voix derrière moi.

Je pousse un cri et me tourne.

Ce n'est que Marta, brandissant sa trousse à maquillage. Elle doit avoir la trentaine, de grands yeux marron, une frange sombre et une voix douce.

— Callum a dit que vous aviez besoin d'un peu d'aide pour vous préparer ?

— C'est ça. Oui, bredouillé-je.

— Asseyez-vous, demande-t-elle en installant une chaise devant le miroir. On va vous arranger en un rien de temps.



Envie d'en lire plus ? Cliquez [ICI](#) pour commander votre exemplaire dès aujourd'hui !

OceanofPDF.com

À PROPOS DE L'AUTEUR

Charmaine Pauls est née à Bloemfontein, en Afrique du Sud. Elle est diplômée en Communication de l'Université de Potchestroom et a fait carrière dans le journalisme, les relations publiques, la publicité, la communication, le graphisme et le marketing. L'écriture a toujours fait partie intégrante de ses diverses professions.

Après avoir déménagé au Chili avec son mari français, elle a pu laisser libre cours à sa passion en se consacrant à temps plein à l'écriture créative. Charmaine a publié dix romans depuis 2011, ainsi que de nombreuses nouvelles et plusieurs articles. Deux de ses nouvelles ont été sélectionnées pour être publiées dans une anthologie du continent africain réalisée par l'International Society of Literary Fellows en association avec l'International Research Council on African Literature and Culture.

Quand elle n'écrit pas, elle aime voyager, lire et sauver des chats. Charmaine vit actuellement à Montpellier avec son mari et ses enfants. Leur foyer est un mélange linguistique d'afrikaans, d'anglais, de français et d'espagnol.

OceanofPDF.com

Titre original : *Stolen Love*

© 2021, Charmaine Pauls

Pour la présente édition :

© 2023, Grey Eagle Publications LLC

greyeaglepublications.com

Tous droits réservés

Traduction : Laure Valentin

Couverture : Coverluv Book Designs

www.coverluv.com

ISBN : 978-1-64366-580-1

Print ISBN : 978-1-64366-582-5

OceanofPDF.com